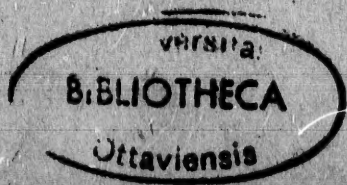


ÉDI



ÉDI
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Cf

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

DE LA CHINE.
TOME TRENTE-ET-UNIÈME.

IMPRIMERIE DE BETHUNE,
RUE PALATINE, N° 2, A PARIS.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME TRENTIÈME ET DERNIÈRE.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DE LA CHINE.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,

PRÈS SAINT-SULPICE;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1852

Universitas

BIBLIOTHECA



UNE,
PARIS.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

COLLECTIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DE LA CHINE.



Imprimerie de Bédouin.

À PARIS,

AU BUREAU, RUE LATINE, N° 5.

chez M. LAFITTE, Libraire.

chez M. LAFITTE, Libraire.

chez M. LAFITTE, Libraire.

1822

BIBLIOTHECA
Universitatis

ÉD

Du P.
Jésu

La

Je ne
u dé
ière,
ans un
XX

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

LETTRE

**Du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de
Jésus, au père***, de la même Compagnie.**

A Pekin, ce 10 juillet 1715.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

**Je ne doute point que vous n'ayez été édifié
au détail que je vous envoyai l'année der-
nière, sur le progrès que la religion a fait
dans une nombreuse famille du sang impérial,**
XXXI.

et sur la générosité toute chrétienne avec laquelle ces princes, encore nouveaux dans la foi, se sont vus dépouillés de leur dignité et condamnés à un pénible exil. Mais peut-être êtes-vous en peine de savoir s'ils se sont soutenus dans la même ferveur qu'ils ont fait paroître au commencement de leur disgrâce, et si la continuité de leurs souffrances n'a point à la fin ébranlé leur courage. Non, mon révérend père, la vertu de ces illustres néophytes n'a point chancelé; leurs maux qui croissent chaque jour, ne servent qu'à augmenter leur patience, et ils nous donnent de continuelles exemples d'une constance et d'une fermeté héroïque. Je ne vous rapporterai que ce que j'ai appris, soit des chrétiens qui sont venus du lieu de leur exil, soit de quelques lettres que ces seigneurs m'ont écrites; mais j'ignore plusieurs traits particuliers de vertu que leur humilité a pris grand soin de nous cacher. Au reste, il est bon de vous avertir, 1^o qu'en parlant du lieu de leur exil, que les Chinois nomment *Yeou-ouée*, je ne me servirai que du nom tartare *Fourdane*, lequel signifie en général *place de guerre* et qui est bâlie dans les passages de la grande muraille, ou ailleurs dans des gorges de montagnes pour fermer aux ennemis l'entrée de l'empire; 2^o que, quand je

pe
ch
no
no
let
pic
par
am
par
je
qu
I
dan
un
alte
ver
plac
com
tant
négo
La p
de fe
H
d'ob
mest
exil,
prop
Tarta

parlerai du vieux regulo, père des princes chrétiens, je l'appellerai désormais de son nom honorable *Sourniamet*, et non pas *Sou-nou*, dont je me suis servi dans ma première lettre. *Sou-nou* est son petit nom qui n'est employé que par l'Empereur, ou par ceux qui parlent de lui à Sa Majesté. Ses enfants ont aussi des noms tartares; mais, comme je ne parlerai guère que de ceux qui sont chrétiens, je continuerai à leur donner le nom du saint qu'ils ont reçu au baptême.

Les Mant-chéons entretiennent dans *Fourdané* quarante mille hommes de garnison avec un général et grand nombre d'officiers subalternes. Ce général est, en même temps, gouverneur de la ville et de toutes les petites places d'alentour, où il y a garnison. On compte dans *Fourdané* cinquante mille habitants. Ce sont tous ou des ouvriers ou des négociants qui commercent avec les *Montoux*. La police y est administrée par les mandarins de lettres.

Il y a encore deux choses que je vous prie d'observer : la première, que, parmi les domestiques qui suivirent ces princes dans leur exil, il y en avoit de deux sortes; les uns, proprement esclaves de leur maison; les autres, Tartares ou Chinois tartarisés, que l'Empe-

leur donne en grand ou petit nombre, à proportion de la dignité dont il honore les princes de son sang. Ces derniers font l'équipage du régulo, et on les appelle communément les gens de sa porte. Il y a parmi eux des mandarins considérables, des vice-rois et des tsong-tou. Quoiqu'ils ne soient pas esclaves comme les premiers, ils sont presque également soumis aux volontés du régulo; tant qu'il conserve sa dignité; ils passent, après sa mort, au service de ses enfants, s'ils sont honorés de la même dignité. Si le père, pendant sa vie, vient à déchoir de son rang, ou si, le conservant jusqu'à sa mort, il ne passe point à d'autres de ses enfants, cette espèce de domestiques est mise en réserve, et ils sont donnés à quelque autre prince du sang lorsqu'on fait sa maison, et qu'on l'élève à la même dignité.

La deuxième, que c'est une coutume établie parmi les Mant-cheoux, que, lorsqu'un domestique prend la fuite, en quelque endroit que soit son maître, soit en son palais, soit à la guerre, ou même en exil, celui-ci est obligé d'en informer le tribunal, et de désigner le nom, l'âge, la figure et les traits du visage du fugitif, sans quoi il seroit responsable des mauvaises actions dont il se rendroit coupable. Le tribunal chargé de cette sorte d'affaire fait

les
ten
pr
les
C
pou
dan
ces
cha
Les
étoi
pres
de
que
bien
le pa
mais
pour
de F
grâce
princ
suite.
Cep
étoit
pèreu
ses do
que l
tirer l

les perquisitions les plus exactes des déserteurs, et les punit sévèrement. On leur imprime à la joue une marque ineffaçable, et on les rend à leurs maîtres.

Ce petit éclaircissement m'a paru nécessaire pour l'intelligence de ce que j'ai à vous dire dans la suite de cette lettre. Aussitôt donc que ces illustres exilés furent arrivés à Fourdane, chacun d'eux songea à se loger avec sa famille. Les habitants du lieu, persuadés que ces princes étoient fort riches, et abusant de la nécessité pressante où ils se trouvoient, mirent le louage de leurs maisons à un prix excessif, en sorte que le prince Paul et un de ses frères, jugèrent bien qu'ils feroient là un long séjour, prirent le parti d'acheter un terrain et de se bâtir des maisons plutôt que de se mettre en si gros frais pour un simple louage. Un licencié, habitant de Fourdane, qui avoit reçu autrefois des grâces de Sourniama, lui offrit sa maison. Le prince accepta son offre, et l'acheta dans la suite.

Cependant toute communication avec Pekin étoit absolument interdite à Sourniama. L'Empereur lui avoit défendu d'y envoyer aucun de ses domestiques; ce n'étoit que de là néanmoins que lui et les princes, ses enfants, pouvoient tirer les secours nécessaires à leur subsistance.

Le licencié fut touché de voir des personnes de son rang éloignées de leur patrie, dans un délaissement général, sans amis, sans support. Comme il n'étoit pas leur domestique, il crut pouvoir sans aucun risque faire le voyage de Peking, et procurer quelque assistance à ces princes abandonnés.

L'Empereur, qui a partout des espions, fut bientôt informé, et du plaisir que le licencié avoit fait à Sourniama, en lui vendant sa maison, et de son arrivée à Peking. Il y eut ordre de l'arrêter : on le mit en prison, on l'appliqua à la question, et la violence des tourments tira de lui les lettres adressées aux princes amis de Sourniama, dont il étoit le porteur. On mit aussitôt la main sur ces princes, et on les conduisit en prison avec l'intendant de Sourniama, domestique de sa porte, qu'il avoit laissé à Peking pour veiller au soin de ses affaires, et lui fournir peu à peu l'argent qui lui étoit nécessaire.

Les réponses que firent les prisonniers dans les interrogatoires qu'ils subirent, en impliquèrent plusieurs autres dans la même affaire. Ils furent emprisonnés sur le champ, et on donna ordre au général de Fourdane de se rendre incessamment à la cour.

Cet ordre, auquel il n'étoit pas naturel de

s'at
cédè
niam
soin
prop
pens
de bi
leur d
ques
reven
gneu
spéci
faillib
roit d
depu
comp
autre
Ces
Pekin
loit à
aussi
que l
prince
l'Emp
avec l
rien a
partir
Il f

s'attendre, et les emprisonnements qui le précédèrent, effrayèrent les domestiques de Sourniama. Plusieurs d'entr'eux renoncèrent au soin de ses affaires pour ne penser qu'à leur propre sûreté; d'autres s'enrichirent aux dépens de leurs maîtres qui les avoient comblés de bienfaits, et qui les honoroient encore de leur confiance; tels furent quelques domestiques de la porte, qui, chargés de percevoir les revenus des terres et des maisons de ces seigneurs, refusèrent de s'en dessaisir, sous le spécieux prétexte que ces biens seroient infailliblement confisqués, qu'on leur demanderoit compte des fonds et des rentes échues depuis le départ de Sourniama, et qu'après ce compte rendu on les feroit domestiques d'une autre maison.

Cependant le général de Fourdane arriva à Peking. Il étoit créature de Sourniama, et c'étoit à sa protection qu'il devoit sa fortune; aussi eut-il pour son bienfaiteur tous les égards que le devoir de sa charge et la fidélité à son prince lui permirent. Dès qu'il parut à la cour, l'Empereur le fit venir en sa présence, et eut avec lui de longs entretiens, dont on n'auroit rien appris si le temps n'en eût découvert une partie.

Il fut bientôt renvoyé à son poste. Quand il

approcha de Fourdane, tous les officiers de la place vinrent au-devant de lui selon la coutume. Sourniama s'y trouva aussi; mais le général fit semblant de ne pas l'apercevoir, et affecta de détourner la tête. Ce fut pour le vieillard un triste augure des nouveaux malheurs dont il étoit menacé. En effet, le lendemain il lui vint, de la part du général, un ordre qui lui prescrivait de sortir de la ville, lui, sa famille et tous ses gens, et d'aller demeurer au milieu d'une campagne qu'il lui assigna à deux lieues de la place, avec défense d'y remettre le pied.

Cette nouvelle, que nous n'apprîmes que d'une manière confuse, nous affligea sensiblement, et nous commençâmes à croire, comme beaucoup d'autres, que le dessein étoit de laisser ces princes languir et se consumer peu à peu dans ce désert. Tout ce que nous pûmes faire dans de si tristes conjonctures, fut de redoubler auprès de Dieu nos prières, afin de leur obtenir la force de supporter patiemment de si rudes épreuves.

Je cherchois inutilement le moyen de faire passer quelques mots de consolation à ces illustres affligés; tous les passages m'étoient fermés. Si quelque domestique fidèle se hasardoit de venir à Pekin, il le faisoit très secrètement, et nous n'en avions nulle connoissance.

Enf
le c
nus
not
les f
me
étoit
qu'il
tiens
exilé
s'éto
moi
jouis
cont
V
quell
prod
zélé
avoit
servi
ce q
des
volon
faire
me
de s
plus
qui c

Enfin, vers les fêtes de Noël, six mois après le départ de ces princes, deux hommes inconnus, qui se disoient chrétiens, vinrent dans notre maison, et demandèrent à me parler. Je les fis entrer dans ma chambre; le plus ancien me fit signe de faire retirer un domestique qui étoit présent. Il me dit qu'il s'appeloit *Marc Ki*; qu'il étoit le chef de cinq ou six familles chrétiennes établies à Fourdane; que les princes exilés n'osant envoyer ici aucun domestique, il s'étoit chargé de venir de leur part me saluer, moi et les autres pères, et nous assurer qu'ils jouissoient d'une parfaite santé, et qu'ils étoient contents de leur sort.

Vous jugerez aisément, mon révérend père, quelle fut l'impression de joie que ce discours produisit dans mon cœur. Je regardois ce zélé chrétien comme un ange du ciel que Dieu avoit placé là pour être la consolation de ses serviteurs; je le priai de me faire le détail de ce qui s'étoit passé à Fourdane depuis l'arrivée des princes jusqu'à son départ; il acquiesça volontiers à ma prière, et je ne puis mieux faire que de vous rapporter simplement ce qu'il me raconta. Il commença d'abord par l'histoire de sa vie, afin de me donner une connoissance plus entière de ce qui le regardoit, et de ce qui concernoit les princes.

» J'ai porté, dit-il, les armes toute ma vie.
 » Au retour de la dernière guerre contre les
 » Elouhs, les fatigues que j'avois essuyées, et
 » mon grand âge me portèrent à demander la
 » permission de me démettre de mon emploi
 » en faveur d'un fils qui est aussi chrétien.
 » Cette grâce me fut accordée. Nous demeurons
 » ensemble à Fourdane, et nous y vivons de
 » la paye annuelle de mon fils et du riz qu'il
 » reçoit chaque lune : je fais d'ailleurs un petit
 » commerce dont le gain supplée à ce qui
 » nous manque. Nous avons là plusieurs chré-
 » tiens, dont les uns sont gens de métier, et
 » les autres soldats. Ceux-ci m'ont dit qu'ils
 » ont reçu de vous le baptême il y a plus de
 » vingt ans, au passage de la grande muraille
 » appelé *Tcham-hia-keou*, où ils étoient en
 » garnison. J'assemble ces chrétiens dans ma
 » maison les jours de fête ; nous faisons ensem-
 » ble la prière, et je les avertis les jours d'ab-
 »stinence et de jeûne ; tous aspirent au bonheur
 » de voir un missionnaire, afin de pouvoir
 » entendre une messe et de participer aux sa-
 » crements : la plupart n'en ont point vu depuis
 » douze ans.

» Quand j'appris qu'une foule de princes
 » exilés arrivoient à Fourdane, dont plusieurs
 » avoient embrassé la foi, j'appelai tous les

» chrétiens, et je leur défendis de rôder autour
» des maisons de ces seigneurs, et de s'infor-
» mer s'il y avoit parmi eux des chrétiens. Je
» leur fis entendre que cette curiosité, qui
» pourroit être louable en toute autre conjonc-
» ture, deviendrait funeste et à ces princes et à
» eux-mêmes, surtout dans les commencements
» d'un nouveau règne si contraire au christia-
» nisme. Je les priai de se reposer sur moi du
» soin de cette sorte d'information, en les as-
» surant que je ne leur laisserois rien ignorer
» de ce qui viendrait à ma connoissance. Ils
» convinrent que cette précaution étoit sage,
» et ils s'y conformèrent.

» Aussitôt que les princes furent arrivés,
» ils se logèrent séparément, les uns dans les
» maisons, les autres dans des hôtelleries que
» leurs domestiques avoient eu soin de retenir.
» Je m'adressai à un de nos chrétiens, homme
» sage, que sa profession de barbier autorisoit
» à parcourir les rues sans donner aucun om-
» brage. Je lui recommandai de tournoyer au-
» tour des maisons de ces nouveaux venus, en
» faisant du bruit de sa sonnette, et, supposé,
» comme je n'en doutois pas, que quelqu'un
» l'appelât, d'user de toute son adresse pour
» découvrir s'il étoit chrétien.

» En effet, il fut bientôt appelé par un de

» ces princes, qui, tout couvert encore de la
» poussière du voyage, vouloit se faire raser
» les cheveux. Comme ce prince est populaire,
» il fit diverses questions au barbier tandis qu'il
» le rasoit. Il lui demanda d'abord s'il étoit
» de Fourdane, et comment il n'alloit pas à
» Peking, où des gens de sa profession trouvoient
» bien plus à gagner que dans un lieu aussi
» misérable que Fourdane. Il répondit qu'il
» étoit de la province de Chen-Si, qu'il avoit
» demeuré quelques années à Peking, mais qu'il
» n'y faisoit pas fortune à cause de la quantité
» de gens de sa profession qui s'y trouvent.
» En quel quartier demeuriez-vous, dit le
» prince, et qu'y avez-vous trouvé de remar-
» quable? Je demurois, dit le barbier, près
» de la porte de Chun-Tchi-men, et j'y ai vu
» avec plaisir une église bâtie à l'européenne
» qui est proche de cette porte. Êtes-vous entré
» dans cette église, reprit le prince, et con-
» noissez-vous ceux qui y logent? Que font-ils
» là? J'y suis entré plusieurs fois, répondit le
» barbier; ce sont des Européens qui y ré-
» sident et qui prêchent la loi de Dieu; mais,
» répliqua le prince, quel étoit votre dessein?
» Vouliez-vous vous faire chrétien? Je le suis
» dès ma jeunesse, dit le barbier. A cette parole
» le prince se leva, et, l'embrassant tendrement,

» eh ! que ne vous expliquiez-vous plus tôt,
 » lui dit-il ; je suis chrétien comme vous ; Paul
 » est mon nom de baptême. Il s'informa en-
 » suite de tous ceux qui étoient chrétiens dans
 » ce lieu-là, et de moi en particulier, qu'ils
 » regardent comme le chef ; il me fit donner
 » quelques instructions, et ajouta que je pou-
 » vois m'adresser à François Tcheou, domes-
 » tique de la porte du prince Jean. Je le fis,
 » et je rendis secrètement à ces illustres exilés
 » tous les services dont j'étois capable.

» Tout fut assez paisible jusqu'au retour du
 » général, qui apporta l'ordre de les chasser
 » de la ville et de les confiner dans un désert.
 » On leur assigna une plaine de sable appelée
 » *Sin-pou-tse*, c'est-à-dire, *nouveau hameau*,
 » parce que, sur un petit tertre qui s'y trouve,
 » de pauvres gens venus d'assez loin y ont
 » bâti sept ou huit cabanes pour cultiver
 » quelques morceaux de terre qui sont au-delà
 » du sable.

» Ce fut un spectacle bien touchant de voir
 » la triste situation de ces princes. Les pluies
 » continuelles avoient ruiné leur équipage :
 » les uns avoient été forcés de payer d'avance
 » pour un an le loyer de leurs maisons, parce
 » qu'on en usc ainsi avec les exilés ; les autres
 » avoient presque achevé d'en bâtir à leurs

» propres dépens, et cependant on les obli-
» geoit de tout abandonner. Il leur fallut sortir
» brusquement, les uns à pied, les autres à
» cheval, les femmes et les enfants sur de
» méchantes charrettes, pour se transporter
» dans un désert où l'on ne trouvoit ni pâtu-
» rages pour les bestiaux, ni bois pour le
» chauffage. Tout infertile et sablonneux
» qu'étoit ce terroir, les propriétaires leur ven-
» dirent très cher l'emplacement nécessaire
» pour y construire des cabanes : car on ne peut
» guère appeler autrement des maisons faites
» de bois et de terre, et couvertes de chaume ;
» encore fallut-il faire venir ces matériaux
» d'ailleurs, et ces nouveaux frais absorbèrent
» le peu d'argent qui leur restoit.

» Pendant que ceux qui étoient témoins d'un
» traitement si dur, murmuroient hautement,
» les princes étoient les seuls qui ne laissoient
» échapper aucune plainte ; ils paroisoient
» aussi tranquilles que s'ils eussent été dans
» l'abondance : je parle des chrétiens, car je
» n'avois aucun commerce avec les autres.

» Pour moi, j'étois vivement touché de me
» voir gêné dans les services que je voulois
» leur rendre. Le général de Fourdane avoit
» fait afficher des placards à toutes les portes
» de la ville, qui portoient défense à tous les

» Mant-cheou, Montgoux et Chinois tartar-
» risés, d'aller à Sin-pou-tse, sous peine
» d'être livrés au tribunal des crimes à Peking
» et d'être jugés et punis comme rebelles. Cet
» ordre arrêta tout court ceux qui étoient por-
» tés d'inclination à assister ces princes infor-
» tunés. Ils n'étoient secourus que par quelques
» domestiques qui venoient secrètement à la
» ville pour acheter les choses les plus néces-
» saires, et qui s'en retournoient très promp-
» tement.

» Enfin, après quelque temps, je risquai
» d'aller les voir. Depuis que j'ai quitté la pro-
» fession des armes, on me regarde assez com-
» munément comme un homme du simple
» peuple; d'ailleurs j'étais le métier de colleur,
» et François Tcheou, étant encore à Fourdane,
» m'avoit donné à coller une image qu'il vou-
» loit placer dans un oratoire. Ce fut pour moi
» un prétexte de l'aller trouver pour apprendre
» de lui ce qui se passoit et ce que je pourrois
» faire en faveur de ces seigneurs. Je ne trouvai
» pas un seul homme dans toute ma route;
» mais, quand j'approchai d'une espèce de vil-
» lage qui étoit celui où les princes sont relé-
» gués, un jeune homme à cheval, qui étoit
» placé comme en sentinelle, vint à moi,
» m'arrêta et me demanda d'où je venois, où

» j'allois et si j'ignorois les défenses qui avoient
» été faites. Je répondis que j'étois colleur,
» et qu'ayant appris qu'on bâtissoit dans ce
» village, j'étois venu y chercher de l'occu-
» pation. Si tu es ouvrier, dit-il, montre-moi
» tes instruments. Ce n'est pas la coutume, ré-
» pondis-je, d'en porter avant que d'avoir vu
» ce qu'il y a à faire et d'être convenu du
» prix. Comme il m'examinait avec attention,
» ils aperçut que j'avois dans le sein un rouleau
» de papier ; il demanda ce que c'étoit : c'est
» une peinture, lui répondis-je. Il la voulut
» voir, et aussitôt il s'écria : ah ! c'est la Sainte-
» Vierge ; tu es donc chrétien ? à qui veux-tu
» parler ? Quand je lui eus répondu que c'étoit
» à François Tcheou : Suis-moi, dit-il, je te
» conduirai chez lui : effectivement il me
» montra sa porte, et alla avertir son père de
» l'arrivée d'un chrétien. Je sus ensuite que
» c'étoit le prince Michel, fils du prince Paul,
» et que ces jeunes princes faisoient tour à tour
» une espèce de garde hors du village, pour
» se précautionner contre la surprise des es-
» pions et d'autres gens sans aveu qui vou-
» droient observer leurs démarches.

» François Tcheou ne se posséda pas de joie
» quand il me vit. Nous passâmes le reste du
» jour et une partie de la nuit à délibérer en-

» semble ; et enfin nous convinmes que j'irois
» à Peking avec ce jeune homme que vous
» voyez, qui est chrétien et mon parent. Les
» princes Paul et François me vinrent voir chez
» ce domestique, et s'opposèrent à notre réso-
» lution dans la crainte que cette démarche
» ne leur attirât quelque nouvelle persécution.

» Mais Tcheou les rassura. Soyez tranquilles,
» leur dit-il, je me charge de tous les événe-
» ments. Le pis qui puisse arriver, c'est que
» mon dessein soit découvert ; en ce cas j'irai
» hardiment trouver le général, et je lui dirai
» que, n'étant pas exilé nommément, et ne vous
» ayant suivi qu'en qualité d'homme de la
» porte, j'ai cru ne rien faire contre les ordres
» de l'Empereur, en envoyant, à votre insu,
» chercher chez moi de quoi vivre, puisqu'en-
» fin je ne suis pas condamné à mourir de faim.
» A cela les seigneurs n'eurent rien à répon-
» dre, et le laissèrent suivre son projet. Je
» partis donc, et, grâces à Dieu, je suis arrivé
» ici, comme vous voyez, sans aucun ac-
» cident. »

Voilà à peu près tout ce que je pus appren-
dre de ce zélé chrétien ; il me remit une lettre
du prince François, laquelle contenoit la liste
de différentes choses qu'il me demandoit pour
entretenir sa piété et celle de ses frères, et en-

tr'autres des crucifix et plusieurs estampes de dévotion. Je lui donnai sur le champ tout ce qui m'en restoit entre les mains, et il se retira pour aller terminer d'autres affaires beaucoup plus difficiles dont il s'étoit chargé.

Pendant qu'on chassoit les princes de Fourdane, Ha-peylé, regulo du troisième ordre, propre neveu de Sourniama, augmenta le nombre de ses persécuteurs. Poussé par une inimitié de famille, il fit savoir à l'Empereur que, contre ses ordres, le neuvième fils de Sourniama avoit laissé sa femme à Pekin, sous prétexte de quelques incommodités. Sur quoi le général de Fourdane reçut ordre de charger de chaînes ce neuvième fils et de l'enfermer dans une étroite prison. L'Empereur chargea ensuite cet indigne délateur de faire partir incessamment la dame et les princesses, épouses des princes Louis et Joseph, qui avoient été envoyés à la guerre, ainsi que je l'ai marqué dans ma première lettre.

Le cinquième fils de Sourniama étoit mort depuis long-temps avec la dignité de comte; sa veuve n'avoit pas cru être obligée de suivre son beau-père, et étoit restée à Pekin. On l'obligea de partir avec les autres. Ce neveu dénaturé exécuta ces ordres avec une extrême dureté. Il précipita leur départ, et à peine leur

laisse
et sur
mes
le me
euren
les p
Le b
laisse
nées
La se
tienne
tune
comm
Ap
le tit
tois
des p
les ph
cevoi
refro
tres
préca
Le
té, d
terres
enfant
être a
qui a

lâissa-t-il un équipage ; il ôta leurs suivantes , et substitua en leur place d'autres vieilles femmes inconnues et incapables de leur rendre le moindre service durant le voyage ; encore eurent-elles ordre de s'en revenir aussitôt que les princesses seroient arrivées à Sin-pou-tse. Le barbare qui visita leurs ballots ne leur laissa pas même emporter l'argent et les habits nécessaires pour se rendre au lieu de leur exil. La seule épouse du prince Joseph étoit chrétienne. Les deux autres ont , dans leur infortune , ouvert les yeux aux lumières de la foi , comme je le dirai dans la suite.

Après cette triste expédition , le regulo prit le titre de chef de la famille. Il fit assembler tous les domestiques qui gardoient les hôtels des princes , et il leur défendit , sous les peines les plus sévères , d'aller aux églises , ou de recevoir des visites des chrétiens. Ces menaces refroidissent la piété de quelques-uns , et les autres ne viennent à l'église qu'avec de grandes précautions.

Le tribunal des princes eut ordre , de son côté , de dresser un état des domestiques , des terres et des maisons de Sournianra et de ses enfants ; ce qui fit croire que leurs biens alloient être adjugés au fisc. Ceux de leurs domestiques qui avoient fait paroître peu de bonne volonté ,

en devinrent plus insolents. Ce fut dans de si fâcheuses circonstances que Marc-Ki arriva. Il n'en trouva presque aucun qui fût disposé à fournir aux besoins de leurs maîtres, et le pouvoir manquoit à d'autres qui avoient encore pour eux quelque reste d'affection. Le prince Jean avoit laissé mille taëls en garde à son beau-père, qui étoit un mandarin des plus distingués, comptant trouver cette somme toujours prête au premier besoin qu'il en auroit. Le mandarin, qui regardoit ce besoin comme éloigné, l'employa à des usages particuliers. Cependant Marc-Ki arrive, et rend à ce mandarin la lettre du prince. Il mandoit que des dépenses imprévues l'obligeoient d'avoir recours à lui plus tôt qu'il n'avoit cru, et qu'il le supplioit de remettre au porteur de son billet, homme sûr et fidèle, le dépôt qu'il lui avoit confié. Le mandarin, se trouvant fort embarrassé, lui fit dire d'attendre encore quelques jours, jusqu'à ce qu'il eût emprunté une somme qu'il vouloit lui donner.

Pendant ce temps-là, ses domestiques surent le tirer d'intrigue par une indigne supercherie dont ils usèrent pour éloigner ce vieillard qui étoit si fort à charge à leur maître. Ils subornèrent quelques gens de la lie du peuple : ceux-ci, selon les instructions qu'on leur donna,

ans de si
arriva. Il
disposé à
et le pou-
t encore
e prince
on beau-
s distin-
toujours
roit. Le
me éloi-
iers. Ce-
e manda-
e des dé-
r recours
l le sup-
n billet,
lui avoit
embar-
quelques
e somme
es surent
ercher le
lard qui
s subor-
e : ceux-
onna,

se rendirent un jour de fête à l'église des pères portugais, où ils savoient que Marc devoit être. Ils dirent qu'ils étoient envoyés par le dix-septième regulo, frère de l'Empereur, pour arrêter un certain homme nommé Ki, arrivé tout récemment de Fourdane. Les chrétiens qui se trouvèrent à la porte donnèrent d'autant plus aisément dans ce piège, qu'en effet le dix-septième regulo, par ordre de l'Empereur, avoit déjà fait arrêter beaucoup de monde. Ils répondirent qu'il n'étoit pas à l'église, mais qu'on alloit s'informer de sa demeure : leur dessein étoit de donner à Marc le temps de s'évader, et c'est justement ce que prétendoient les domestiques du mandarin, qui ne se donnèrent plus de mouvements dès qu'ils virent que leur ruse avoit réussi. En effet, aux premières nouvelles qui vinrent à ce bon vieillard qu'on le recherchoit, il fut saisi d'une telle frayeur qu'il prit aussitôt la fuite avec son compagnon, encore plus pauvre qu'il n'étoit venu, et laissant à Peking tout ce qu'on lui avoit donné pour les princes.

Comme je savois le besoin que ces seigneurs avoient d'un prompt secours, le départ précipité de Marc m'affligea sensiblement. J'ignore alors que Dieu, qui n'abandonne jamais ses serviteurs, leur préparoit une autre res-

source dont je parlerai en son lieu. Peu de temps après le départ de Marc, un eunuque de Sourniama, ne pouvant soutenir la vie dure qu'on menoit dans ce désert, s'enfuit et prit la route de Pekin pour y chercher de quoi vivre. Sourniama ne manqua pas, comme il y étoit obligé, d'informer le général de Fourdane de sa fuite : celui-ci en donna avis au tribunal des crimes à Pekin. On chercha le fugitif, et on l'arrêta. Il fut mis à la question par ordre de l'Empereur, et il eut à subir un interrogatoire peu ordinaire.

Nous savons, lui dit-on, que tu n'es pas fugitif, que c'est ton maître qui a employé cet artifice pour t'envoyer porter de ses nouvelles à Pekin, et pour examiner ce qui se passe à la cour. L'eunuque répondit que Sourniama manquant de pain et de riz, il s'étoit vu réduit à vivre de millet cuit à l'eau; qu'il mourroit de faim, et que, comme il y avoit à Fourdane plus de domestiques qu'on n'en pouvoit nourrir, il s'étoit déterminé à venir, à l'insu de son maître, chercher quelque secours chez ses parents et ses amis. On lui demanda ensuite si Sourniama étoit chrétien, et le nom de ceux de ses enfants qui avoient embrassé cette loi; enfin, on lui fit plusieurs autres questions qui ne sont point venues à ma connoissance : je

sais seulement que les mandarins ont coutume d'en faire en grand nombre, même d'ineutiles, afin d'être en état de répondre à celles que l'Empereur pourroit leur faire.

L'eunuque fut renvoyé lié et garotté au général de Fourdane; mais il ne paroît pas qu'il ait été rendu à son maître, car on apprit bientôt que Sourniama étoit mort d'ennui et de misère. Selon l'avis que le général de Fourdane en donna au tribunal des princes, ce vieillard mourut le 19 de la onzième lune (le 2 janvier 1725). Le président de ce tribunal, seizième frère de l'Empereur, différa, je ne sais pour quelle raison, d'en informer l'Empereur par un mémorial: c'est un usage auquel on ne manque point; alors Sa Majesté marque elle-même sur le mémorial, et la somme qu'elle destine aux funérailles, et les personnes qui doivent assister de sa part aux cérémonies funèbres. Ce président ne parla de cette mort à l'Empereur que quelques jours après qu'il en eut reçu la nouvelle, et il ne le fit même que par occasion, en traitant d'autres affaires de son tribunal. Le monarque parut indigné de cette négligence. Est-ce donc dit-il, pour m'empêcher de faire du bien à ce défunt, qu'on ne m'a pas présenté de mémorial? Je vois bien que vous n'êtes guère attentif aux devoirs de

vosre charge : puis , rejetant la faute sur les as-
sesseurs qui n'avoient pas instruit le président ,
il les abaissa de quelques degrés , et destitua
son frère de la charge de président des princes ,
lui laissant néanmoins la dignité de régulo , qu'il
lui avoit donnée depuis peu de temps. Cette
démarche fit croire que la colère de l'Empereur
finiroit avec la vie de cet infortuné vieillard ,
et que ses enfans étoient sur le point de re-
couvrir leur liberté ; mais on fut bientôt dé-
sabusé par deux événemens auxquels on ne
s'attendoit pas.

Le premier est que l'Empereur donna diffé-
rens ordres au général de Fourdane , entre
autres , d'ôter les chaînes au neuvième fils de
Sourniama , et de les lui remettre aussitôt que
les cent jours du deuil de son père seroient
écoulés ; de rappeler le quatrième fils , qui étoit
depuis sept ans à la guerre , de même que le
sixième et le douzième , c'est-à-dire les princes
Louis et Joseph , qui étoient avec le neuvième
frère de l'Empereur , afin que tous trois por-
tassent le deuil de leur père à Sin - pou - tse ,
après quoi Sa Majesté lui feroit connoître ses
intentions à l'égard de ces princes.

Le second est que l'Empereur avoit envoyé
à Fourdane deux mandarins pour dégrader
tous les fils de Sourniama de la qualité de

princes du sang, en leur ôtant la ceinture jaune, qui en est la marque, et les mettant au rang du simple peuple.

Ces tristes nouvelles m'accablèrent de douleur, et j'étois dans l'impatience de voir quelqu'un qui revint de Foudane. Enfin, au commencement du mois d'avril, un jeune homme, qui étoit chrétien, et médecin de profession, vint me voir. Après m'avoir fait signe de renvoyer les domestiques, il me dit qu'il venoit de la part des princes Jean, Paul, François, Michel, et des autres, s'informer de l'état de ma santé, et me prier de ne point prendre d'inquiétude à leur sujet : qu'ils étoient contents de leur destinée, et qu'ils n'avoient besoin que du secours de mes prières. Il me fit ensuite l'histoire de son voyage et de la situation de ces princes, telle que je vais vous la rapporter.

« Je m'appelle *Thomas Tem*, me dit-il, et, bien que je sois de la province de Kiang-Si, je me suis établi à Peking, où j'exerce avec quelque réputation la médecine. Ma profession me donna autrefois entrée chez les princes chrétiens. Le prince Paul m'avoit fait l'amitié de me loger près de son hôtel; et, quand j'avois quelque loisir, il me faisoit l'honneur de m'appeler. Son entretien rouloit toujours sur des matières de religion et de piété. C'est lui

» qui m'introduisit chez les princes ses frères ;
» et je vous avoue que je sortois toujours de
» leur hôtel infiniment édifié de voir des per-
» sonnes de ce rang si humbles et si exacts ob-
» servateurs de la loi de Dieu. Ils me parloient
» avec une bonté dont j'étois confus ; tout éle-
» vés qu'ils étoient par leur naissance et leurs
» dignités, ils sembloient oublier leur gran-
» deur et me traitoient comme leur égal. Leur
» disgrâce me pénétra de la plus vive douleur,
» et je ne pus voir sans indignation que tout le
» monde leur tournât le dos, et que, par une
» lâche timidité, leurs parents, leurs amis,
» leurs serviteurs mêmes les abandonnassent ».

» Quoique ma fortune soit des plus médio-
» cres, je pris la résolution de faire le voyage
» et de leur procurer quelques secours : et,
» parce que le secret étoit absolument néces-
» saire, je ne confiai mon dessein qu'à *Jean*
» *Tchao*, homme sage et fidèle. C'est un de
» ceux que le prince Paul a laissés à Peking
» pour l'administration de ses biens ; mais,
» comme il n'a qu'une autorité partagée, il
» n'est pas le maître, et ses adjoints au même
» ministère le gênent infiniment. Dès que je
» lui eus fait la confidence de mon voyage, il
» fut transporté de joie, et, sans perdre de
» temps, il ramassa comme il put deux cents

es frères ;
jours de
des per
exacts ob-
parloient
tout éle-
ce et leurs
leur gran-
égal. Leur
de douleur,
que tout le
, par une
urs amis,
anassent .
us médio-
le voyage
cours : et,
ent néces-
qu'à Jean
est un de
s à Pekin
ns ; mais ,
rtagée , il
au même
ès que je
oyage , il
perdre de
eux cents
taëls et des rafraichissements autant qu'un
mulet en pouvoit porter. La veille de mon
départ, j'affectai de paroître devant les per-
sonnes dont j'avois lieu de me défier, et le
lendemain matin je montai à cheval suivi de
mon valet. J'avois pris la précaution de dire,
dans ma famille, que j'allois chez mon beau-
père, chez qui effectivement je passai, et
que, de là, j'irois visiter plusieurs malades à
la campagne, afin qu'on ne s'étonnât pas de
ma longue absence. Je joignis le muletier au
lieu que je lui avois marqué hors de la ville ;
il s'étoit engagé de me mener jusqu'à Chaou-
xeou, qui est au-delà de Fourdane, que je
ne voulois pas nommer. Mon voyage fut assez heureux ; la langue
tartare que j'ai apprise, et ma profession
de médecin, aidèrent à éloigner les soupçons.
Après dix jours de marche, et à quelques
lieues de Fourdane, je fis mettre la charge
de la mule sur le cheval de mon valet, et je
congédiai le muletier. Comme je ne voulois
point entrer dans Fourdane, où j'aurois pu
être reconnu des domestiques du général,
chez qui j'ai souvent traité des malades quand
il étoit à Pekin, je pris une route détournée,
et j'arrivai enfin à un petit chemin qui se
terminoit à la plaine de sable, au milieu de

» laquelle je crus voir le village tel qu'on m'
» l'avoit dépeint. Je pouvois y arriver avant l'
» coucher du soleil, si j'eusse doublé le pas.
» Mais c'est ce qui n'étoit pas possible, à moins
» que d'abandonner mon valet, qui étoit à
» pied, conduisant le cheval qui portoit les
» bagages dont les princes avoient un besoin
» pressant.
» Cependant le ciel se couvrit tout-à-coup,
» et le village disparut; la neige tomboit à
» gros flocons, et à peine voyois-je le tête de
» mon cheval. Mon valet avait peine à me sui-
» vre: la peur me saisit: car je me croyois
» perdu si je passois la nuit dans ce désert. Je
» me recommandai à Dieu, qui savoit à
» quelle intention j'avois entrepris ce voyage;
» et puis je continuai de marcher au hasard,
» sans avoir la route que je tenois. Enfin,
» après quelque temps, j'arrivai à une espèce
» de terre, où je fis attendre mon valet, acca-
» blé de lassitude, tandis que j'allois chercher
» l'entrée du village. Je ne faisois pas réflexion
» que je pouvois m'égarer de plus en plus:
» car la neige tomboit toujours en abondance,
» et la nuit étoit des plus obscures. Je mar-
» chois néanmoins sans trop savoir si j'avan-
» çois ou si je reculois, jusqu'à ce qu'enfin
» mon cheval donna assez rudement contre

» une
» cet
» ce
» j'al
» je r
» eût
» con
» mên
» espr
» cin
» hom
(car
et q
con
m'en
vene
d'en
laiss
de s
en m
tiens
ils n
un a
fin,
joie
pouv
neige
et do

» une espèce de mur, et il s'en fallut peu que
» cette secousse imprévue ne me fit tomber. A
» ce bruit, on me demanda qui j'étois et où
» j'allois. Daus l'étonnement où je me trouvai,
» je répondis que c'étoit moi, comme si l'on
» eût dû connoltre ma voix. On me fit une se-
» conde fois la même demande, et j'eus la
» même réponse. Mais enfin, ayant repris mes
» esprits, je dis assez bas que j'étois le méde-
» cin appelé *Tem*. Alors je vis paroître un
» homme qui m'aida à descendre de cheval
» (car j'étois transi de froid et à demi-mort),
» et qui me fit entrer dans sa maison. Je re-
» connus le prince Jean-Baptiste, lequel, en
» m'embrassant: ah! mon ami, me dit-il, d'où
» venez-vous? Avant toute chose, je le priai
» d'envoyer chercher mon valet, que j'avois
» laissé sur une terre peu éloignée. Il envoya
» de ses gens, qui l'eurent bientôt trouvé; et
» en même temps il fit avertir ses frères chré-
» tiens de mon arrivée. Ils se hâtèrent de venir;
» ils m'embrassèrent, en me disant que j'étois
» un ange venu du ciel pour les consoler. En-
» fin, je ne puis vous exprimer quelle fut la
» joie réciproque de cette entrevue: ils ne
» pouvoient assez remercier Dieu de cette
» neige épaisse qui m'avoit si fort incommodé
» et dont je me plaignois: c'est une faveur de

» la providence, me disoient-ils, qui a voulu
» vous rendre invisible à ceux qu'il eût été
» dangereux, et pour vous et pour nous, de
» rencontrer. Ils s'empressèrent de me faire
» souper, et tout ce que des gens qui souhai-
» toient de me bien régaler purent faire, me
» fit connaître le malheureux état où ils étoient
» réduits. Cependant il n'en paroissoit rien,
» ni dans leurs discours, ni sur leur visage :
» au milieu d'une extrême disette, ils avoient
» l'air gai et content. Deux jours entiers suffi-
» rent à peine à répondre à toutes les questions
» qu'ils me firent.

» Quand je les vis dans leurs habits de grand
» deuil, je ne doutois point que Sourniama,
» leur père, ne fût mort : je leur demandai s'il
» avoit enfin ouvert les yeux à la vérité. Hélas !
» me répondirent-ils en soupirant, le regulo,
» notre père, et sa seconde femme, mère du
» prince François, sont morts l'un et l'autre,
» mais d'une manière bien différente. A la on-
» zième lune dernière, la princesse se sentit
» fort mal et jugea elle-même que sa der-
» nière heure approchoit. Elle étoit chrétienne
» dans le cœur, et elle en auroit fait, il y a
» long-temps, une profession ouverte si le re-
» gulo, son mari, ne s'étoit point opposé cons-
» tamment à son dessein. Elle lui demanda la

a voulu
 eût été
 ous, de
 ne faire
 souhai-
 tre, me
 s étoient
 it rien,
 visage:
 avoient
 rs suffi-
 questions
 le grand
 niama,
 nda s'il
 Hélas!
 regulo,
 mère du
 l'autre,
 À la on-
 se sentit
 sa der-
 rétienne
 , il y a
 si le re-
 sé cons-
 anda la

» permission de se faire transporter chez son fils,
 » sous prétexte qu'elle y seroit mieux soignée
 » par sa belle-fille, qu'elle aimoit tendrement.
 » Le regulo y consentit. Dès qu'elle y fut arri-
 » vée, elle demanda le baptême; tous ses entre-
 » tiens étoient de Dieu et de la vive douleur
 » qu'elle ressentait de l'avoir offensé. Comme
 » elle étoit parfaitement instruite de nos saintes
 » vérités, après lui avoir fait faire des actes de
 » contrition et d'amour de Dieu, le prince
 » Paul la baptisa. Dès ce moment, elle parut
 » si tranquille, qu'on eût dit qu'elle n'attendoit
 » que cette grâce pour sortir de cette vie. Le
 » regulo, qui sut le danger où elle étoit, vint
 » la voir quoiqu'il fût malade lui-même;
 » mais elle ferma les yeux et ne voulut ni le
 » regarder ni lui répondre, ce qui l'obligea de
 » se retirer. Elle parla ensuite avec un grand
 » sens, et enjoignit à son fils, le prince Fran-
 » çois, d'écrire aux pères de Pekin et de les
 » prier de sa part d'offrir le saint sacrifice
 » pour le repos de son ame: elle lui donna même
 » à cette intention trente taëls, qu'on n'eut
 » garde de recevoir, et qui furent employés
 » aux frais de ses obsèques. Nous ne la quittâ-
 » mes point, afin de l'aider à finir saintement
 » ses jours. Enfin, le quinzième de la même
 » lune, c'est-à-dire le 29 décembre 1724,

» que nous environnions son lit tous à genoux,
» et récitant les prières des agonisants, elle ex-
» pira doucement et rendit son âme au Sei-
» gneur.

» Le regulo, notre père, avoit plusieurs ma-
» ladies compliquées, et, entre autres, depuis
» long-temps il étoit tourmenté d'une toux sèche
» qui, jointe à l'âge, au chagrin et à la vie
» dure qu'il menoit dans ce désert, diminua
» insensiblement ses forces et ruina entière-
» ment le reste de santé dont il jouissoit. Nous
» allions chez lui à tout moment, mais nous
» n'étions pas admis jusque dans sa chambre,
» et nous n'y pouvions pénétrer qu'il ne nous
» y appelât. Enfin, le 19 de la onzième lune
» (le 2 janvier 1725), il nous fit entrer, et il
» commença une longue apologie de sa con-
» duite pour nous persuader que son exil étoit
» injuste.

» L'Empereur, dit-il, m'a fait quatre repro-
» ches également faux et qui n'ont aucun fon-
» dement. Le premier, que mes ancêtres étoient
» les ennemis de sa famille : quelle inique sup-
» position ! *Ergatou Peylé*, mon grand père,
» endossa la cuirasse à l'âge de dix-sept ans, et
» mourut à vingt-trois les armes à la main pour
» la famille de l'Empereur. *Toumen Peylé*, mon
» père, a combattu toute sa vie pour ses inté-

» réis ; et moi, qui n'avois pas hérité de leur
» dignité, j'y suis parvenu par de longs et de
» dangereux services : est-ce ainsi qu'en agissent
» les ennemis de la famille impériale ? Le second,
» c'est qu'à la mort du beau-père de son neu-
» vième frère je soupirai et témoignai de la
» tristesse ; il est vrai, c'étoit mon parent et
» mon ami ; nous avions été ensemble chefs de
» bannière et camarades de casaque ; mais nous
» n'avions ni liaisons ni desseins contraires au
» service de l'Empereur. Le troisième, c'est
» que, quand il se fâcha contre ceux de mes
» enfants qu'il envoya à la guerre, je ne me
» donnai aucun mouvement, je n'allai point
» m'humilier au palais, et demander grâce :
» eh ! quelle est donc la destinée des Mant-
» cheux ? n'est-ce pas de porter les armes ? Si
» j'eusse alors fait la moindre démarche, quel
» reproche n'auroit-il pas eu droit de me faire,
» et qu'aurois-je pu lui répondre ? Le quatrième,
» c'est que mes enfants se sont faits chrétiens,
» et que je ne les ai point punis. Je les ai mal-
» traités plusieurs fois pour ce sujet ; mais, ne
» voyant rien dans la loi chrétienne qui fût
» contraire à la droite raison, devois-je sévir
» contre des enfants que je chérissois et que je
» ne croyois pas coupables ? Après ce discours
» il nous fit retirer, et peu d'heures après,

» étouffé par un catarrhe, il expira entre les
» bras d'un domestique infidèle : les cris de ce
» domestique nous annoncèrent sa mort. Que
» de larmes nous répandîmes ! que nous pous-
» sâmes de cris et de gémissements inuti-
» les !....

» Comme je vis qu'ils s'attendrissoient je
» changeai de discours. Le lendemain matin le
» second fils du défunt vint me voir. Il me
» fit ses plaintes de ce que je n'avois pas
» donné avis à ses parents de mon départ.
» Je m'en suis bien donné de garde, lui répon-
» dis-je ; leur mésintelligence auroit trahi mon
» dessein et rompu mon voyage. En voulant
» servir tout le monde, je n'aurois servi per-
» sonne. Il parut content de ma réponse. En
» partant de Pekin, ce prince avoit permis à
» son fils de recevoir le baptême, et promettoit
» de le recevoir aussi lui-même à Fourdane dès
» qu'il se verroit débarrassé des affaires qui
» agitoient son esprit. Je l'ai trouvé tel qu'il
» étoit parti ; de fausses craintes et de vaines
» espérances le retiennent encore dans l'infir-
» mité. Il me conseilla de ne point partir en
» plein jour, et de m'en retourner le plus tôt que
» je pourrois. Cependant sur le soir j'allai chez
» le prince Jean pour lui dire adieu et rece-
» voir ses ordres. Il me reçut avec sa bonté or-

» dinaire : et, pour me faire honneur, il rassem-
» bla toute sa famille, voulant, disoit-il, leur
» faire voir un ami chrétien venu tout récem-
» ment de Pekin.

» Comme je devois partir le lendemain ma-
» tin, il m'offrit de l'argent pour les frais de
» mon voyage, et me pressa de l'accepter : mais
» je le refusai constamment. Il me fit en le
» quittant une petite exhortation que j'aurai
» toujours présente à l'esprit : les paroles des
» saints sont des traits de feu qui pénètrent
» jusque dans le fond de l'ame. Ne perdez pas,
» me dit-il d'un air aimable, le fruit de la cha-
» rité que vous avez pour nous, en négligeant
» certains défauts qui, quoique légers, peuvent
» être d'une conséquence dangereuse pour le
» salut. Je m'aperçois que vous ne vous êtes pas
» encore corrigé de votre humeur impatiente
» et de vos vivacités naturelles. Je crains qu'un
» orgueil secret ne vous domine encore, et n'in-
» fecte de son venin vos actions les plus ver-
» tueuses : faites-y attention ; mais surtout pro-
» fitez de la facilité que vous avez d'approcher
» des sacrements ; la privation de ce secours
» est la seule chose qui nous chagrine dans no-
» tre exil. Ne négligez donc point un moyen
» si utile de vous sanctifier, et faites-moi l'a-
» mitié d'assister souvent au saint sacrifice de

» l'autel à mon intention. Je fus tellement at-
 » tendri à ces dernières paroles, que je le qui-
 » tai sans presque pouvoir parler; je ne les ou-
 » blierai jamais; elles ont fait de trop fortes
 » impressions dans mon cœur. » Voilà, mon ré-
 » vérend père, un précis de ce que me raconta
 ce charitable médecin.

Sept ou huit jours après sa visite, le P.
 Suarez m'envoya une lettre que le prince Fran-
 çois m'écrivait de sa propre main en langue
 mant-cheou : en voici la traduction :

« Je vous regarde comme mon père spiri-
 » tuel. Il y a près d'un an que je suis privé du
 » plaisir de vous voir et de recevoir vos salu-
 » taires instructions. Toutes sortes de malheurs
 » sont venus nous assaillir depuis ce temps-là ;
 » mais celui que j'ai le plus de peine à suppor-
 » ter, c'est de me voir frustré de mes espéran-
 » ces et de la chose que je désirois le plus.
 » Grâce à Dieu, nous sommes en assez bonne
 » santé. Je ne suis si je m'abuse, mais je me
 » flatte toujours que nous verrons finir notre
 » exil. Je ne le souhaite que pour revoir nos
 » pères en Jésus-Christ et tâcher de profiter de
 » leurs instructions et de leurs exemples. Vous
 » avez eu la bonté de m'envoyer des médailles,
 » des reliquaires, des bagues : nous les avons
 » reçus avec joie et avec reconnaissance; si

vous en avez encore, ne nous en laissez pas
manquer, je vous prie, surtout de ceux où il
y a des indulgences attachées; joignez-y des
estampes de saint Michel, de l'Ange gardien,
de saint Jean, etc.

Pour l'intelligence de cette lettre, il est bon
d'observer, 1^o que, quand ce prince partit pour
son exil, loin d'être affligé de sa disgrâce, il
en témoigna au contraire de la joie dans l'es-
poirance d'enseigner les vérités de la foi aux
peuples de Fourdane, et d'en gagner un grand
nombre à Jésus-Christ; mais, depuis qu'il se vit
relégué dans un désert, il soupiroit sans cesse,
et se sentoit comme étouffé de différents mou-
vements, et de zèle pour la conversion de tant
de peuples qui vivent dans l'infidélité, et de
douleur de s'en voir si près sans pouvoir les
entretenir de nos saintes vérités. J'en ai une
peine, disoit-il quelquefois, qui me presse et
m'agite nuit et jour. Je vous le demande, mon
révérend père, trouveroit-on en Europe beau-
coup de grands seigneurs animés du même zèle,
et également portés à concourir au salut des
âmes?

2^o Les bagues dont ce prince parle n'étoient
que de cuivre. Dans le chaton de chaque ba-
gue on avoit enchâssé sur un fond rouge un
crucifix doré, qui étoit couvert d'un cristal

convexe. J'en avois envoyé deux douzaines, qui m'étoient venus d'Europe, au prince Jean, pour les partager entre les dames chrétiennes. Comme ce nombre n'étoit pas suffisant, il chargea la princesse Thérèse, sa belle-sœur, de les distribuer selon qu'elle jugeroit à propos. Le prince Paul, ayant appris qu'une des princesses avoit reçu une de ces bagues, et que sa suivante, ancienne chrétienne, en avoit été privée, lui en fit des reproches : « Vous ne faites pas réflexion, » lui dit-il, que vous êtes sa cadette au service de Dieu : quoique par la naissance elle vous soit beaucoup inférieure, et qu'elle vous doive l'obéissance et la soumission, cependant son ancienneté dans le christianisme lui donne sur vous une sorte de supériorité dans les choses qui concernent le culte de Dieu, et c'est ici une occasion où vous devez lui céder.

La dame, sans rien dire, tira sa bague à l'instant, et la donna à sa suivante. Tous les princes applaudirent à sa modestie et à son humilité. Ce trait, quelque peu considérable qu'il paroisse, ne laisse pas de faire connoître la grande idée que ces princes se sont formée de notre sainte religion.

Le 13 de mai, je fus agréablement surpris de voir reparoitre de médecin, qui étoit déjà de

retour. Il me dit que les trois princes étoient arrivés à Sin-pou-tse plusieurs jours avant lui, que le général de Fourdane en avoit donné avis à la cour, et qu'on attendoit les ordres de l'Empereur. Il me donna ensuite des lettres de quelques-uns de ces princes, et une entrée au palais du prince Paul. Il me proposoit des difficultés qui marquoient la délicatesse de sa conscience, et sur lesquelles il me demandoit une prompte décision.

Je souhaitois fort de savoir comment s'étoit faite la dégradation de ces princes, de quelle manière ils avoient reçu ce coup accablant, et quelles étoient leurs occupations ordinaires dans le lieu de leur exil. Le médecin ne satisfit pleinement sur ces trois articles.

Il me dit d'abord que les mandarins venus exprès de la cour avoient rassemblé tous les princes à Fourdane, et que, les ayant fait mettre à genoux, ils leur signifièrent l'ordre de l'Empereur, qui les dépouilloit du rang et des prérogatives de princes du sang : qu'aussitôt après on leur ôta la ceinture jaune, et qu'on les renvoya à leur village, confondus avec le simple peuple.

En second lieu, que les princes qui sont chrétiens témoignèrent beaucoup de joie de se voir débarrassés d'une dignité qui leur de-

venoit onéreuse , et qui les gênoit dans la pratique des devoirs du christianisme. En effet, depuis leur dégradation , ils jouissent d'une plus grande liberté. Comme ils sont au rang du peuple, le général se croit déchargé de toute inspection sur leurs démarches; et les mandarins du peuple, n'ayant point reçu d'ordre exprès de veiller à leur conduite, prennent volontiers ce prétexte de les laisser tranquilles, jugeant bien que ces princes, comme il arrive quelquefois, pourroient être un jour rétablis dans leurs premiers honneurs, et se souviendroient de la manière dont ils auroient été traités : ainsi personne ne les inquiète maintenant. Il leur est seulement défendu de sortir du désert où ils sont relégués.

Il me dit, en troisième lieu, que ces princes s'assemblent plusieurs fois, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; qu'ils lisent ensemble des livres de piété; qu'ils recitent en commun leurs prières, et qu'ils s'exhortent mutuellement à la pratique des vertus chrétiennes, et surtout à la constance dans les différentes afflictions dont leur foi est éprouvée. Les dames, de leur côté, se comportent de la même manière. On les entend de la rue chanter à pleine voix les prières ordinaires de l'Eglise. Il m'ajouta que, quand le prince Louis arriva, la

prince
geme
sur
chrét
truire
du c
Pekin
dema
fin,
douce
voir
souff
mura
riosi
se,
Pe
avoir
que l
et qu
ne p
Em
serve
de le
cour
comm
obser
témo
cette

princesse sa femme fut si surprise de son changement, et si touchée des discours qu'il lui tint sur la religion, qu'elle prit le dessein d'être chrétienne, et qu'actuellement elle se fait instruire, et se dispose au baptême; que la veuve du cinquième prince, qui avoit fait paroître à Pekin tant d'éloignement pour le christianisme, demandoit aussi avec instance le baptême; enfin, qu'il avoit été infiniment édifié de leur douceur et de leur patience, et qu'il n'avoit pu voir sans admiration, qu'au milieu de tant de souffrances il ne leur échappât ni plaintes ni murmures. Après avoir ainsi satisfait ma curiosité, il me quitta pour retourner à Sin-pou-tse, où il étoit pressé de se rendre.

Peu de jours après son départ, j'appris qu'on avoit fait la recherche des biens de Sourniama; que la liste des gens de sa porte étoit dressée, et que la sentence du tribunal des princes, qui ne pouvoit pas manquer d'être confirmée par l'Empereur, portoit qu'ils seroient mis en réserve; qu'on avoit pareillement dressé un état de leurs maisons et de leurs terres; qu'elles couroient risque d'être confisquées: mais que, comme ces biens sont éloignés, et que, pour observer les formalités, on avoit à prendre le témoignage d'un grand nombre d'officiers, cette affaire devoit trainer en longueur.

Presque en même temps un bruit sourd se répandit, qu'un ordre était parti de la cour pour faire conduire à Peking les princes Louis et Joseph, chargés chacun de neuf chaînes. Ce fut pour moi un nouveau sujet d'inquiétude. Tout ce que je pus faire, fut de m'adresser à Dieu de toute consolation, et de le prier de fortifier et de soutenir de sa main puissante ces illustres affligés.

Le 2 de juin je fus un peu consolé, lorsque sur le soir je vis entrer dans ma chambre le médecin. Il étoit si fatigué d'avoir couru nuit et jour qu'à peine pouvoit-il se soutenir. Après m'avoir remis deux lettres de ces seigneurs, il m'instruisit en peu de mots de leur situation présente.

« Je suis arrivé, me dit-il, A Sin-pou-tse
« un jour plus tôt que je ne l'avois promis. Vos
« lettres ont comblé de joie ces généreux chré-
« tiens; elles ont été lues avec avidité. Mais à
« peine avoient-ils achevé, qu'on vit arriver
« un officier, de la part du général, qui en-
« joignoit aux trois princes venus récemment de
« la guerre, le quatrième, le sixième et le dou-
« zième, de se rendre à Fourdane, pour y re-
« cevoir les ordres de l'Empereur. Ces trois
« seigneurs montèrent à cheval sans faire pa-
« roître la moindre émotion, et suivirent l'of-
« ficier.

sourd se
la cour
es Louis
aines. Ce
uiétude.
resser a
rier de
ante ces

lorsque
mbre le
uru nuit
r. Après
gneurs,
situation

pou-tse
nis. Vos
ax chré-
Mais à
arriver
qui en-
ment de
le dou-
ur y re-
es trois
ire pa-
ent l'of-

» Les princes leurs frères envoyèrent à leur
» suite plusieurs domestiques à cheval, pour être
» promptement informés de ce que portoient
» ces nouveaux ordres. L'un d'eux revint à
» bride abattue, pour nous dire que, ses ma-
» tres étant entrés dans le tribunal, le général
» les avoit fait mettre à genoux, et, portant
» d'abord la parole au quatrième prince : Vous
» avez eu permission, lui a-t-il dit, de revenir
» de la guerre pour porter le deuil de votre
» père : pourquoi n'y êtes-vous pas retourné
» aussitôt que le deuil a été fini ? Partez inces-
» samment, et ne revenez pas que la guerre ne
» soit terminée : pour lors vous vous rendrez
» à Sin-pou-tse. Puis, s'adressant aux princes
» Louis et Joseph : J'ai ordre, leur a-t-il dit,
» de vous mettre à chacun neuf chaînes, et de
» vous envoyer à Pekin pour y être enfermés
» et confiés à la garde du troisième regulo, frère
» de l'Empereur. Les autres domestiques vin-
» rent les uns après les autres apporter la même
» nouvelle, et préparer des charrettes pour
» transporter leurs maîtres, lesquels, accablés
» de la pesanteur de leurs fers, ne pouvoient pas
» monter à cheval. Le dernier que je vis arri-
» ver étoit domestique du prince Joseph ; il l'en-
» voyoit au prince Jean, son frère, avec ordre de
» lui dire qu'il ne plaignt pas son sort ; que ses

» souffrances étoient légères, et que la plus
» grande marque d'amitié qu'il pût lui donner
» étoit de prier Dieu d'augmenter ses peines.

» Le prince Jean parut d'abord interdit de
» l'étonnement que lui causa ce discours. Puis,
» revenant de sa surprise : Je n'ai garde, dit-il,
» de demander à Dieu qu'il augmente les peines
» de mon frère; mais je le prierai, avec toute
» l'ardeur dont je suis capable, de lui donner
» la force de les supporter. Il semble, continua
» le médecin, que cet enchainement de dis-
» grâces doit consterner ces seigneurs; mais
» j'étois affligé plus qu'eux tous, et ils me con-
» soloient par la fermeté de leur courage, et
» par leur parfaite résignation aux ordres du
» Seigneur. Je dois retourner demain à Sin-
» pou-tse, me dit-il en prenant congé de moi,
» les moments sont chers, et je n'ai pas le loisir
» de vous en dire davantage; mais on rappelle
» à Peking tous les domestiques de leur porte,
» et ils pourront aisément vous informer de
» tout ce que ces princes ont à souffrir, et des
» vertus qu'ils font éclater au milieu de tant
» de souffrances. » Dès qu'il m'eût quitté, je
lus la lettre que m'écrivoit le prince Jean : elle
étoit conçue en ces termes :

JEAN, TROISIÈME DE LA FAMILLE,

Au P. Parennin, pour m'informer de l'état de sa santé et de celle des autres pères.

« J'AI reçu votre lettre, et j'en ai lue avec autant d'attention que si je vous avois écouté et que vous m'eussiez parlé en personne vous-même. Les instructions qu'elle contient me consolent et me tranquillisent ; je les porte gravées dans le cœur. Nous sommes pleins de reconnoissance de ce que, vous et les autres pères, vouliez bien vous ressouvenir de nous au saint sacrifice. Ce que nous souhaitons maintenant, et ce que, vous devez demander à Dieu pour nous, c'est que, par le secours de sa grâce, il nous aide à nous corriger de nos défauts, à pratiquer la vertu, à nous conformer à sa sainte volonté, et à persévérer jusqu'à la fin dans son saint service. Voilà le seul objet de nos desirs ; nous comptons le reste pour rien. Mes deux frères, Louis et Joseph, vous rendent mille grâces. Comme ils ne peuvent s'acquitter par eux-mêmes de ce devoir de reconnoissance, ils m'ont chargé de le faire, et de vous demander pour eux le secours de vos prières. Nous sommes tous pressés du desir de vous voir comme d'une

» soif violente ; quand viendra ce bienheureux
 » jour ! Hélas ! il est encore bien éloigné ; en
 » attendant , ne laissez passer aucune occasion
 » de nous consoler par vos lettres , et de nous
 » fortifier par vos instructions. »

Si ces princes souhaitent si fort d'avoir un
 des missionnaires , nous le souhaitons encore
 plus qu'eux ; et j'ose dire que ce qui nous af-
 flige le plus dans le triste état où cette mission
 est réduite , c'est de n'avoir pas la liberté d'al-
 ler secourir hors de Pekin , où nous sommes
 très gênés , non seulement ces seigneurs , mais
 encore tant d'autres qui implorent notre se-
 cours , et qui ne sont qu'à quelques journées
 de cette capitale. Ces princes ne ignorent
 pas , aussi soupirent-ils après un temps qu'ils
 regardent encore avec raison comme bien
 éloigné.

Le 7 de juin les deux prisonniers arrivèrent
 au tribunal des princes : on ne leur fit point
 subir d'interrogatoire ; mais ils furent livrés
 sur-le-champ au troisième regulo , pour les
 enfermer et les garder séparément. J'appris
 les circonstances de leur emprisonnement par
 un serviteur du prince Joseph , nommé Jean
 Ou.

« Dès que j'eus connoissance , me dit-il ,
 » que mon maître étoit amené prisonnier ,

» j'allai au-devant de lui à une journée de la
» ville, et, l'ayant aperçu chargé de neuf chaînes
» sur une charrette couverte d'une mauvaise
» natte, je ne pus retenir mes larmes. Mon
» maître m'en fit une sévère réprimande :
» Vous ne connoissez pas le prix des souffran-
» ces, me dit-il, et cependant vous êtes chré-
» tien ! apprenez qu'elles sont le gage d'une
» éternité bienheureuse : ne vous découragez
» donc point, et, quoi qu'il en coûte, soyez
» toujours ferme dans la foi, et n'abandonnez
» jamais le service de Dieu.

» Je suivis, continua le domestique, la char-
» rette jusqu'au tribunal, et de là à la prison.
» On m'y laissa entrer avec quelques autres
» pour transporter le peu de meubles qu'il lui
» avoit été permis de garder : ils consistoient
» en trois coussins et trois manteaux ; on ne
» voulut point laisser entrer autre chose. Je vis
» là trois petites chambres de plain-pied, toutes
» dégarnies, sans chaises, sans tables, sans
» armoires, sans livres ni papier à écrire ; ces
» chambres sont entre deux petites cours, et
» le tout est enfermé de quatre murailles iso-
» lées, dont on peut faire le tour par-dehors.
» On nous fit tous sortir au plus vite, à la ré-
» serve d'un jeune garçon qui y resta pour af-
» der à soulever les chaînes ; je crois même

» qu'il sera changé de temps en temps. On
» ferma aussitôt la porte, où l'on plaça des
» gardes. Il ne reste plus de communication
» qu'un tour à hauteur d'appui dans le mur,
» par où on lui fait passer à manger. Nous
» avons loué près de là une chambre pour
» faire la cuisine; des soldats viennent prendre
» les plats et nous les rapportent, sans qu'il
» soit permis à qui que ce soit d'approcher
» du tour. Le prince Louis est logé de la
» même manière dans une autre maison sépa-
» rée. Entre les prisons des deux princes, il
» y en a une troisième, où, depuis deux mois,
» est resserré un autre prince qui étoit chef
» de bannière. Le troisième regulo avoit
» fait construire autrefois ces petits bâtimens
» pour différens ouvriers qu'il employoit; il
» en a changé la destination par ordre de l'em-
» pereur, et il y a enfermé les princes dont on
» lui a confié la garde. »

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre de ce
fidèle domestique; mais, sur la fin de juin,
François Tcheou, ce fervent chrétien, et si
affectionné au service de son maître, vint me
voir, et me confirma tout ce qui m'avoit déjà
été rapporté. Je lui fis plusieurs questions,
auxquelles il me fit des réponses que je vous
raconterai simplement et sans garder aucun

ordre. Ce fut donc ainsi qu'il me parla.

« 1° Les domestiques de nos princes, hommes et femmes, fidèles et infidèles, sont tous rappelés à Pekin. Ces seigneurs avoient à leur suite les plus honnêtes gens de leurs maisons. C'est parmi eux qu'on choisissoit les secrétaires, les intendants, les maîtres d'hôtel et les autres personnes de confiance. Il ne leur reste plus maintenant que des esclaves qu'ils ont achetés, ou quelques domestiques qui leur furent donnés par les parents des princesses qu'ils épousèrent.

« 2° Depuis que je suis arrivé de Sin-pou-tse, j'ai évité d'aller à l'hôtel de mon maître; je m'en tiens bien éloigné pour le mieux servir; je sais que le trouble et la confusion règnent dans sa maison: en attendant que le calme y renaisse, je fais des efforts pour avoir des habits et un peu d'argent que je puisse lui envoyer. Des voleurs, ayant fait une ouverture sous le seuil de sa porte, ont emporté, durant son sommeil, ses habits et tout l'argent qu'il avoit.

« 3° Les haras que Sourniama avoit en Tartarie, qui montoient à plusieurs milliers de chevaux, ont été dissipés par des Tartares-Montgous, ses domestiques, auxquels il les avoit confiés, comme les autres prin-

» ces ; un seul , plus fidèle que les autres , en
» amena deux cents à Sin-pou-tse. Mais il ap-
» prit, en arrivant, que son maître venoit de
» mourir. Ses enfants partagèrent les chevaux ;
» et, comme un si grand nombre ne leur étoit
» pas nécessaire, et que d'ailleurs ils avoient
» des besoins plus pressants, ils les vendirent ;
» mais ils ne purent retirer que trois ou quatre
» taels pour chaque cheval.

» 4^e Les raisons pour lesquelles l'Empereur
» maltraite ainsi les princes Louis et Joseph ,
» sont les mêmes qu'il prétextait, il y a deux ans,
» quand il les envoya à la guerre avec son
» neuvième frère. On ne reprochoit autre
» chose au prince Joseph, que d'avoir accom-
» pagné le prince Louis au palais, lorsqu'il
» alla demander des instructions avant son
» départ ; il a fallu trouver quelque nouvelle
» raison de l'emprisonner. Voici celle que l'Em-
» pereur a alléguée : Quand j'envoyai, dit-il,
» Lessihin à la guerre, son frère Ourt-chen me
» regarda de travers et avec des yeux mena-
» çants ; il ne faudroit pas le laisser vivre, cepen-
» dant qu'on l'enferme de même que son frère.

» 5^e Lorsqu'on interrogea l'eunuque au
» tribunal sur la religion de son maître, un
» des mandarins trouva cette question ridicule.
» Vous n'êtes pas au fait, répondirent les au-

» très ; c'est là un point essentiel. Cette réponse
» fait croire que la principale raison pour la-
» quelle on a chassé les princes de Foudane,
» c'est que la garnison de cette place étant
» composée de Mant-cheoux et de Chinois
» tartarisés, dont les uns sont de leurs amis,
» et les autres ont été leurs créatures, on crai-
» gnoit que plusieurs, touchés de leur exem-
» ple et de leur discours, ne se fissent aussi
» chrétiens.

» 6^e La première femme titrée de Sourniama
» a reçu le baptême, et s'appelle *Anno* ; la
» veuve du cinquième, qui est comte, et la
» femme du prince Louis ont été aussi bap-
» tisées. La même grâce a été accordée à la
» belle-fille du prince Paul. Le dernier fils de
» Sourniama, âgé de dix-huit ans, a des sen-
» timents pleins de foi et de religion, quoiqu'il
» ne soit pas encore chrétien ; mais il se met
» en état de le devenir par le soin qu'il prend
» de se faire instruire et de se disposer au
» baptême. La princesse Thérèse est toujours
» la même, pleine de vertu et de zèle. Lors-
» que j'allai prendre congé d'elle, et que je lui
» offris mes services : Tout ce que je vous
» demande, me dit-elle, c'est d'aller voir sou-
» vent ma fille qui est mariée à Peking, et de
» lui dire, de ma part, qu'elle ne me plaigne

» point, que je suis contente de ma destinée,
» et que je lui recommande, sur toutes choses,
» de conserver la crainte de Dieu, et d'ap-
» procher tous les mois des sacrements. Je
» vous recommande la même chose à vous-
» même, m'ajouta-t-elle; n'oubliez jamais ce
» que vous avez promis à Dieu. La princesse
» Agnès s'occupe des plus vils ministères de
» sa maison; elle la tient propre, elle prépare
» à manger, elle prend soin des malades et
» des enfants: ah! qu'elle est différente de ce
» que je l'ai vue autrefois, lorsqu'elle étoit à
» la cour!

» 7°. Comme il n'y a point d'endroit com-
» mode pour s'assembler, et que chaque maison
» particulière est trop petite, ils se sont tous
» cotisés, à proportion du bien qui leur reste,
» pour bâtir une chapelle. Les bois étoient déjà
» achetés quand je suis parti. » Ici finit l'en-
» tretien de ce fidèle serviteur.

Il me fit comprendre que si leurs biens leur étoient conservés, ils pourroient suffire, nonobstant la mauvaise administration, à entretenir, pendant quelques années, cette nombreuse famille; mais que s'ils venoient à être confisqués, comme on le publioit, elle se trouvoit sans nulle ressource. Parents, amis, alliés, tous abandonnent ces seigneurs, parce que

l'Em
vieu

L

gaze

pire

avo

ton

qu'

se d

put

avo

qua

mal

T

Kia

la f

que

ble

voy

don

per

se

si

en

t-i

c'e

no

dr

l'Empereur attaque encore la mémoire du vieux regulo et ceux qui ont épousé ses filles.

L'Empereur dit il y a peu de jours, et la gazette a pris soin de le publier dans tout l'empire, que Sou-nou, pendant huit ans qu'il avoit été général dans la province de Leao-tong, en avoit perverti les plus sages coutumes; qu'il donnoit toute liberté au peuple afin de se concilier les cœurs et de se mettre en réputation d'homme affable et populaire; et qu'il avoit porté la connivence à un tel excès, que, quand même on pilleroit maintenant ses os, le mal ne pourroit se réparer.

Tchabina, qui est tsong-tou des provinces de Kiang-nang et Kiang-Si, dont le fils a épousé la fille de Sourniama, avoit eu ordre, il y a quelques mois, de faire le choix de gens capables d'être mandarins de guerre, et de les envoyer à la cour. Il en fit partir six à l'instant, dont il fit à peu près le même portrait. L'Empereur blâma hautement sa conduite. Comment se peut-il faire, dit-il, que six personnes soient si semblables, qu'il ne se trouve presque point entre elles de différence? ce n'est pas, ajouta-t-il, que Tchabina manque d'esprit ni de talent, c'est qu'étant fâché de ce que j'ai puni Sou-nou, son allié, il fait peu d'attention à mes ordres; qu'on l'en avertisse et qu'il réponde. Le

tsong-tou s'est parfaitement bien justifié, mais il est à craindre que ces raisons ne soient pas écoutées; et c'est ce qui intimide tous les mandarins et les seigneurs de la cour.

Telle est, mon révérend père, la situation présente de cette illustre famille. Je ne doute point que plusieurs personnes de piété qui s'intéressent en Europe aux progrès de la religion parmi les nations infidèles, ne soient touchées des souffrances de tant d'illustres persécutés, et édifiées de leur attachement à la foi. Je les conjure de redoubler leurs prières auprès du Seigneur, afin de leur obtenir la grâce de persévérer dans cet esprit de ferveur qui les a soutenus jusqu'ici dans les fers et au milieu des plus affligeantes disgrâces. Je les recommande aussi à vos saints sacrifices, en vous priant de n'y pas oublier votre très humble, etc.

Je suis, mon révérend père, avec une vénération et une affection toute particulière, votre très humble et très obéissant fils, et votre très dévoué serviteur, etc.

Du

écri

de

des

sem

et

tag

les

dor

la

ign

d'i

pa

AUTRE LETTRE

Du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père^{***}, de la même Compagnie.

A Pekin, ce 24 août 1726.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Après les lettres que j'eus l'honneur de vous écrire, le 20 d'août 1724 et le 20 de juillet de l'année suivante, sur la piété et la ferveur des princes chrétiens exilés à Fourdane, il me sembloit que vous n'aviez plus rien à désirer, et qu'il seroit inutile de vous en parler davantage. Mais le changement de leur destinée et les exemples tous récents qu'ils viennent de donner de leur courage et de leur fermeté dans la foi ne me permettent pas de vous laisser ignorer des faits si intéressants et si capables d'instruire et d'édifier ceux à qui vous en ferez part.

Depuis la fin de juillet de l'année passée,

jusqu'au mois de novembre, les domestiques de ces seigneurs, qui venoient de Sin-pou-tse à Pekin, ne cessoient de nous dire que le triste état où ils étoient réduits ne leur faisoit nulle peine, qu'ils étoient contents de leur sort, et qu'ils passaient presque toute la journée, ou à prier Dieu dans la chapelle commune, ou bien à instruire ceux qui avoient nouvellement reçu le baptême ou qui se disposoient à le recevoir.

Ce fut vers ce temps-là qu'ils nous écrivirent plusieurs lettres, où ils nous pressaient, en des termes que la seule piété inspire, de leur envoyer du moins le P. *Louis Fan*, jésuite chinois, puisque, dans les affligeantes conjonctures où l'on se trouvoit, la religion courroit trop de risque si un missionnaire européen entreprenoit ce voyage. Quoiqu'il y eut du danger à leur envoyer même un Chinois, nous ne pûmes cependant leur refuser cette consolation, et, après avoir pris toutes les précautions que demandoit la prudence, on leur accorda ce qu'ils désiroient avec tant d'ardeur.

Aussitôt qu'ils en eurent connoissance, ils dépêchèrent à Pekin un homme de confiance pour accompagner le père, qui partit en équipage de petit marchand, et arriva heureusement à Sin-pou-ste. Il n'y demeura que sept

ou huit jours, c'est-à-dire autant de temps qu'il étoit nécessaire pour leur administrer les sacrements : car ils n'avoient besoin ni d'instructions ni d'exhortations pour s'affermir dans les vérités de la foi, ou pour supporter constamment leurs disgrâces. En retournant à Pekin, le P. Louis visita nos chrétientés du nord, comme on l'en avoit prié, savoir, celles de Suen-hoa fou, de Ta-ton-keou et Sa-tching, et il nous en rapporta des choses très édifiantes, dont je pourrai vous faire part dans la suite.

Je le priai, quelques jours après son arrivée, de me raconter en détail ce qui s'étoit passé pendant son séjour à Sin-pou-tse. « Que puis-je » vous dire, répondit ce père ? Ne connoissez- » vous pas ces seigneurs aussi bien que moi ? » Leur zèle, leur ferveur, leur fermeté, leur » humilité et leur mortification m'ont fait cent » fois rougir. Leur soin est de cacher ce qu'ils » souffrent et d'en dérober la connoissance par » des dehors agréables et remplis d'une sainte » gaieté. A les entendre, rien ne leur manque » et ils auroient tort de s'échapper en la moindre » plainte.

» Certainement il faut bien aimer les souffrances pour être content de l'état d'indigence où ils se trouvent. Ils assurent néan-

» moins que, s'ils pouvoient avoir de temps en
» temps parmi eux un missionnaire, ils n'au-
» roient rien à désirer. Je trouvai leur chapelle
» fort propre, et je fus surpris qu'ils eussent pu
» si bien l'orner dans un lieu si désert et si so-
» litaire. Je commençai d'abord par entendre
» leurs confessions et par les fortifier de la
» sainte eucharistie, que je leur distribuai à
» chaque messe à mesure qu'ils s'y étoient dis-
» posés : après quoi je baptisai les catéchu-
» mènes que ces seigneurs avoient très bien
» instruits : je suppléai ensuite les cérémonies
» à ceux qui avoient été baptisés avant mon
» arrivée : il y avoit en tout plus de quarante
» personnes, en comptant les maîtres, les ma-
» tresses et les domestiques. De plus, le trei-
» zième et dernier fils de Sourniama me de-
» manda instamment le baptême, et, quoiqu'il
» ne dépende point de ses frères, je jugeai
» pourtant qu'il feroit sagement d'en dire un
» mot à son second frère, qui, depuis la mort
» de Sourniama, leur père, et du prince Xa-
» vier, étoit devenu le chef de la famille. Cette
» démarche lui fit de la peine, parce que, di-
» soit il, son frère, qu'une fausse politique
» avoit empêché de recevoir le baptême, pour-
» roit difficilement se résoudre à lui accorder
» une pareille permission. Ayez pour lui cette

» déference, lui répliquai-je ; nous ferons de
 » notre côté ce que nous croirons être devant
 » Dieu le plus à propos pour sa gloire et pour
 » le salut de votre âme.

» Son frère le reçut avec amitié mais, en
 » même temps, il se plaignit amèrement de ce
 » qu'il venoit le consulter sur une affaire dans
 » laquelle il ne vouloit point entrer. N'êtes-
 » vous pas le maître de vos actions, lui dit-il ?
 » Si je consens à ce que vous demandez, je me
 » rends responsable des suites ; si je le refuse, je
 » me charge d'un grand péché ; faites-donc ce
 » qu'il vous plaira et ne m'en parlez point. Ce
 » prince vint aussitôt me trouver pour me de-
 » mander le baptême ; il choisit le prince Jean
 » pour son parrain ; celui-ci donna son nom,
 » et y ajouta celui de *Stanislas*, comme vous
 » le lui aviez recommandé, en lui envoyant
 » le portrait de ce saint et sa vie écrite par le
 » P. Doriéans, que vous avez traduite en langue
 » chinoise. Son épouse reçut aussi le baptême,
 » et, dans les transports de sa joie, elle envoya
 » à Peking un domestique pour presser son père
 » de se faire instruire dans la religion chré-
 » tienne par un catéchiste qu'elle nommoit.
 » Elle pria en même temps les pères de lui en-
 » voyer ce catéchiste. Une des veuves de *Sopr-
 » niama* a reçu la même grâce. Je suppléai les

» cérémonies de l'Eglise aux autres dames qui
» avoient été baptisées par le prince Paul. Tous
» ces seigneurs m'assiégeoient de tous côtés
» pour avoir des crucifix, des chapelets, des
» médailles, etc. Je n'avois pas de quoi leur en
» fournir à tous ; mais j'apporte ueliste de ce
» qu'ils demandent avec le plus d'instance. »

Voilà une partie de ce que me raconta le P.
Louis, qui finit son entretien en me disant
que le prince Jean, le prince Paul et le prince
François sont des modèles de la plus haute
vertu, et qu'ils ont un zèle et un talent admi-
rable pour prêcher Jésus-Christ et toucher
le cœur des infidèles.

Un mois ou environ après le retour du P.
Louis Fan, Thomas Tem, ce zélé médecin,
dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre,
fit encore deux voyages à Sin-pou-tse pour
porter au prince Paul des secours qui ne pou-
voient guère se confier à d'autres. A son retour
il ne manqua pas de venir me saluer de la part
de ces seigneurs, et d'appuyer leur demande
des plus vives sollicitations. « Si vous ne faites
» pas un effort pour contenter leur piété, me
» disoit-il avec sa franchise naturelle, ils se
» plaindront de moi ; ils diront, ou que je n'ai
» pas eu le talent de persuader, ou que mes
» sollicitations ont été trop faibles. »

Voie
ai trad
inaux
les mo
par cel
« Vo
salus
bonté
pour
venir
de ne
que l
deux
Si ce
assez
omis
je vo
sacri
reux
rouff
mon
l'espe
l'espe
de de
me p
née
jour
pens

Voici quelques lettres de ces princes, que j'ai traduites, et dont je vous envoie les originaux, que vous pourrez conserver comme des monuments de leur piété; je commence par celle que m'écrivit le prince Paul.

« Vous êtes mon père spirituel, et je vous salue avec respect. C'est par un effet de la bonté divine, et de la charité que vous avez pour nous, que le P. Louis Fan a daigné venir ici nous délivrer du fardeau énorme de nos péchés : je n'en ai caché aucun selon que la loi de Dieu me l'ordonne, et j'ai reçu deux fois le corps adorable de Jésus-Christ. Si cependant, ou par oubli, ou faute d'avoir assez bien examiné ma conscience, j'avois omis quelque péché que je n'eusse pas connu, je vous prie de demander à Dieu, au saint sacrifice, qu'il le pardonne à Paul, malheureux pécheur; qu'il me fasse la grâce d'éteindre les mauvais desirs qui s'élèvent dans mon cœur; qu'il augmente en moi la foi, l'espérance et la charité; qu'il me donne l'esprit de componction et un vif sentiment de douleur de mes fautes passées; enfin qu'il me procure une sainte vie, qui soit couronnée d'une mort également sainte, et qu'un jour il me fasse jouir de ses libérales récompenses.

« J'ai une autre grâce à vous demander ; ne
» me la refusez pas , je vous en conjure ; en-
» voyez-moi un morceau du bois précieux de
» la vraie Croix , quelques images de Jésus-
» Christ crucifié , de la très sainte Trinité , de
» la très sainte Vierge portant Jésus entre ses
» bras , de saint Joseph , de saint Antoine ,
» etc. »

N'êtes-vous pas édifié , mon révérend père ,
de voir que ces princes , dans un pays où ils
manquent de toutes choses , ne font nulle
attention à ce qu'ils souffrent , pour ne penser
qu'à ce qui peut entretenir leur piété ? Le
prince Jean et le prince François nous écrivi-
rent aussi des lettres de remerciement et nous
envoyèrent une liste des estampes de dévotion
qu'ils demandoient pour les distribuer aux
nouveaux chrétiens. Je ramassai tout ce que
j'avois pu tirer de nos missionnaires , exilés à
Canton ; entr'autres , j'envoyai au prince Paul
un reliquaire du feu père Cazier : un morceau
de la vraie croix s'y trouvoit au milieu de
plusieurs autres reliques ; mais ce présent en-
gagea le prince François à me faire de nouvelles
demandes qui m'embarrassèrent. « Vous m'avez
» répondu plusieurs fois , m'écrivit-il , que le
» seul morceau de la vraie croix que vous
» aviez étoit destiné à mon frère Paul ; je ne

me rebute point pour cela , et je continuerai toujours de vous renouveler mes instantes prières ; l'Ecriture m'apprend qu'il faut frapper jusqu'à ce qu'on ouvre ; je vous importunerai si souvent que vous serez obligé d'en faire venir de près ou de loin pour contenter mes désirs. »

Le révérend P. d'Entrécôlles, supérieur de cette maison, fut si touché des sentiments de ce prince, qu'il se priva de son propre reliquaire pour le lui envoyer. François Tcham, domestique du prince Jean, en fut le porteur, et, à son retour à Pekin, il me remit la réponse suivante :

« Quand François Tcham arriva ici avec le bois précieux de la sainte croix, et qu'il me rendit votre lettre remplie d'instructions si touchantes, je fus transporté de joie et de vénération ; je reçus à genoux ce sacré bois, et je l'arrosai de mes larmes, faisant réflexion qu'un aussi grand pécheur que moi ne méritoit pas de posséder un si grand trésor. Cependant c'est pour les pécheurs que Jésus-Christ est mort sur cette croix, et c'est ce qui me console et qui ranime mon espérance. Je conserverai toute ma vie un souvenir respectueux de la charité que Dieu vous inspire pour nous. »

« La princesse, ma belle-sœur (l'épouse du prince Louis), et la princesse mon épouse, envient mon bonheur, et souhaitent ardemment que vous leur procuriez la même consolation. Elles me pressent de vous demander cette grâce; j'ose vous dire que ces deux dames méritent votre attention.

« Lorsque Jean Tchao s'en retourna à Pekin, je lui recommandai de vous demander ce livre qui contient une instruction sur le sacrement de la pénitence. Ne l'oubliez pas, je vous en supplie.

« Vous vous recommandez à nos prières; c'est un devoir des enfants à l'égard de leurs pères spirituels. Mais, qu'est-ce qu'une goutte d'eau peut ajouter à la mer? Nous le ferons cependant pour vous donner une légère preuve de nos sentiments, pleins de la plus vive reconnaissance. Ne laissez passer, je vous prie, aucune occasion sans nous faire savoir de vos nouvelles et de celles de tous les autres pères. Pour ce qui est de nous, la grâce de Dieu et la protection de sa sainte mère nous maintiennent dans une paix et dans une tranquillité d'esprit que nous n'avions jamais goûtées. »

Je reçus par la même voie la lettre du prince Paul; c'est ainsi qu'il s'explique :

« J'ai reçu à genoux, et les larmes aux yeux, le sacré bois de la croix que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Depuis que j'ai embrassé la loi du vrai Dieu, j'ai honte de me voir dépourvu de mérites. Bien plus, que de fautes n'ai-je pas faites, soit par orgueil, soit par légèreté et par négligence! A peine fut-je baptisé, que j'allai à la guerre, où j'offensai souvent le Seigneur, qui néanmoins a eu pitié de moi et m'a délivré de plusieurs périls. Je retournai à la cour, où j'eus la liberté de me confesser, d'entendre la sainte messe et d'être favorisé d'une infinité de grâces par la fréquentation des sacrements. J'y reçus trente-deux fois le corps adorable de Jésus-Christ. Cependant mes vieilles habitudes se réveillèrent, et je fis encore des fautes : depuis que nous sommes ici, j'en ai fait de nouvelles qui me couvrent de confusion. L'arrivée du P. Louis m'a comblé de joie et m'a procuré le bonheur de me confesser et de communier deux fois. Dans le moment que je pleurois mes péchés, qui s'accumulent chaque jour, le bois sacré est descendu jusqu'à moi. En vérité, Paul, pécheur, ne peut supporter la grandeur d'un tel bienfait ; c'est le cœur qui vous parle ; oserois-je user avec vous d'artifice et de dé-

» guisement ? Comptez qu'il m'est impossible
» de vous exprimer ce que je sens de joie et
» de reconnaissance au fond du cœur. Vous
» nous faites entendre que le P. Louis Fan
» setournera encore ici : faites en sorte, je
» vous prie, que ce soit au plus tôt. »

Les autres princes, et entr'autres le prince Stanislas, nouvellement baptisé, m'écrivoient de semblables lettres ; mais, comme elles contiennent à peu près les mêmes choses, je ne veux pas vous fatiguer par des redites ennuyeuses.

Au commencement du mois d'avril de cette année, l'empereur donna un ordre qui faisoit espérer qu'on alloit fixer l'état de ces illustres exilés ; il dit au président du tribunal des princes, que, puisque Sou-nou, leur père, étoit mort, il falloit délibérer sur le traitement qu'on devoit faire à ses enfants et il ne s'expliqua pas davantage. C'est la coutume des tribunaux de prononcer des sentences sévères, afin de donner lieu à l'Empereur d'user de clémence. Le président et ses assessseurs décidèrent qu'il falloit envoyer ces princes disgraciés auprès de la quatrième sœur de Sa Majesté, qui est mariée à un prince Kalka, au pays des Mongous. L'Empereur, qui ne fut pas de cet avis, prononça qu'il falloit les dis-

tribuer parmi les huit bannières. Mais, parce qu'il y a aussi à Fourdane des soldats des huit bannières de Pekin, le tribunal proposa de les y incorporer, de leur donner des places de cavaliers à mesure qu'elles vaqueroient. Cette proposition fut goûtée de l'Empereur, et l'ordre en fut envoyé au général de Fourdane, qui est prince lui-même; car son prédécesseur a été rappelé à Pekin pour un autre emploi. Ce général fit aussi signifier l'ordre aux princes exilés à Sin-pou-tse, et leur assigna dans les casernes qui sont hors de Fourdane autant de bâtimens qu'il étoit nécessaire pour loger commodément chaque chef de famille avec toute sa maison.

Ce changement de fortune ne déplut point à ces infortunés princes, ils crurent que la colère de l'Empereur commençoit à se radoucir, et d'ailleurs ils se voyoient enfin dans un état fixe et en quelque sorte à l'abri de nouvelles disgrâces. Les chrétiens en remercièrent Dieu; les infidèles ne parurent pas même être mécontents; car, bien que ce poste soit beaucoup au-dessous de leur naissance, ils se consolent en se disant les uns aux autres, que tout Mantcheou nait soldat; et d'ailleurs ils avoient devant les yeux l'exemple assez récent des petits-fils de l'empereur Cang-hi, qui, ayant

eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, avoient été dégradés et réduits à la condition de simples cavaliers.

Néanmoins leur état, qu'ils regardoient comme fixe et arrêté, ne fut que de peu de durée; voici comme la chose arriva. Au même temps qu'on distribuoit les princes exilés dans les différentes bannières, l'Empereur faisoit faire le procès à quatre de ses frères, au huitième, au neuvième, au dixième et au quatorzième. Cette affaire n'est pas encore finie, et je ne vous en dirai ici que ce qui a rapport à mon sujet.

Comme la disgrâce des grands entraîne d'ordinaire celle de beaucoup d'autres personnes, Tsi-ché, beau-père du neuvième frère de l'Empereur, s'y trouva mêlé sans qu'on sache qu'il fût coupable d'autre faute que de celle d'être allié à un prince disgrâcié. Il fut exilé il y a deux ans avec sa fille, au même lieu où étoit le prince son gendre; mais il mourut en chemin de maladie et de vieillesse.

Il y a environ deux mois qu'on donna ordre de déterrer ses os, de les brûler et de les jeter au vent. Ses biens furent confisqués, ses enfants emprisonnés; et, parce qu'il y en avoit deux qui avoient épousé les filles de Sou-nou, on prétendit que ce dernier avoit été lié d'une

amitié étroite avec Tsi-ché ; sur quoi il y eut ordre de lui faire aussi son procès , quoiqu'il fût déjà mort. Cela se passa au mois de juin , et la décision du tribunal des princes fut que les os de Sou-nou seroient pareillement déterrés , brûlés et jetés au vent ; que ses fils et ses petits-fils , au-dessus de l'âge de quinze ans , seroient mis à mort , et que les autres , qui n'avoient pas encore atteint l'âge de quinze ans , seroient dispersés dans les provinces , de même que les gens du peuple condamnés au bannissement. L'Empereur confirma le premier article de la sentence. Pour ce qui est du second article , il prononça qu'il falloit en choisir quelques-uns pour les mettre à mort , et disperser les autres dans les provinces.

Il fallut donc enfin délibérer sur le choix de ceux qu'on feroit mourir. Cependant on dépêcha un courrier pour porter cet ordre de l'Empereur au général de Fourdane , qui le reçut à l'entrée de la nuit , le cinquième de la sixième lune (le 4 de juillet). A l'instant , il envoya un officier appeler ces seigneurs qui étoient fort tranquilles dans les casernes , et qui ne s'attendoient à rien de semblable. Néanmoins , ils ne s'inquiétèrent point , dans la persuasion où ils étoient que quelque courrier étoit venu de l'armée , et que le dessein

étoit de les y envoyer. Un moment après, arriva un autre officier de la part du général, avec ordre de conduire à Fourdane, non-seulement les princes, mais encore tous leurs enfants mâles, quand même ils seroient à la mamelle; ce fut pour lors qu'ils ne doutèrent point qu'on ne voulût éteindre leur famille.

Je vous laisse à penser, mon révérend père, quelle fut dans ce moment la désolation des princesses. Elle s'augmentoît à mesure qu'elles entendoient les cris de leurs enfants, qu'on arrachoit de leur sein. L'image que vous vous en formerez sera sans doute plus vive que tout ce que j'entreprendrois de vous dire.

L'ordre pressoit, et il fallut partir brusquement. Il n'y eut dans cette confusion que quelques domestiques qui suivirent leurs maîtres jusqu'au tribunal du général. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés, au nombre de trente-six, qu'on leur fit mettre des chaînes, et parce qu'il n'y en avoit pas un nombre suffisant pour en mettre neuf à chacun, deux ou trois furent attachés à la même chaîne; après quoi on les enferma tous dans un cabaret gardé par des soldats.

C'est à cette nouvelle épreuve que Dieu attendoit le second fils de Sourniama. L'espérance chimérique de se voir rétabli dans sa

première splendeur, l'avoit empêché jusque-là d'embrasser la foi ; quand il se vit chargé de fers, il alla se jeter aux pieds de son frère, le prince Paul, et lui demanda avec instance le baptême : le temps presse, mon cher frère, lui dit-il, si vous attendez à demain, il sera trop tard. Il venoit d'apprendre le traitement qu'on devoit faire à leur père, et il n'espéroit pas un meilleur sort. Le prince Paul, qui savoit que son frère étoit parfaitement instruit, lui fit faire des actes de contrition et le baptisa. Le septième prince et ses deux fils suivirent cet exemple et reçurent la même grâce. Ils passèrent le reste de la nuit en prières, et, comme ils récitoient leur chapelet à haute voix, les gardes les en reprirent, parce que, disoient-ils, les voisins pouvoient les entendre. « Y a-t-il quelqu'un, répondirent ces seigneurs, qui ignore que nous sommes chrétiens, et doit-on être surpris que nous invoquions le Dieu que nous adorons ? Plût à Dieu, ajoutèrent-ils, que ce fût là la seule raison pour laquelle on nous traite si rudement, et que ce ne fût pas pour les fautes prétendues de notre père ! »

Les chaînes que le général avoit commandées étant achevées, on en mit neuf à chacun de ces princes, et même aux plus petits en-

fants, pour qui on en avoit de conformes à leur âge. Comme on représentoit au général qu'il pouvoit user de modération à leur égard, il répondit que la loi étoit précise, et qu'il falloit s'y soumettre.

Les domestiques des prisonniers, et les nourrices des enfants, qu'on laissoit entrer dans la prison deux fois le jour, apportèrent du linge et de la soie pour entourer les chaînes dans l'endroit du cou et des bras qu'elles écorchoient. Un chrétien, domestique du prince François, ayant voulu lui rendre ce service, le prince le refusa; puis il se leva, et, marchant assez vite en traînant ses fers, qui pesoient, dit-on, environ soixante-dix livres : « Quoi donc, lui dit-il d'un ton sévère, avez-vous appris que la nuit de la passion de Notre-Seigneur on se fût mis en devoir de desserrer les cordes dont il étoit lié et de mettre entr'elles et la chair du linge ou des étoffes pour le soulager? C'étoit un homme. Dieu, ajouta-t-il : quelle grandeur! quelle majesté! quelle innocence! Il souffroit pour nous qui sommes pécheurs; nous, nous ne souffrons pas pour les autres, mais pour nous-mêmes. »

Pendant que ces tristes scènes se passoient à Pourdane, on délibéroit au tribunal des

princes sur le choix de ceux qui devoient être punis de mort. On désigna le second prince, le quatrième, le neuvième, le dixième, le treizième, le fils aîné du prince Xavier, et à la tête de tous, les deux princes Joseph et Louis, qui sont détenus dans la prison de Pekin depuis plus d'un an. On ne fit aucune mention du troisième, appelé le prince Jean, qui avoit été comte : la raison est qu'avant la délibération, l'Empereur ayant demandé au regulo qui préside à ce tribunal, ce qu'il pensoit de ce seigneur et comment il se comportoit, le président répondit que c'étoit un homme d'une candeur et d'une simplicité admirables, d'un esprit doux et paisible, tout-à-fait incapable de remuer dans l'état, et que pendant sa jeunesse, il avoit servi avec zèle. Cette réponse tranquillisa l'Empereur. Lorsqu'on lui présenta la liste des huit princes que le tribunal condamnoit à la mort, il répondit que le sixième et le douzième, c'est-à-dire, les princes Louis et Joseph, attendroient dans leur prison la sentence qui seroit portée contre le huitième et le neuvième regulo, frères de Sa Majesté, et qu'elle leur seroit commune; que le second prince, le quatrième, le neuvième, le dixième, le treizième et le fils aîné du prince Xavier seroient exilés dans les

provinces, et séparés les uns des autres et de leur famille; que les mandarins les feroient garder étroitement dans un coin de leurs tribunaux, que, pour ce qui est des autres, ils resteroient à Fourdane en qualité de simples cavaliers.

Le général de Fourdane, qui n'avoit pas encore reçu cet ordre, croyoit que la chose tourneroit encore plus mal, et songeant bien plus à maintenir sa fortune et à se conserver dans son poste, qu'à secourir des parents malheureux, il s'imagina qu'il se rendroit coupable s'il ne les accusoit pas à son tour. La difficulté étoit de trouver une accusation; car ces princes vivoient de manière à ne pas donner la moindre prise. Enfin, après avoir bien rêvé, il crut que la religion chrétienne qu'ils professent, étoit la principale cause de leur disgrâce; il les accusa donc d'avoir construit une église à Sin-pou-tse, et de s'y assembler plusieurs fois le jour pour y faire leurs prières. L'Empereur lut son mémorial, sans le communiquer au tribunal selon la coutume, soit parce qu'il avoit déjà terminé cette affaire, soit qu'il ne voulût pas que le motif de la religion parût y entrer.

Ainsi, pendant que le général attendoit la réponse de son accusation, il reçut, le 16

juill
Il fu
absol
l'égal
et o
pou
prise
duits
que
qu'u
vie,
fet,
se v
de le
car o
avec
ette
ins
omp
P
our
noier
eiziè
bina
dans
voit
oyoi
l'eût

feuille, le dernier ordre dont je viens de parler. Il fit ôter les chaînes aux prisonniers qui étoient absous, et les renvoya libres aux casernes ; à l'égard des autres, on leur laissa les chaînes, et on leur donna vingt-quatre heures de temps pour se disposer à partir et à se rendre aux prisons de Peking, d'où ils devoient être conduits au lieu de leur exil. Cette peine parut à quelques-uns d'eux plus difficile à supporter qu'un arrêt de mort, lequel, en terminant leur vie, eût mis fin à leurs disgrâces. Rien, en effet, n'étoit plus triste pour ces princes, que de se voir à jamais séparés de leurs femmes, de leurs enfants et même de leurs domestiques, car on ne leur permit pas d'en prendre un seul avec eux. On les mit sur de méchantes charrettes louées à leurs dépens, et deux mandarins, à la tête d'une troupe de soldats, les accompagnèrent.

Pour surcroît d'affliction, dès la seconde journée ils rencontrèrent deux litières qui venoient à eux ; ils reconnurent que c'étoit leur seizième sœur, mariée à Peking au fils de Tchao-pina, tsong-tou de Nankin, dont j'ai parlé dans ma lettre précédente. Un ordre secret avoit fait répudier cette dame, et on la renvoyoit à ses parents à Foudane, bien qu'on eût à lui reprocher d'autre faute que celle

d'être née d'un tel père. La tristesse fut grande de part et d'autre : elle ne s'expliqua que par les gémissements et les larmes ; mais comme il n'étoit pas libre aux prisonniers de s'arrêter long-temps, le prince Paul, qui savoit qu'un de ses gens le suivoit de loin, le fit approcher et lui ordonna d'accompagner sa sœur jusqu'à Fourdane ; puis il continua sa route avec ses frères vers Pekin.

Quand l'on apprit à Pekin que ces princes étoient sur le point d'arriver, quelques-uns de leurs gens allèrent au-devant d'eux. Les gardes firent difficulté de les laisser approcher ; mais après s'être assurés qu'il n'y avoit parmi eux que des domestiques, ils leur permirent de monter sur les charrettes pour parler à leurs maîtres.

Les princes chrétiens me dépêchèrent d'abord un de ces domestiques, avec une lettre qu'ils écrivoient au P. Suarez et à moi, pour nous prier d'envoyer un missionnaire au-devant d'eux dans un logis qu'ils indiquoient, afin que, pendant la nuit, ils pussent se confesser. « Nous aurons, disoient-ils, cette facilité avec » nos gardes ; ils ferment les yeux sur beaucoup » de choses et ne cherchent point à nous cha- » griner ; il n'en sera pas de même à Pekin où » l'on nous traitera avec la dernière rigueur. »

Quand nous reçûmes cette lettre, nous eûmes une vraie douleur que le P. Louis Fan ne fût pas encore de retour de la mission de Leao-Tong, où il est allé depuis quatre mois; il étoit le seul qui pût aller trouver ces seigneurs sans aucun risque. Nous leur envoyâmes deux chrétiens dont l'un avoit été de leur porte : c'étoit François Tcheou, que j'ai fait assez connoître dans ma deuxième lettre. Ils étoient chargés de témoigner à ces seigneurs que le danger étoit trop grand, non pas par rapport à nos personnes, puisque nous n'aurions pas abandonné notre patrie si de semblables périls eussent pu nous effrayer, mais par rapport à toute la chrétienté de la Chine et surtout à celle de Peking; qu'au reste lorsqu'ils sortiroient de Peking, pour aller au lieu de leur exil, il leur falloit nécessairement passer par un village et devant la porte d'une église de notre Compagnie; qu'ils pouvoient y descendre sous prétexte de prendre du thé ou de s'y délasser quelques moments, comme cela se pratique d'ordinaire, et qu'un missionnaire les y attendroit.

Cette réponse ne les tranquillisa pas; le prince Jean demandoit qu'un de nous allât lui suppléer les cérémonies du baptême, ou le rebaptiser sous condition, ainsi qu'il est pres-

crit par les évêques , à l'égard de ceux qui ont été baptisés par des Chinois non prêtres. Nous ne le jugeâmes pas nécessaire , parce que nous étions bien sûrs que le prince Paul est parfaitement instruit de ce qu'il faut observer pour administrer le baptême.

Ils arrivèrent le 30 de juillet, veille de saint Ignace, aux prisons du tribunal des crimes, où l'on ne permit l'entrée qu'à Jean Tchao, domestique du prince Paul, qui leur portoit à manger. Le lendemain matin, François Tcheou s'alla présenter à la porte pour entrer : « A quoi pensez-vous, lui dit le mandarin de » garde? Vous n'êtes plus dans la dépendance » de ces seigneurs ; êtes-vous sage de venir de » gaité de cœur vous jeter dans le précipice? » Que ne demeurez-vous tranquille dans votre » nouveau poste? » Tcheou lui répondit que son père et lui avoient reçu tant de grâce de ces princes, qu'ils étoient prêts à tout souffrir pour leur service. Le mandarin, touché de cette réponse, lui permit d'entrer. Tcheou en profita pendant deux jours de suite; après quoi, il vint me faire le récit de tout ce qui s'étoit passé à Fourdane, et de là à Peking, comme il l'avoit appris du prince Paul et de ses autres frères. Thomas Tem, ce bon médecin dont j'ai parlé, étoit allé à pied, et avec

un ha
Paul.
cette
retou
m'av

Il y
Tche
bien

« Con
gne
fils
infie
eu l
ven
enc
n'os
dèle
hom
tien
doi
reli
reu
me
nou
plus
pliq
que
mén

un habit tout en lambeaux, au-devant du prince Paul. On le prit pour un domestique, et en cette qualité il monta sur la charrette; à son retour il me confirma tout ce que François m'avoit rapporté.

Il y a tant de naïveté dans ce que François Tcheou continua de me dire, que vous serez bien aise de l'entendre parler lui-même. « Comme j'étois dans la prison avec ces seigneurs, ajouta-t-il, le neuvième prince et le fils aîné du prince Xavier, qui étoient encore infidèles, me demandèrent comment j'avois eu le courage de courir tant de risques pour venir les voir, tandis que ceux qui étoient encore à leur service n'osoient le faire. Ils n'osent, lui répondis-je, parce qu'étant infidèles à Dieu, ils ne peuvent être fidèles aux hommes. Croyez-moi, si je n'étois pas chrétien, je ferois comme eux, et c'est ce qui doit vous convaincre de l'excellence de la religion chrétienne, qui inspire de si généreux sentiments. Tu nous prêches toujours, me dirent-ils; mais c'est encore trop tôt, nous nous reverrons bientôt dans un état plus tranquille : Je n'en sais rien, leur répondis-je; je m'aperçois depuis long-temps que vous prenez plaisir à vous abuser vous-mêmes par trop de confiance. »

» Le prince Paul, qui étoit ravi que je leur
» tinssse ce langage, appuya ma réponse et y
» applaudit : mais comme , d'un discours à
» l'autre, ce seigneur vint, de son côté, à me
» dire qu'il auroit souhaité qu'on l'eût fait
» mourir à Fourdane : et vous-même, lui
» dis-je, il me semble que vous voudriez tou-
» jours gagner avec Dieu, et en être quitte au
» meilleur marché qu'il se pourroit. Tu ne
» comprends point ma pensée, répondit le
» prince Paul; ce que je veux dire, c'est que je
» fais continuellement des fautes, et que je
» n'aurois plus d'occasion de me confesser.
» Voulez-vous, lui répliquai-je, que je vous
» parle franchement? C'est ce que jusqu'ici je
» n'ai jamais osé faire; peut-être que nous ne
» nous reverrons plus en cette vie. Mon ami
» François, répondit le prince, dis-moi har-
» diment tout ce qu'il te plaira; je t'écouterai
» avec plaisir.

» Hé bien, continuai-je, quand vous étiez
» libre dans votre hôtel, vous assistiez à la
» messe, vous vous confessiez, vous commu-
» niez; mais aussi il ne vous manquoit aucune
» des commodités de la vie que celles que
» vous ne vouliez pas prendre; vous étiez
» bien logé, bien nourri, bien vêtu, bien
» monté; vous ne fréquentiez que de grands

» seigneurs: une infinité de personnes venoient,
» un genou en terre, s'informer de l'état de
» votre santé et recevoir vos ordres, vous
» traitant de *Ouang-Ye* (regulo) comme votre
» père. Pour lors je disois en moi-même :
» Voilà le chameau de l'évangile qui aura de
» la peine à passer par le trou de l'aiguille. A
» ce mot les princes se mirent à sourire, parce
» qu'en effet le prince Paul est fort replet. Je
» les laissai rire, et je poursuivis ainsi. Main-
» tenant que vous êtes habillé de toile, chargé
» de chaînes, que vous n'avez d'autre aliment
» que celui des pauvres, que personne ne fait
» de cas de vous, vous voilà dans le droit
» chemin du ciel, où vous arriverez bientôt
» pour peu que cela dure.

» A ces mots le prince Paul, se frappant les
» bras de ses chaînes: François, me dit-il, je
» hais ce corps depuis long-temps, et je ne
» m'embarrasse pas de ce qui peut lui arriver;
» mais c'est l'état de mon ame qui m'inquiète.
» Si vous avez raison de craindre, repris-je,
» hélas ! que deviendrais-je, moi, qui commets
» plus de péchés que vous, et dont les souf-
» frances comparées aux vôtres, sont très
» légères? »

Charmé de la franchise de ce bon néophyte,
je ne pouvois me lasser de l'entendre. Comme

il songeoit à me quitter, j'elui demandai si ces seigneurs étoient si fort dépourvus de tout secours, et si on ne leur avoit pas permis de porter ce qui leur étoit nécessaire pour se soulager dans la route: presque rien, me répondit-il; ils ont chacun un *italien* (espèce de besace), où sont leurs habits et le petit lit qu'ils étendent sur leur charrette, et qui leur sert de matelats pour prendre leur repos. Le prince Paul conserve dans son sein un petit paquet où est son crucifix, son reliquaire, le chapelet, un livre de prières et quelques images. Le prince Jean et le prince Stanislas ont la même chose: ils portent, outre cela, sous leurs habits une ceinture où ils ont serré de l'argent pour acheter en chemin ce qui leur est absolument nécessaire, et pour adoucir la sévérité de leurs gardes. Il me demanda ensuite différentes choses qui feroient plaisir à ces seigneurs, et que je lui donnai, entre autres une petite boîte de baume apoplectique. « Ce sera, » lui dis-je, « une marque qui assurera que vous » êtes venu me voir de leur part; dites-leur » que nous ne cessons point de prier le Seigneur qu'il les soutienne dans leurs afflictions. »

Deux jours après, François revint me voir. Il me dit qu'il avoit eu beaucoup de peine à

obtenir la permission de parler à ces seigneurs; mais qu'enfin on s'étoit rendu à ses importunités : qu'ils m'étoient infiniment obligés de mon souvenir, surtout que les deux princes qui sont encore fidèles, admiroient que j'eusse oûsé penser à eux comme aux autres. « Je suis pressé, m'ajouta-t-il; il faut me rendre auprès de mon mandarin; comme je ne paroîs pas depuis quelques jours, on lui a dit malignement que, sans doute, j'avois pris la fuite; il seroit homme à envoyer mon nom au tribunal, et l'on ne manqueroit pas de m'arrêter comme déserteur; cependant, je ne puis m'empêcher de vous rapporter encore deux traits assez singuliers.

« Le premier regarde le prince François. Vous savez quel est son zèle pour gagner les infidèles à Jésus-Christ. Il a trouvé un bon moyen de le satisfaire; il s'est fait médecin, et il passe pour très habile dans cette profession. Comme sa surdité l'a séparé depuis plusieurs années de tout commerce avec les hommes, il s'est amusé à la lecture des livres de médecine. Il essaya d'abord ses remèdes sur ses domestiques. Le succès qu'ils eurent le fit bientôt connoître au dehors : on venoit le consulter, et sa réputation augmentant chaque jour, on l'invitoit de tous côtés à venir

» visiter les malades. Les soins qu'il en prenoit
» gratuitement l'ont encore plus accrédité. Il a
» su profiter de l'accès que cette profession lui
» donnoit dans toutes les maisons à Fourdane,
» pour exhorter les grands à se convertir, et
» pour baptiser les enfants qu'il trouvoit en
» danger de mort. Ses occupations, auxquelles
» il ne pouvoit suffire, n'ont été interrompues
» que pendant le peu de jours qu'il a été en-
» chaîné avec les autres à Fourdane.

» Le second trait regarde le prince Jean.
» Pendant qu'il étoit chargé de chaînes dans ce
» cabaret dont je vous ai parlé, il eut la conso-
» lation de voir son fils unique, le prince
» Ignace, guéri tout-à-coup d'une maladie bien
» extraordinaire. Il y a trois ans qu'il en fut
» attaqué, et les plus habiles médecins n'y pou-
» voient rien connoître : elle fut suivie d'une
» espèce de stupidité qui lui faisoit garder
» un silence opiniâtre ; peu à peu elle dégé-
» néra en folie, en sorte qu'on eut beaucoup
» de peine à le conduire jusqu'au lieu de l'exil :
» il devint dans la suite tout-à-fait intraitable.
» Sa principale folie étoit de ne vouloir ni res-
» pecter, ni même voir aucun de ceux qui étoient
» au-dessus de lui, soit par la naissance, soit
» par l'âge et l'autorité, tandis qu'en santé il
» étoit doux, honnête et affable à l'égard de

» tous les autres et même de ses domestiques.

» Enfin au mois de juin, un peu avant que
» l'ordre vint d'arrêter les princes, le général
» de Fourdane envoya un mandarin de guerre
» pour examiner ceux qui étoient en état de
» porter les armes. Le prince Jean s'excusa de
» faire paroître son fils, à cause de sa maladie,
» qui le portoit à faire et à dire beaucoup de
» folies. Le mandarin rejeta cette excuse, et
» voulut absolument qu'il parût en sa présence,
» afin de pouvoir rendre un compte plus exact
» de sa commission.

» Ignace parut, et accabla ce mandarin d'in-
» jures, le traitant de vil esclave, et se donnant
» à lui même le titre de seigneur. Le mandarin
» n'en demanda pas davantage, et se retira au-
» plus vite, en disant qu'il falloit avoir compas-
» sion d'un malade: cependant dans le compte
» qu'il rendit au général, il n'oublia pas les in-
» jures qu'Ignace lui avoit dites. Aussitôt il y
» eut ordre de se saisir de sa personne, de le
» garotter, de le frapper d'une manière cruelle
» et de le lier à la porte du tribunal.

» Ce mauvais traitement ne fit point plier
» Ignace comme on le prétendoit: cependant
» sa maladie devint sérieuse, et le troisième
» jour il fut réduit à l'extrémité. Les princes,
» son père et ses oncles, prièrent qu'on le remit

» entre leurs mains pour le soigner, ce qui leur
» fut accordé; mais peu après arriva l'ordre
» du 4 juillet. Ignace fut chargé de chaînes
» comme les autres, et, sans qu'on eût égard à
» sa maladie, on le traita avec la même ri-
» gueur.

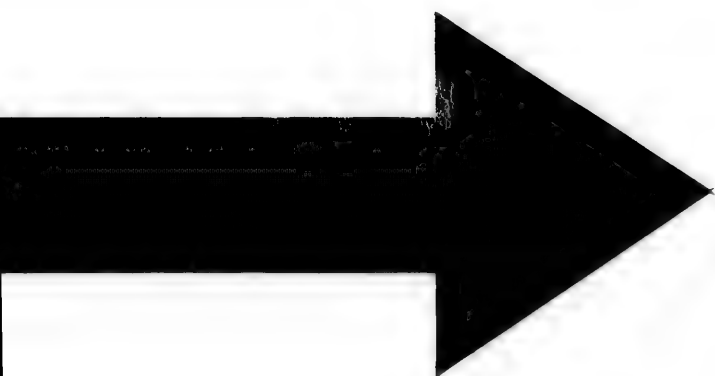
» Un jour qu'il étoit étendu par terre, et
» qu'on croyoit qu'il alloit expirer de foiblesse,
» il se mit tout-à-coup sur son séant, et ayant
» regardé tous ceux qui l'environnoient : Par
» la miséricorde de Dieu, dit-il, je suis guéri;
» grâces infinies lui en soient rendues : me
» voilà dans un état où je puis désormais souf-
» frir avec mérite. Ensuite il exhorta ses frères
» à persévérer dans la foi, et à supporter con-
» stamment des peines de peu de durée, et qui
» devoient être suivies d'une éternité de bon-
» heur. Que n'ai-je une meilleure mémoire;
» poursuit Teheou! je vous raconterois une
» infinité de choses édifiantes d'Ignace que je
» n'ai pu retenir. »

Je ne vous avois point parlé de ce seigneur
dans les deux lettres que j'ai eu l'honneur de
vous écrire; j'attendois sa guérison, et je ne
doutois pas que Dieu ne l'accordât enfin aux
ferventes prières d'un père, d'une mère et
d'une épouse qui sollicitoient sans cesse le ré-
tablissement de sa santé, avec une entière con-

fiance en la miséricorde du Seigneur. Ils avoient raison de s'intéresser si fort pour ce jeune prince; c'étoit celui de tous les petits-fils de Sourniama qui se distinguoit le plus par toutes les perfections de l'esprit et du corps. Son air doux et honnête, ses manières aisées et prévenantes le rendoient aimable à tout le monde, et surtout au vieux regulo, son grand-père, qui ne le prit en aversion que quand il sut qu'il vouloit absolument embrasser la religion chrétienne; il eut le bonheur de recevoir le baptême environ dans le même temps que le prince Jean, son père. On remarqua aussitôt en lui une exactitude scrupuleuse à remplir toutes les obligations du christianisme, une ferveur, une mortification et un recueillement extraordinaires; ne s'appliquant qu'à étudier la loi divine, et évitant avec soin tout frivole amusement, jusqu'aux conversations inutiles, qui ne le porteroient point à Dieu. Digne fils d'un père qui étoit lui-même un modèle de vertu, je ne doute point que Dieu ne l'ait conservé, pour être, à Fourdane, la consolation de tant de princesses abandonnées par l'exil de leurs maris et de leurs frères.

Le seizième de la septième lune, c'est-à-dire le 13 août, le département de nos prisonniers fut réglé, et on le leur signifia de la manière





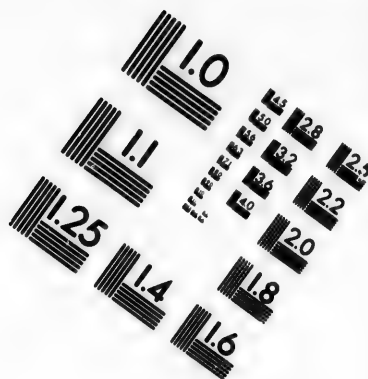
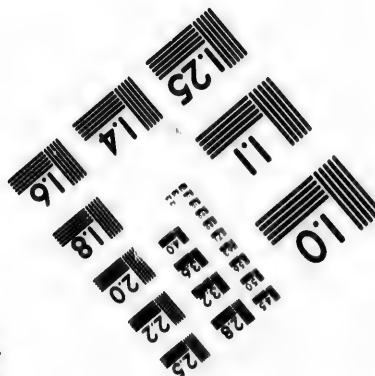
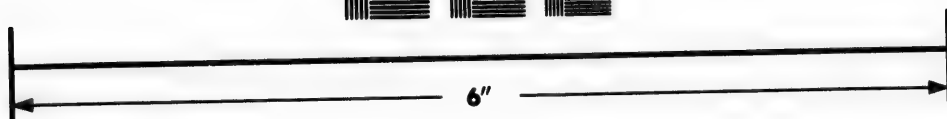
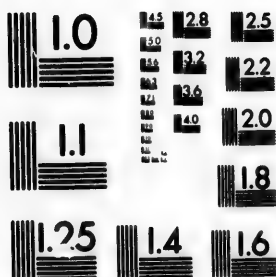


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.4
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

suivante. Le prince Jean fut exilé à Tai-nan-fou, dans la province de Chang-tong; le neuvième prince, à Tay-yceb-fou, dans la province de Cham-si; le prince Paul, à Nankin; le prince Stanislas, à Sou-tcheou, dans la province de Kiang-nang; le fils aîné du prince Xavier, à Hang-tcheou, dans la province de Tche-Kiang; et quand le quatrième arrivera de la guerre, il doit aller à Cai-fong-fou, dans la province de Honan.

L'ordre donné aux mandarins de ces provinces porte qu'on les renferme, avec leurs chaînes, sans leur permettre la moindre communication au-dehors. Le même jour, on les mit en des charrettes dans le même équipage qu'ils étoient venus à Peking; il y eut ordre d'arrêter tous ceux de leurs anciens domestiques qui oseroient les approcher: quatre cavaliers, commandés par autant d'officiers, marchoient autour de chaque charrette.

Quelque soin qu'on eût d'observer les princes chrétiens, ils trouvèrent le moyen de faire avertir le P. Suarez qu'ils devoient passer immédiatement devant la porte de son église; ils l'assuroient qu'ils étoient disposés à recevoir l'absolution, et que, ne sachant pas ce qui devoit leur arriver dans la route, ils le prioient de la leur donner au passage. Il étoit près de

cinq heures du soir ; ceux qui devoient accompagner ces seigneurs jusqu'à la première poste, les pressoient fort, et vouloient qu'ils marchassent toute la nuit, afin d'être plus tôt de retour ; quelque argent qu'on leur donna les rendit plus indulgents et plus traitables.

Il est à croire qu'à mesure qu'ils s'éloigneront de Peking, ils seront traités avec moins de rigueur ; mais, dès qu'ils seront arrivés au terme, si on observe la coutume, on ne manquera pas de leur donner la bastonnade avant que de les emprisonner ; on exécutera aussi au pied de la lettre les ordres donnés à leur sujet, surtout dans ces premiers commencements. Mais dans la suite, à moins qu'il ne vienne de nouveaux ordres de la cour, on se relâchera peu à peu de cette sévérité ; on en use d'ordinaire ainsi dans les provinces.

Il n'en est pas de même à Peking, où les princes Louis et Joseph, qui furent mis en prison l'année dernière, y sont encore dans le même état que le premier jour qu'ils y furent enfermés ; il n'a jamais été permis aux domestiques qui leur préparent à manger au-dehors, d'avoir avec eux le moindre entretien. Aussi n'avons-nous pu rien apprendre de l'état où ils se trouvent. Tout ce que j'ai pu savoir, c'est que le prince Joseph dit une fois à ses gardes,

qu'il falloit avertir le troisième regulo, frère de l'Empereur, qui est proposé à leur garde, qu'un anneau d'une des trois chaînes qu'il avoit au cou étoit rompu. Le regulo se mit à sourire, et, sans faire d'autre réponse, il entra seul chez chacun de ses prisonniers. On n'a rien appris de ce qui s'étoit passé dans cette entrevue ; nous savons seulement qu'il a permis aux domestiques de leur apporter des habits propres à la saison. On a remarqué aussi qu'ils s'étoient trompés en supputant les jours de la lune, et qu'ils n'avoient pu bien distinguer les jours de jeûne ou d'abstinence, d'avec ceux où il est permis de manger de la viande. Dès le commencement de leur prison, leurs domestiques ont eu soin de les servir tous les jours en gras et en maigre. Au bout de deux ou trois lunes ils reconnurent, par la desserte, que leurs maîtres faisoient maigre le dimanche, et gras le vendredi, et qu'ils avoient commencé le carême chacun dans des temps différents.

Vous serez peut-être surpris de ne point voir reparoitre sur la scène Marc-Ki, ce séd néophyte qui, par pure charité fit, l'an passé, trois voyages à Peking pour le service de ces illustres exilés ; je l'ai été moi-même ; et m'étant informé de ce qui le regarda, on m'a appris les choses suivantes : Quoiqu'il ait remis à

son fils son emploi de soldat, il n'est pas pour cela rentré dans le rang du simple peuple; il demeure toujours sous la bannière où il est né, et soumis à ceux qui la commandent.

Le mandarin de qui il dépend immédiatement, et qui est mort de religion, fut informé des fréquents voyages que Marc faisoit à Pekin pour le soulagement des princes exilés, et il en craignit les suites pour lui-même (car les mandarins répondent de leurs gens); sur quoi il fit appeler Marc, et après lui avoir fait donner quarante coups de bâton : « Ecoute, lui dit-il » froidement, ce n'est pas pour t'obliger à chan- » ger de religion ni à adorer les idoles, que je » t'ai fait donner cet enseignement, mais c'est » pour t'apprendre à ne te pas ingérer dans » les affaires qui ne te regardent pas : com- » prends - le bien. Hélas ! répondit Marc, je » l'aurois compris à merveille dès le premier » coup que vous m'avez fait donner, si vous » vous fussiez expliqué plus tôt. » Dès qu'il ne fut plus sous les yeux du mandarin il dit aux chrétiens qu'il trouva, que, puisqu'il y avoit assez de gens libres, et même de domestiques qui pouvoient aller et venir sans aucun risque, il se tiendrait désormais en repos; mais que cependant, comme il étoit sur l'âge, il ne vouloit pas laisser passer l'année sans venir à

Pekin pour s'y confesser et communier; qu'il retourneroit ensuite à son poste pour attendre tranquillement la mort dans sa maison.

Un fervent chrétien, nommé *Paul Sa*, est resté à Sin-pou-tse, pour garder la chapelle et avoir soin de quelques domestiques qu'on y a laissés.

L'Empereur n'a pas fait confisquer les maisons ni les terres de ces princes; mais, ce qui revient presque au même, tous leurs biens sont entre les mains de mauvais domestiques, qui les dissipent sous différents prétextes, sans que les maîtres, dans le triste état où ils sont, osent s'en plaindre. Leurs parents, qui pourroient y mettre ordre, se tiennent à l'écart et évitent jusqu'au soupçon d'avoir la moindre liaison avec ces infortunés princes; mais s'ils sont abandonnés des hommes, Dieu sans doute sera leur appui et leur protecteur, et leur donnera la force de soutenir tant d'afflictions et de disgrâces. Je les recommande à vos saints sacrifices, en vous suppliant de n'y pas oublier votre très humble, etc.

Je suis, Monsieur, avec toute l'estime et toute la reconnaissance possible, votre très humble et très obéissant serviteur, etc.

Du P
Jé

V
de v
de la
mira
et su
la f
feres
peut
qui
nou
Père
faire

LETTRE

De P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de
Jésus, au P. du Halde, de la même Compagnie.

A Pekin, ce 26 septembre 1727.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Voici la quatrième lettre que j'ai l'honneur
de vous écrire au sujet des princes chrétiens
de la Chine; ils continuent à nous donner d'ad-
mirables exemples des vertus les plus sublimes
et surtout d'une constance à toute épreuve dans
la foi. Les personnes de piété à qui vous en
ferez part en seront sans doute édifiées : et
peut-être que, sensibles à la seule consolation
qui nous reste dans ce temps de trouble, elles
nous aideront, par leurs prières, à remercier le
Père des miséricordes de ce qu'il a bien voulu
faire triompher la religion de Jésus - Christ au

milieu d'une cour, où elle n'est connue que pour être proscrite et persécutée.

Quoique l'attachement de ces princes à la religion chrétienne ait été la principale cause des mauvais traitements qu'on leur a fait souffrir, on n'avoit cependant apporté jusqu'ici d'autres motifs que les fautes prétendues du prince Sourniama, leur père; mais aujourd'hui ce vain prétexte a disparu; on s'explique clairement, et on ne laisse plus ignorer que c'est uniquement de leur attachement à la religion qu'il s'agit.

Dès le commencement de cette année, l'Empereur a mis tout en œuvre pour les faire renoncer publiquement à la foi; mais ni son autorité, ni ses ordres auxquels il n'avoit jamais trouvé de résistance, ni ses raisons, qu'il croyoit invincibles, ni les députés des grands qu'il leur envoya pour les ébranler, ni les plus cruels traitements dont on usa à leur égard, ne purent faire la moindre impression sur des cœurs véritablement animés de l'esprit du christianisme. C'est ce que je vais raconter par ordre, et dans un détail qui ne laissera rien à désirer d'essentiel dans un sujet aussi intéressant que celui-ci.

Dans la lettre que je vous écrivis le 24 d'août de l'année dernière, je vous mandai que

cinq d
à-dire
le dix
ainé a
provin
que le
à Pek
restés
lité de
affaire
ces ill
Sin-po
mémo
bonan
dont t
c'est c
mémo
tromp
Pou
rappé
mand
nomm
cœur
vérité
le chi
lui do
heurs
Chris

cinq des fils du vieux regulo Sourmama, c'est-à-dire, le second, le quatrième, le neuvième, le dixième, le treizième et un fils du prince aîné avoient été transportés dans différentes provinces, pour y être gardés aussi étroitement que le sixième et le douzième prince l'étoient à Peking; que les autres fils et petits-fils étoient restés libres à Fourdane pour y servir en qualité de soldats; qu'avant la conclusion de cette affaire, le général de Fourdane avoit accusé ces illustres exilés d'avoir élevés une église à Sin-pou-tse, et que l'Empereur conserva son mémorial sans le donner à examiner aux tribunaux, selon la coutume. Tout paroissoit donc terminé, du moins pour quelque temps; c'est ce que le silence de l'Empereur sur ce mémorial nous faisoit juger: mais nous nous trompions, ainsi que vous l'allez voir.

Pour vous mettre mieux au fait, il faut vous rappeler le souvenir de ce que je vous ai déjà demandé touchant le zèle du onzième prince nommé *François Cou*. Ce seigneur, qui a le cœur d'un apôtre, est parfaitement instruit des vérités de la religion: il parle également bien le chinois et le tartare, et, avec l'autorité que lui donnoit sa naissance, même dans ses malheurs, il étoit très propre à annoncer Jésus-Christ. Pour avoir occasion d'exercer ce zèle,

il avoit imaginé un expédient qui lui réussissoit : il avoit étudié plusieurs livres de médecine, et il s'étoit si fort appliqué à cette science, qu'il l'entendoit mieux que la plupart de ceux qui en font profession.

Tout ce qu'il y avoit de malades dans les huit bannières l'invitoient à venir les voir : ils s'accoutumèrent fort d'un médecin qui ne leur demandoient rien ni pour ses peines ni pour ses drogues, et ils étoient comme forcés, du moins par politesse et par reconnaissance, de l'entendre parler des vérités chrétiennes, qu'ils voyoient d'ailleurs être le principal motif de sa charité : plusieurs profitèrent de ses instructions ; mais le fruit le plus solide qu'il retira, ce fut de mettre dans le ciel plusieurs enfants moribonds auxquels il conféra le baptême.

Ces actions de zèle ne purent se faire longtemps, sans que les mandarins subalternes de sa bannière s'en aperçussent : le *Thcam-in* l'en reprit plusieurs fois, et le menaça même d'en porter ses plaintes au général. Ces menaces ne produisirent aucun effet : le prince François se croyoit obligé de faire connoître Jésus-Christ et sa sainte loi à tout le monde, et d'al-

¹ Gentenier ou capitaine d'un des corps qui composent une bannière.

ler se
être u
de l'
ficier
l'art
ger ; i
vint d
défens

Le
l'espé
versio
mais t
hortat
homm
touch
Ce ma
çois d
qui fu
tendol
il l'ex
à ne p
ou tar
roit le
que n
remon
de lui
auroit
pour l

ler secourir ceux à qui ses services pourroient être utiles pour les besoins tant du corps que de l'ame. Il arriva en même temps que cet officier tomba dans une maladie dangereuse : l'art des médecins ordinaires ne put le soulager ; il se voyoit mourir, lorsque la pensée lui vint d'appeler celui-là même à qui il venoit de défendre d'exercer la médecine.

Le prince François y alla volontiers, dans l'espérance de le guérir et de ménager sa conversion. Il vint à bout de lui rendre la santé ; mais quelque touchantes que fussent ses exhortations, elles ne purent rien sur l'esprit d'un homme que la crainte de perdre sa charge touchoit presque autant que l'amour de la vie. Ce mandarin donna cependant au prince François des marques de sa reconnaissance, mais qui furent bien différentes de celles qu'il attendoit. Il alla le remercier dans sa maison, et il l'exhorta à modérer son zèle, ou du moins à ne pas sortir de sa bannière parce que, tôt ou tard, l'empressement avec lequel il parcourroit les différentes banulieres lui attireroit quelque nouvelle disgrâce : mais ayant vu que ces remontrances étoient inutiles, il prit le dessein de lui en faire parler par un ami commun, qui auroit plus de crédit sur son esprit. C'étoit pour lors son tour de venir rendre compte à

Pekin de l'état de la garnison et des troupes qui composent les bannières. Là, il rendit visite à un médecin chrétien nommé *François Ouei*, qu'il avoit connu avant que d'aller en garnison à Fourdane. Il savoit les liaisons d'amitié que ce médecin avoit avec le prince François, et qu'il avoit fait les fonctions de médecin et de catéchiste dans son palais et dans celui de ses frères.

Ce mandarin commença par lui conter l'histoire de sa guérison, et la dure nécessité où il se trouvoit d'accuser son bienfaiteur, ou de perdre sa charge et peut-être la liberté. « J'allai, » dit-il, chez lui pour le remercier de ses services : mais, au lieu de me recevoir dans la » salle ordinaire, comme il se pratique avec » les hôtes, il m'introduisit, pour me faire » plus d'honneur, jusque dans l'intérieur de sa » maison et au milieu de toute sa famille.

» La première chose que j'aperçus, fut une » grande chapelle ornée d'images, de croix, » et de tout ce qui est à l'usage des chrétiens. » Je fus d'abord effrayé de cet appareil extérieur d'une religion qui est proscrite. Je le » priai de garder plus de mesures, et de va- » quer plus secrètement et avec moins d'éclat » aux exercices de sa religion. Je lui ajoutai » que je ne désapprouvois pas son attachement » à la loi chrétienne, pourvu qu'il en fit pro-

» fess
» de
» me
» s'il
» che
» au p
» cas
» per
» fère
» me
» ne l
» Tou
» je n
» de
» sou
» de c
» vou
» con
» rais
» cons
» que
» j'ai
» touj
» fois
» mis
» le ge
» vât q
» d'un

» fession en son particulier, et dans l'intérieur
» de sa famille. Enfin, j'allai jusqu'à lui pro-
» mettre de fermer les yeux sur sa conduite,
» s'il me promettoit à son tour de n'aller que
» chez les soldats dont je suis chargé, ou tout
» au plus chez ceux de la même bannière; qu'en
» cas de recherche, j'aurois de quoi me discul-
» per; mais que, s'il continuoit de visiter indif-
» féremment tout le monde, je ne pouvois pas
» me résoudre à courir un tel risque, et que je
» ne le sauverois pas en me perdant moi-même.
» Toutes mes remontrances furent vaines, et
» je ne pus rien gagner sur un homme entêté
» de ses idées. D'ailleurs, comme il est à moitié
» sourd, il ne pouvoit entendre qu'une partie
» de ce que je lui disois. C'est pourquoi je
» vous prie, vous qui êtes son ami, de lui faire
» connoître dans un grand détail toutes les
» raisons qui peuvent l'engager à suivre mes
» conseils: sa triste situation me touche; quoi-
» que maintenant il dépende de moi, et que
» j'aie droit de lui commander, je me souviens
» toujours du respect que je lui devois autre-
» fois, et je n'oublie point qu'il ne m'étoit per-
» mis de paroître devant lui qu'en fléchissant
» le genou. Je serois au désespoir qu'il lui arri-
» vât quelque nouveau malheur. Ecrivez-lui donc
» d'une manière qui le persuade, et vous nous

« sauvez tous deux. C'est en vain que je lui
« écrirais, répondit François Quei; il faut,
« pour le retenir, une autorité qu'il respecte,
« comme celle de Dieu même; et il n'y a que
« ses pères spirituels qui puissent régler ses dé-
« marches : je vais leur en parler. »

Il vint effectivement nous proposer, au P.
Suarez et à moi, la peine de l'officier, et nous
crûmes devoir avertir le prince François, que,
dans l'exercice de son zèle au dehors, il devoit
suivre aveuglément les conseils et la direction
du prince Jean, son frère aîné, dont la pru-
dence nous étoit parfaitement connue : mais
avant que nos lettres pussent arriver à Four-
dane, et même avant que l'officier partit de Pe-
kin, un événement changea la face des choses, et
contribua beaucoup à la persécution présente.
Le voici :

Lorsque les six princes partirent de Pekin
pour leur exil dans les différentes provinces, il
y eut des défenses expresses de permettre à leurs
domestiques de les y accompagner ; quelques-
uns cependant les suivirent de loin, afin de ne
manquer à rien de ce qu'ils regardoient comme
leur devoir. Un d'entr'eux, encore infidèle,
nommé Tong-leou, eut le courage de se loger
à Tai-nan-sou, capitale de la province de
Chang-tong, qui étoit le lieu de la prison de

son
veuve
noces
darins
gnant
pions
prince
tiques
le nou
clave

Les
tiques
sur qu
appelé
été pr
voir à
ment.

compt
à Pek
ils en
pereur
Sa Ma
mation
ces pr
aucun
être c
rejeté
Four

son maître. Il étoit veuf, et il épousa une veuve. Il arriva qu'il y eut du tumulte à ses noces, et que la fête en fut troublée. Les mandarins en eurent bientôt connoissance; et, craignant que l'Empereur, qui a partout des espions, n'apprit par quelque autre voie que le prince prisonnier avoit été suivi de ses domestiques, ils les firent tous arrêter. On interrogea le nouveau marié, qui répondit qu'il étoit esclave du prince.

Les autres assurèrent qu'ils étoient domestiques à gages, et non sur le pied d'esclaves; sur quoi ils furent mis en liberté. L'un d'eux, appelé *Pierre Yang*, fils d'un lettré qui avoit été précepteur chez le second prince, me vint voir à son retour, et me raconta cet événement. L'esclave n'en fut pas quitte à si bon compte: les mandarins le renvoyèrent enchaîné à Pekin, et le livrèrent au tribunal des crimes: ils en donnèrent en même temps avis à l'Empereur, et telle fut la source de tout le mal. Sa Majesté ayant ordonné qu'on fit des informations, le tribunal des crimes répondit que ces princes coupables avoient été remis sans aucun domestique au tribunal des troupes, pour être conduits au terme de leur exil: ceux-ci rejetèrent la faute sur l'ancien général de Fourdane, qui étoit en place quand on y en-

voya le prince Sourniama et sa famille. Il apportoit pour raison qu'on avoit déterminé que toute cette famille n'auroit que cent trente domestiques, et que le général, nommé *Ou-ly-pou*, n'avoit point répondu par écrit au tribunal des troupes touchant ce nombre de domestiques. Cet ancien général étoit pour lors à Pekin, où il exerçoit une autre charge : on le cita pour répondre à l'accusation, et, comme il ne pouvoit pas se rappeler le souvenir de ce qui s'étoit passé dans ce temps-là, il lui fallut interroger ses officiers subalternes : il dépêcha courrier sur courrier à la forteresse, comme s'il se fût agi d'une affaire de la dernière importance. Ces courriers, qui alloient et venoient sans cesse, mirent l'alarme parmi les officiers et leur firent prendre la résolution d'accuser ces princes sur leur religion, qu'ils regardoient comme l'unique cause de tous ces mouvements, puisque toutes les autres affaires étoient finies. Ils composèrent un mémorial à ce sujet qu'ils présentèrent au général qui commandoit alors dans la forteresse. Ce nouveau général, appelé *Chemoute*, est prince du sang, et par conséquent de la famille des princes accusés. Il savoit que ces princes étoient chrétiens, et il faisoit semblant de l'ignorer : mais quand ils lui eurent été déferés comme tels, il

crain
ne s
accu
moy
de
relig
diffi
parle
depu
mau
que
de tr
fin à
dues
vaine
il ass
deux
priso
l'Em
la se
janvi
Po
et d
roga
duir
et qu
porte
le m

craignit de se rendre lui-même coupable, s'il ne se donnoit pas quelque mouvement sur une accusation si publique. Il s'imagina que le moyen le plus court pour prévenir tout sujet de reproche, étoit de les faire renoncer à leur religion, chose à laquelle il ne voyoit nulle difficulté : il se flattoit même qu'il n'auroit qu'à parler pour être obéi, et que des gens qui, depuis trois ans accablés de toutes sortes de maux, voyoient à peine tomber leurs chaînes, que leurs frères portoient encore, seroient ravis de trouver en lui un protecteur qui pût mettre fin à leur misère. Mais, grâces en soient rendues au Seigneur, il se trompa : n'ayant pu vaincre la résistance de ces fervents chrétiens, il assembla son conseil de guerre, en condamna deux à être décapités, et les autres à être emprisonnés. Il envoya ensuite un mémorial à l'Empereur, par lequel il le supplioit de ratifier la sentence. Ce mémorial arriva à Peking le 8 de janvier de cette année.

Pour vous instruire en détail des demandes et des réponses qui furent faites dans l'interrogatoire, je ne puis mieux faire que de traduire la relation qu'en fit le prince Jean Sou, et qu'il nous envoya. La simplicité qui y règne porte un caractère de vérité qui ne laisse pas le moindre doute. Ce prince, par esprit d'hu-

milité, parle de lui-même en troisième personne. Voici ses paroles :

« Il faut vous informer d'une affaire qui vient
» d'arriver. Il n'y a personne ici qui ignore que
» les mandarins d'aujourd'hui couvrent la re-
» cherche qu'ils font des chrétiens, du spécieux
» prétexte de connaître le nombre de nos do-
» mestiques, comme si leurs prédécesseurs,
» par égard pour nous, avoient gardé le silence
» sur cet article.

» Le 15^e jour de la onzième lune de la qua-
» trième année de *Yong-Tching* (le 18 décem-
» bre 1726), des députés en grand nombre
» vinrent nous déclarer, de la part du général,
» qu'il falloit changer de loi. Nous répondîmes
» que la loi chrétienne que nous professons
» étoit la seule véritable, qu'elle ne pouvoit
» être ni changée, ni réformée, et qu'absolu-
» ment nous ne pouvions pas y renoncer.
» Comme ils s'aperçurent qu'ils ne gagneroient
» rien, soit par leurs promesses, soit par leurs
» menaces, l'un d'eux nous tira à part : Pour-
» quoi, nous dit-il, êtes-vous si opiniâtres et
» si inflexibles? qui vous empêche de penser
» dans l'âme tout ce que vous voudrez? dites
» seulement de bouche que vous renoncez, cela
» nous suffit. Cela même, répondîmes-nous,
» nous ne le pouvons pas : le moindre men-

» songe est opposé à la loi de Dieu ; comment
» permettroit-il une si honteuse dissimulation?

» Le septième fils du prince Sourniama, ap-
» pelé *Pierre Lo*, étoit présent, de même que
» son fils aîné Paul. Ils n'avoient reçu le bap-
» tême que depuis peu de temps, et n'étoient
» pas encore assez bien instruits des obligations
» du christianisme. Le premier, faisant atten-
» tion à ce que disoit l'officier, crut pouvoir
» suivre l'avis qu'il proposoit, et il dit : *je re-*
» *nonce*. Et vous, dit l'officier, s'adressant à
» Paul, n'imitiez-vous pas votre père? Paul sortit
» sans répondre, et l'on écrivit sur un registre
» les noms de ceux qui avoient confessé Jésus-
» Christ.

» Ce premier interrogatoire fini, on nous or-
» donna de nous rendre chez le *cousaita* (tri-
» bun ou colonel), afin qu'il nous examinât
» lui-même. Pour lors Jean Sou prit la parole,
» et dit : Nous autres, chrétiens, nous suivons
» une loi qui défend tout ce qui est mal, et qui
» n'ordonne rien que de bien. Elle enseigne la
» fidélité au roi, l'obéissance aux parents, l'a-
» mour du prochain, en un mot tous les devoirs,
» et elle défend tout ce qui n'est pas conforme
» à la raison. Vous voulez que nous renoncions
» à cette loi; dites-nous lequel de tous ces
» points vous voulez que nous abandonnions.

Point tant de discours, reprit le tribun. Vou-
lez-vous renoncer à la loi du Seigneur du
ciel, ou ne le voulez-vous pas? Nous répon-
dîmes tous, qu'il ne nous étoit pas possible
d'y renoncer. Cette réponse fut aussitôt por-
tée au général et aux grands officiers.

Le même jour, sur le soir, nos domesti-
ques eurent ordre de se rendre au corps-de-
garde : on les interrogea chacun en particu-
lier, et on leur demanda s'ils étoient chrétiens.
Tous répondirent qu'ils se faisoient gloire
de l'être : deux d'entre eux, qui n'étoient
encore que catéchumènes, confessèrent Jé-
sus-Christ comme les autres, et, la nuit sui-
vante, ils furent baptisés : l'un fut nommé
Stanislas et l'autre *François*. Neuf autres de
leurs compagnons reçurent aussi le baptême.
Le même jour, qui étoit le 15^e, et pendant
une nuit très obscure, nous fûmes appelés
au même corps-de-garde par ordre du gé-
néral et des grands officiers. On nous demanda
comment nous avions connu la loi du Sei-
gneur du ciel, à quelle intention nous l'avions
embrassée, et s'il y avoit parmi nous des
étrangers.

Les princes Jean et François répondirent
qu'ils entendoient les caractères chinois,
qu'ils avoient lu plusieurs livres qui trai-

» toi
» av
» ils
» rita
» ad
» qu
» hor
» Se
» no
» nos
» no
» sor
» bie
» l'au
» vue
» l'E
» dor
» ter
» il n
» I
» not
» et i
» rete
» Pau
» avo
» Ch
» 22
» en

» toient de la religion chrétienne, et qu'après
» avoir mûrement examiné cette religion,
» ils avoient reconnu qu'elle étoit la seule vé-
» ritable, et qu'ils l'avoient embrassée. Nous
» adorons, ajoutèrent-ils, un premier Être,
» qui a créé le ciel, la terre, les anges, les
» hommes et toutes choses, et qui en est le
» Seigneur universel. La loi que nous suivons
» nous oblige d'être fidèles au roi, d'obéir à
» nos parents, d'observer les cinq devoirs, de
» nous réformer nous-mêmes, d'éviter toute
» sorte de mal et de pratiquer toute sorte de
» bien pendant cette vie, afin de mériter dans
» l'autre une éternelle félicité. Telles sont nos
» vues et nos intentions. Nous prions pour
» l'Empereur et pour l'empire, et nous deman-
» dons à Dieu qu'il nous donne la force d'évi-
» ter le péché et de pratiquer la vertu; du reste
» il n'y a parmi nous aucun étranger.

» Les mandarins nous ordonnèrent de mettre
» notre déposition par écrit cette nuit-là même,
» et ils nous renvoyèrent. Les princes étant de
» retour chez eux, firent sentir à Pierre et à
» Paul toute l'énormité de la faute qu'ils
» avoient commise. Vous avez renoncé Jésus-
» Christ, leur dirent-ils, vous avez apostasié
» sa sainte loi. Ces deux néophytes rentrèrent
» en eux-mêmes, et sortant comme d'un pro-

» fond sommeil, ils comprirent qu'ils étoient
» beaucoup plus coupables qu'ils ne se l'étoient
» figuré. Leur douleur fut si vive, que dès le
» lendemain ils allèrent se présenter à l'officier
» dont la feinte douceur les avoit séduits.
» Quand vous nous avez interrogés, s'écrièrent-
» ils, nous étions chrétiens, et nous le sommes
» encore : pourquoi changerions-nous ? Nous
» ne changeons point, nous professons la loi
» chrétienne.

» L'officier ne voulut point les écouter, et
» les renvoya au tribun. Ils y allèrent, et ils
» lui parlèrent avec la même fermeté. Le tri-
» bun ajouta leurs noms dans la liste de ceux
» qui s'étoient dits chrétiens, et c'est ce qu'ils
» souhaitoient. Quelque temps après nous al-
» lâmes chez le tribun, pour lui lire notre dé-
» position que nous avions écrite la nuit pré-
» cédente : il la rejeta, parce que, disoit-il,
» elle étoit trop longue. Ainsi nous ne savons
» pas en quels termes il l'aura rapportée au
» général et aux autres officiers.

» On nous laissa en repos jusqu'au second
» de la douzième lune, c'est-à-dire jusqu'à la
» veille de Noël. Ce jour-là, le général assem-
» bla chez lui les mandarins des bannières, et
» leur dit : J'ai résolu d'accuser à l'Empereur
» les chrétiens de la famille de Sourniama.

» So
» Jea
» ré
» L'o
» pri
» ma
» nér
» qu
» tier
» frè
» vou
» le
» qu
» de
» sur
» éto
» abs
» plu
» allo
» nez
» vel
» L
» qu
» peu
» lur
» po
» Jea
» Ly

» *Sourghien* (c'est le nom tartare du prince
» Jean) est le chef de cette famille : qu'on l'ar-
» rête, et qu'on le garde dans un lieu public.
» L'ordre fut exécuté à l'instant. Aussitôt le
» prince François accourut; et s'adressant aux
» mandarins chargés d'exécuter l'ordre du gé-
» néral : L'Empereur est averti, leur dit-il,
» que mon dixième frère et moi, sommes chré-
» tiens, de même que *Sourghien* : mon dixième
» frère est absent; mais pourquoi ne m'arrêtez-
» vous pas avec *Sourghien*? François nomma
» le prince Paul, son dixième frère, parce
» qu'ils étoient convenus entre eux, qu'en cas
» de persécution, le premier qu'on attaqueroit
» sur le christianisme déclareroit que l'autre
» étoit aussi chrétien. Votre dixième frère est
» absent, répondirent les mandarins, ce n'est
» plus notre affaire : pour vous, attendez; nous
» allons informer le général de ce que vous ve-
» nés de dire. Le général, ayant appris ce nou-
» vel incident, fit pareillement arrêter François.

» Les dames et les filles chrétiennes, voyant
» qu'il s'agissoit de prisons, de chaînes, et
» peut-être de la mort pour Jésus-Christ, von-
» lurent avoir part au bonheur de souffrir
» pour la religion. Cécile, épouse du prince
» Jean, et cinq autres dames, savoir, Marie
» Ly, Catherine Nan, Marie Cou, Agnès Pé,

» Michelle Pé, étoient déjà prêtes à partir pour
 » aller se présenter aux mandarins, lorsque
 » Thérèse, veuve du prince Xavier, suivie de
 » sa belle-fille, courut pour se joindre à cette
 » troupe. Un des fils de Thérèse, nommé
 » Pierre Y, pria sa mère de rester, lui faisant
 » entendre qu'elle n'étoit pas décemment vêtue
 » pour sortir; qu'il étoit tard, et que, si l'on
 » attendoit davantage, toutes les autres dames
 » voudroient les accompagner, et qu'avant
 » qu'elles fussent prêtes, il seroit nuit; quo
 » d'ailleurs un trop grand nombre causeroit
 » du tumulte et mettroit de la confusion; quo
 » même on refuseroit de les écouter. Thérèse
 » se rendit; et, se mettant à genoux devant
 » Cécile, elle la pria de donner son nom aux
 » mandarins pour être inscrit dans la même
 » liste. Plusieurs autres dames envoyèrent prier
 » Cécile de la même grâce. Catherine Sou vou-
 » loit suivre sa mère; Cécile l'en détourna. Ca-
 » therine Hou envoya un domestique à Cécile,
 » pour la prier de se souvenir d'elle. Luce
 » Hoang, Marie Lon, Agnès Tchao, Suzanne
 » Leou, et une de leurs suivantes, nommée Ly,
 » firent la même prière à Cécile.
 » Françoise Yang, femme suivante, vouloit
 » accompagner sa maltresse; mais comme l'on
 » n'avoit point encore parlé des domestiques,

» elle eut ordre de se tenir tranquille. Il n'y
» eut donc que les six dames que j'ai nom-
» mées, et qui avoient Cécile à leur tête, qui
» allèrent trouver les mandarins. Le prince
» Pierre les conduisit. Ils furent étrangement
» surpris à la vue de toutes ces dames; mais
» ils le furent bien davantage, quand ils appri-
» rent la raison qui les amenoit. Cécile leur
» déclara que ses cinq compagnes, et presque
» toutes les autres dames, femmes et filles,
» qui n'avoient pu venir, étoient chrétiennes;
» qu'elle prioit qu'on en informât le général,
» et qu'on écrivit leurs noms dans l'accusation
» qu'il devoit envoyer à l'Empereur. Marie Ly,
» épouse du prince Paul, l'une des compagnes
» de Cécile, dit que, dès le temps de Cang-hi,
» son époux, aussi bien qu'elle, avoient em-
» brassé la religion chrétienne, et qu'elle prioit
» que leurs noms fussent écrits sur le registre.
» Ces demandes embarrassoient les manda-
» rins, et ils gardoient un profond silence.
» Les dames les pressèrent avec autant de force
» que de modestie. Si c'est un crime à nos
» époux, dirent-elles, d'être chrétiens, nous
» sommes aussi criminelles qu'eux. Nous
» sommes prêtes comme eux à donner notre
» vie plutôt que d'abandonner notre religion.
» Les mandarins, ayant enfin répondu qu'ils

» n'avoient point d'ordre d'interroger les
» dames, et qu'ils ne pouvoient recevoir leur
» déposition, Cécile se mit à genoux, et les
» conjura, les larmes aux yeux, de ne pas lui
» refuser la grâce qu'elle demandoit. Alors ils
» promirent d'en informer le général. En même
» temps, ils donnèrent ordre à Pierre Y de
» faire une liste de toutes les dames et demoiselles
» qui étoient chrétiennes, et de n'écrire
» les noms que de celles qui le voudroient.
» Cette nuit-là même, Pierre s'acquitta de sa
» commission, et, le lendemain matin, sur les
» sept heures, il entra dans la ville et porta
» la liste aux mandarins. Le général, à qui elle
» fut présentée, répondit que les femmes suivoient
» le sort de leurs maris, et qu'il ne
» falloit pas écrire leurs noms séparément.
» Dans le même temps, le bruit se répandit
» que les mandarins, trouvant le nombre des
» chrétiens trop grand, avoient déclaré qu'ils
» ne compteroient pas parmi eux les enfants
» au dessous de quinze ans.

» A cette nouvelle, cinq jeunes gens, savoir,
» Ignace Cou, âgé de dix ans; Philippe Té,
» âgé de quatorze ans; Philippe Mou, âgé de
» onze ans; Mathieu Sou, âgé de neuf ans;
» Thomas Sou, âgé de huit ans, ces deux derniers
» petits-fils de Jean Sou, coururent au

» tribunal, et prièrent les mandarins de recevoir leurs noms, et de les inscrire dans la liste des chrétiens. Faut-il donc avoir quinze ans, disoient-ils, afin de pouvoir mourir pour Jésus-Christ ? Les mandarins renvoyèrent ces jeunes gens, et ne parurent pas faire attention à leur demande. Mais que durent-ils penser d'une religion qui inspire tant d'ardeur et de courage ?

» Ignace Sou, qu'une violente maladie a fait tomber en démence, répondit brusquement à l'interrogatoire, qu'il n'avoit pas embrassé la loi chrétienne. Jean Lo, pour qui sa mère avoit répondu qu'il étoit chrétien, mais tout-à-coup de frayeur, dit qu'il ne vouloit plus l'être : la mère en avoit fait informer le mandarin, qui prononça qu'il falloit s'en tenir à la première réponse. Mais ce jeune enfant, étant instruit, revint de sa première frayeur, et protesta que, quand il s'agiroit de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, il étoit résolu de persévérer dans la loi chrétienne.

» Il nous est venu plusieurs doutes sur lesquels nous vous demandons des éclaircissements. 1° Nous avons plusieurs enfants qui ont été baptisés : il y en a d'autres qui, après avoir reçu le baptême, tombent en démence :

» pouvons-nous répondre à leur place, et dire
» qu'ils sont chrétiens? 2^e Le quatrième jour
» de la troisième lune de l'année dernière,
» l'ordre de l'Empereur nous ayant été signifié
» pendant la nuit, on nous appela chez le tri-
» bun, où nous apprîmes que cet ordre étoit
» terrible. Comme nous étions encore hors de
» la porte de la ville, et qu'on ne nous avoit
» pas enchaînés, Paul Chou baptisa Paul Tou,
» François Cou baptisa Gabriel Lo, fils de
» notre quatrième frère. Quand nous fûmes
» entrés dans la ville, et qu'on nous eût chargés
» de chaînes, Jean Sou baptisa trois personnes :
» Jean Lou, Gabriel Lou, son fils, et Pierre Lo.
» Paul Chou en baptisa cinq autres, à qui il
» donna le nom de *Paul*. Le vingt-troisième
» jour de la septième lune de la même an-
» née, notre quatrième frère qu'on ramenoit
» de l'armée pour le conduire en exil, passa
» la nuit dans une hôtellerie hors de la ville ;
» Jean Sou l'alla visiter; et, après l'avoir ins-
» truit des vérités de la religion les plus capi-
» tales, et l'avoir exhorté à la contrition de ses
» péchés, il lui conféra le baptême, qu'il de-
» mandoit avec un extrême empressement.
» Quand le temps nous le permet, nous ne bap-
» tisons personne qu'après l'avoir bien instruit
» en détail de ce qu'il doit croire et pratiquer.

» Mais, dans ces temps de troubles et de persécution, ou à l'article de la mort, nous croyons pouvoir en user autrement.

» Le quatrième jour de la sixième lune, qui fut un jour de confusion et de tumulte, trois femmes, savoir : *Tchao*, *Leou* et *Ly*, arrêtaient Joseph Cai par ses habits, lui demandant instamment le baptême, et disant que bientôt il ne seroit plus temps. Joseph les baptisa, et donna à l'une le nom d'*Agnès*, à l'autre celui de *Suzanne*, et à la troisième celui de *Marie*. Le même jour, Cécile Tou, Marie Ly et Catherine Nan en baptisèrent six autres, tant femmes que filles.

» Quelque temps après, Agnès Tchao, qui avoit été baptisée au milieu du tumulte causé par l'emprisonnement de tous les chrétiens, tomba malade et pria Jean Sou de suppléer à ce qui pourroit avoir été omis dans son baptême. Jean Sou, après l'avoir instruite plus à loisir, et lui avoir fait faire un acte de contrition, la rebaptisa sous condition. Il en a souvent usé de même : il demande s'il n'a rien fait en cela de contraire aux maximes de la sainte loi, et il vous prie de l'en instruire. Michel Chou souhaite fort d'avoir le livre qui contient les explications des saints évangiles. Donnez-lui, je vous prie, cette satisfaction.»

Voilà, mon révérend père, ce que nous écrit le prince Jean : ces faits nous ont été confirmés par des domestiques et des néophytes venus de Fourdane. Ils nous ont rapporté quelques autres circonstances, entre autres, que le prince Jean s'étoit fait admirer par son égalité d'esprit, par sa modestie et par la force de ses raisonnements; qu'un des mandarins avoit dit au tribun, qu'il eût fait plus sagement de se taire que d'accuser des gens qu'on ne pouvoit convaincre d'aucune action mauvaise, et dont les réponses étoient sans réplique; que ces mandarins avoient été très embarrassés, lorsque les six dames vinrent se présenter pour faire inscrire leurs noms dans le registre; mais qu'ils avoient été interdits et saisis d'étonnement lorsqu'ils virent ces cinq jeunes enfants les prier de leur accorder la même grâce, et que l'un d'eux leur demanda s'il étoit nécessaire d'avoir quinze ans accomplis, pour pouvoir confesser Jésus-Christ et répandre son sang en témoignage de sa foi.

Je pourrois vous traduire les autres lettres que je reçus eu même temps de quelques autres de ces princes; mais, comme elles n'ajoutent rien à celle du prince Jean, je me contente de vous rapporter le mémorial pré-

présenté à l'Empereur de la part du général de Fourdane. Il est bon de vous faire observer que, quand on présente des mémoriaux à l'Empereur, on expose à la tête du mémorial le sujet dont il s'agit.

MÉMORIAL présenté à l'Empereur par le général de Fourdane, pour faire mourir ceux qui ont embrassé une fausse loi.

« Nous, vos sujets, *Ché-moute*, etc., après avoir mûrement examiné toutes choses, nous avons trouvé que Sourghien, troisième fils de *Sou-nou*, et *Courtchen*, son onzième fils, avoient embrassé la loi du Seigneur du ciel, de même que leurs fils et leurs frères, auxquels ils ont appris à mépriser les lois, à vivre à leur gré, sans frein et sans nulle retenue. Nous, vos sujets, ayant ordonné sévèrement aux fils et petits-fils de *Sou-nou* d'abandonner cette fausse loi, *Sourghien* et *Courtchen* ont répondu qu'ils l'avoient embrassée depuis longtemps, et qu'ils mourroient plutôt que de l'abandonner.

« Nous, vos sujets, nous avons considéré que les fils et petits-fils de *Sou-nou* étant déjà coupables, ils eussent dû respecter les bienfaits de Votre Majesté, et montrer leur recon-

naissance par une attention scrupuleuse à observer les lois. Mais, au contraire, ils sont entrés dans une loi fautive : ils vivent selon leur caprice, sans discrétion et sans règle. Ils ont péché grièvement contre les lois. Ainsi Sourghien et Courtchen, qui ont protesté qu'ils mourraient plutôt que d'abandonner la loi de Seigneur du ciel, sont très dignes de haine, et ont donné des preuves manifestes de leur opiniâtreté ; ils ne méritent pas de vivre. C'est pourquoi nous jugeons que Sourghien et Courtchen, comme étant à la tête de ceux qui font profession de la loi chrétienne, doivent être décapités, pour donner un exemple qui retienne tous les autres. Que l'autre fils de Sounou et ses petits-fils Letay, Legen, J. Janga, Loubequet, Onbequet, Tourtay, Chourtaz, etc., qui ont embrassé la loi chrétienne, soient chargés de chaînes, enfermés dans une prison, et étroitement gardés.

» Pour ceux qui ne sont pas chrétiens, qu'ils servent en qualité de soldats dans les bannières, et qu'on les observe attentivement. S'il arrive que quelques-uns d'eux fasse quelque chose au mépris des lois, nous en informerons Votre Majesté. »

Il est à remarquer que les princes Pierre et Paul, qui avoient cru pouvoir dissimuler, e

qui se rétractèrent ensuite, sont compris comme les autres dans cette accusation du général sous leurs noms tartares.

Cette accusation arriva à Pekin le 15 de la douzième lune (8 de janvier 1727), et fut présentée à l'Empereur. Le général n'attribuoit à ces princes aucun autre crime que celui de leur religion. Il condamnoit cependant les uns à avoir la tête tranchée, et les autres à être chargés de chaînes et emprisonnés, ce qui est contraire aux lois de la Chine, qui ne condamnent qu'à l'exil ceux qui professent une fausse loi; mais cela même fait voir que le général étoit bien instruit des intentions de la cour.

L'Empereur renvoya cette accusation à l'assemblée des princes du sang et à tous les grands des neuf tribunaux, comme une affaire d'une très grande importance, afin de l'examiner et de lui en faire leur rapport. Il est certain que, dès ce temps-là, l'Empereur prit la résolution d'obliger ces princes à renoncer à leur religion. Les divers expédients et les différents biais qu'il employa pour y réussir font assez voir que les raisons qu'il alléguait dans la suite pour les condamner, étoient de purs prétextes, qui n'ont trompé que ceux qui ont bien voulu être trompés.

La délibération fut différée, et la réponse ne vint qu'un peu tard; car les affaires s'expédient ici dans l'ordre qu'elles arrivent, et plusieurs autres plus anciennes devoient précéder celle-ci. Pendant ce temps-là, il arriva à Pekin un courrier avec un mémorial du général d'armes de Mougden, ou autrement Chin-yang, capitale de la province du Leao-tong, autrefois la cour des Tartares mant-cheoux. Ce général représentoit à l'Empereur, que les soldats de sa garnison n'avoient ni maison dans la ville, ni casernes au-dehors, et qu'étant obligés de demeurer dans des villages aux environs, ils étoient trop éloignés, et que le service en souffroit.

L'Empereur n'ignoroit pas que ce nouveau général se plaignoit d'une coutume aussi ancienne que l'établissement des Mant-cheoux, et qui étoit même fondée en raison. Cependant il éclata contre les anciens commandants qui n'avoient pas donné cet avis. Les deux qui avoient précédé immédiatement celui-ci sont encore à Pekin pleins de vie. L'un s'appeloit *Sunjou*, et l'autre *Tang-pao-chou*; en remontant plus haut, on trouvoit Sourama qui étoit mort, et qui avoit en effet gouverné cette province pendant dix ans avec un applaudissement général. Aucun d'eux n'avoit

averti que les soldats manquassent de logement; on ne s'en prit néanmoins qu'à Sour-niama. L'ordre de l'Empereur portoit que l'on confisquât tous les biens de Sou-nou (c'est le même que Sourniama), et qu'ils fussent employés à bâtir des logements pour les soldats de Mougden; que les deux commandants qui l'avoient suivi, savoir, Sunjou et Tang-pao-tchou, fussent chargés de l'exécution, et que, s'ils ne trouvoient pas dans la confiscation l'argent qui étoit nécessaire, ils le fournissent du leur. Ces deux mandarins étoient trop intéressés dans cette affaire pour ne pas agir avec la dernière rigueur. Ils se firent accompagner des mandarins de la bannière rouge, qui est celle de Sourniama, et ils allèrent la nuit du 18 de la seconde lune (le 8 février), apposer les sceaux, non seulement dans l'hôtel de Sourniama, mais encore dans tous les hôtels des princes ses enfants. Ces princes avoient encore dans Peking des intendants et des domestiques, qui prenoient soin de leurs palais et de leurs biens. Plusieurs furent arrêtés, et n'eurent pas le loisir de rien mettre à couvert; un seul trouva le moyen de s'échapper, et d'emporter dans un panier les vases d'or dont le regulo se servoit aux cérémonies pour les ancêtres défunts. Comme il fuyoit, il

fut arrêté par les gardes qui veillent ; et , pour se retirer de leurs mains , il leur abandonna le panier , dont ils profitèrent.

Cette nuit fut une nuit de confusion , de désordre et de pillage. Les mandarins ne pouvant sceller tant de maisons à la fois dans différents quartiers de la ville , soupçonnèrent les domestiques d'avoir mis beaucoup d'effets à l'écart. Les terres et les maisons ne pouvoient pas disparaître ; mais il étoit plus aisé de cacher l'argent, les meubles, les bijoux, les obligations, les billets d'argent prêtés ou mis à profit, et c'est de quoi les mandarins vouloient s'assurer. C'est aussi ce qui donna lieu à la cruelle persécution qui fut suscitée au prince Joseph Ourtchen, douzième fils de Sourniama, prisonnier à Peking depuis trois ans, et dont le courage et la fermeté dans la foi ne le cèdent guère au courage et à la fermeté des premiers martyrs, comme vous le verrez dans la suite de cette lettre.

Ces visites et ces perquisitions tumultueuses avoient déjà duré dix jours, lorsque les regulo et les grands présentèrent à l'Empereur leur réponse sur l'accusation du général Ché-moute. Ils confirmoient la sentence qu'avoit portée ce général contre Sourghien et Courtchen, ajoutant qu'il fa'lloit les décapiter à Fourdane. Pour

ce qui est des fils, des petits-fils de Sou-nou, et des autres qui ont, disoient-ils, embrassé une fausse loi, il est difficile de leur pardonner, il faut les punir et les livrer au général, pour les faire étrangler en automne.

Le premier de la troisième lune (23 mars), l'Empereur fit sur cette délibération la réponse suivante : « Cette délibération des regulo et des grands s'est faite avec peu de soin et d'attention. On s'en est tenu à l'accusation du général Ché-moute, qui rapporte que Sourghien et Courtchen ont répondu qu'ils avoient embrassé cette loi depuis long-temps, et que quand il s'agiroit de perdre la vie, ils ne l'abandonneront jamais. On devoit me représenter qu'il étoit à propos d'envoyer à Fourdane un regulo et des grands pour les interroger, et que si Sourghien et Courtchen, après avoir entendu mes ordres, continuent à dire qu'ils mourront plutôt que de changer, il faut les faire mourir.

» Il est vrai que, dans un temps et dans des circonstances ordinaires, ils ont pu dire qu'ils ne changeront pas; mais maintenant, lorsque mes ordres leur seront signifiés, s'ils venoient à changer, ce seroit autre chose, et il faudroit conclure d'une autre manière. Il ont tous fait des fautes qui méritoient la mort, je leur ai

» pardonné; il ne faut pas les faire mourir pour
» un mot dit au hasard, et qui n'est peut-être
» l'effet que d'un vain entêtement. Qu'on ren-
» voie ce mémorial pour délibérer une seconde
» fois, et que le rapport me soit fait de cette
» nouvelle délibération. » Tel fut le premier
ordre de l'Empereur : il fait assez voir que le
dessein étoit d'obliger ces illustres chrétiens
d'abandonner leur religion, et que c'étoit là
le seul crime qu'on pût leur reprocher.

Les regulo et les grands se rassemblèrent
donc de nouveau, non pas pour délibérer, mais
pour se conformer entièrement à la volonté du
souverain, qui est l'unique règle qu'on ose
suivre. Ils le prièrent donc de nommer lui-
même le regulo et les grands qu'il reconnoi-
troit les plus capables de cette commission.

L'Empereur nomma le prince Tomoro-congo,
son cinquième frère, et un chef de bannière.
Ils ne partirent de Peking que le 22 de la troi-
sième lune (le 13 avril), qui étoit le saint jour
de Pâques. On ne fut pas peu surpris de voir
que l'Empereur envoyât son propre frère à
des princes dégradés, qu'il avoit mis au rang
du simple peuple; mais il n'y eut personne qui
ne jugeât que la vue de l'Empereur étoit d'en-
gager plus efficacement ces seigneurs à aban-
donner leur religion.

Aussitôt que nous apprîmes qu'on persécutoit ouvertement les princes chrétiens, nous ne nous contentâmes pas d'offrir tous les jours à Dieu nos vœux et nos sacrifices pour eux : nous crûmes devoir encore les consoler et les fortifier par nos lettres. Il y avoit du risque dans un tel commerce de lettres, vu les circonstances ; mais c'est dans de pareilles circonstances qu'il faut risquer. Nous fîmes donc partir un homme de confiance, à qui nous remîmes des lettres qui avertissoient ces seigneurs de la confiscation de leurs biens, et de l'ordre donné au cinquième frère de l'Empereur de se transporter à Fourdane pour les examiner. Nous le chargeâmes en même temps de les prévenir sur un petit secours d'argent que nous leur préparions, pour subvenir à leurs nécessités présentes. Enfin, nous tâchâmes de les satisfaire en les éclaircissant sur les doutes qu'ils nous avoient proposés, et nous leur donnâmes les instructions les plus conformes aux tristes conjonctures où ils étoient. Cet exprès que nous avions fait partir s'appelle *Pierre Yang*, c'est un fervent chrétien et anciennement attaché à ces princes. Il fut très peu de temps dans son voyage ; il nous rapporta, à son retour, que ces illustres néophytes avoient reçu de si accablantes nouvelles sans faire

paroltre la moindre émotion ; que la seule chose qu'ils sembloient craindre, c'étoit qu'à leur occasion on ne nous fit de la peine ; qu'ils nous recommandoient instamment de nous souvenir d'eux tous les jours au saint sacrifice, et de demander à Dieu la rémission de leurs péchés, et la force de souffrir constamment pour une cause si juste. Il ajouta qu'il avoit été rempli de la plus douce consolation en voyant que tous, grands et petits, les princesses et leurs filles, et même jusqu'aux enfans de sept à huit ans, ne respiroient que les souffrances et ne parloient que du bonheur qu'il y a de donner sa vie pour Jésus-Christ.

» Quand je leur parlai, poursuivit-il, du
» petit secours que je devois leur apporter de
» votre part, ils allèrent en avertir le prince
» Jean ; car il ne m'étoit pas permis d'entrer
» chez lui de peur de donner de l'ombrage à ses
» gardes. Il me fit répondre en ces termes :
» Dites aux pères que, s'ils jugent qu'il n'y
» ait rien à risquer pour eux du côté de la
» cour, nous recevrons volontiers leurs au-
» mônes ; mais que, s'ils prévoient qu'il y ait le
» moindre risque, nous les supplions de s'en
» dispenser : c'est-à-dire, qu'ils eussent mieux
» aimé souffrir la faim, et être réduits à la
» plus extrême misère, que de nous exposer le

» moins du monde au ressentiment de l'Empereur. » On avoit ramassé entre les pères portugais et les pères français la somme de deux cents taëls, qui valent environ mille francs de notre monnaie; c'étoit bien peu de chose pour tant de personnes qui se trouvoient dans un extrême besoin; mais c'étoit tout ce que notre pauvreté nous permettoit de faire.

Le même *Pierre Yang* fut le porteur de cette modique somme. Il ne lui arriva aucun accident durant le voyage; mais, à son retour, ayant rencontré les fourriers du cinquième *regulo*, il fut obligé de se cacher un jour entier pour laisser passer ce prince avec toute sa suite, dont il n'auroit pas manqué d'être reconnu. Il arriva ici le 6 de la troisième lune intercalaire (le 26 d'avril), avec des lettres qui faisoient foi de l'exactitude avec laquelle il s'étoit acquitté de sa commission. Il nous dit que ce secours d'argent avoit été reçu avec de grands sentiments de reconnoissance, et que le prince Jean l'avoit fait remettre à celui qui garde la chapelle commune, afin de le partager entre ceux qui s'adressoient à lui. Telle étoit la situation de ces princes à Fourdane. Pendant ce temps-là, *Sun-jou*, ministre d'état, l'un des deux intéressés à la confiscation des biens de ces seigneurs, étoit continuellement occupé à

questionner leurs domestiques, et à leur faire rendre compte des sommes qu'il prétendoit que leurs maîtres leur avoient laissées entre les mains.

Dans la visite qu'il fit de leurs hôtels, ayant vu des chapelles, des oratoires et des images de piété, il leur demanda si leurs maîtres étoient chrétiens, et si eux-mêmes l'étoient aussi. Quatre répondirent qu'ils étoient chrétiens. Le cinquième, qui étoit infidèle, et qui appartenoit au prince Louis, avoit vu partir son maître pour l'exil sans recevoir le baptême. Il répondit qu'il n'étoit pas chrétien, et qu'il ignoroit que son maître le fût. Louis, en effet, n'avoit reçu le baptême qu'au lieu de son exil, et qu'après l'accusation que le général d'armée fit à l'Empereur contre lui et contre son frère Joseph, compagnon de sa disgrâce, sur ce qu'ils avoient élevé une chapelle dans la ville de la frontière. La lettre que je vous écrivis en l'année 1724 vous a appris comment ils furent conduits tous deux à Peking et emprisonnés séparément. Sunjou crut intimider ces quatre domestiques chrétiens. Il leur fit de grandes menaces sur ce qu'ils avoient embrassé une religion proscrite, et contre laquelle l'Empereur s'étoit ouvertement déclaré. Mais la conclusion étoit toujours qu'il lui falloit remet-

tre ce qu'ils avoient retenu de l'argent, des papiers et des meubles de leurs maîtres. Les chrétiens répondirent qu'ils leur avoient remis tout ce qu'ils avoient; qu'à l'égard de leur religion, ils la croyoient la seule véritable.

« Quoi ! vous osez parler ainsi, reprit Sunjou ! » je vais vous livrer au tribunal, et vous accuser à l'Empereur; remettez-moi tout ce que vous avez caché. Nous n'avons rien caché, » répondirent les chrétiens, vous pouvez nous accuser à l'Empereur; nous vous suivrons jusqu'à la porte du palais pour y attendre la réponse de Sa Majesté. » Sunjou les fit enchaîner tous quatre, et présenta à l'Empereur l'accusation suivante le 25 de la troisième lune (16 d'avril).

« Nous, vos sujets, nous avons visité les maisons de Sou-nou, et nous avons trouvé que ses fils Sourghien, Tchourtchen, Courtchen, Ourtchen, et ses petits-fils Ijamga, Lègen, etc., avoient embrassé la loi du Seigneur du ciel; que Sourghien et Tchourtchen avoient orné dans leurs maisons des endroits particuliers, pour y placer l'image du Seigneur du ciel et pour l'honorer. Ayant interrogé leurs domestiques, Yose, San-pao, Oudanga, Tong-cheting, ils ont répondu que leurs maîtres étoient chrétiens, et qu'ils

» l'étoient pareillement. Les domestiques ont
» suivi l'exemple de leurs maitres; Sourghien
» et les autres, en suivant cette loi, ont agi in-
» considérément, et ont tenu une conduite tout
» à fait insensée. Mais, puisqu'un regulo et un
» grand sont partis pour Fourdane afin de les
» juger, nous n'en dirons pas davantage. Pour
» ce qui est d'Ourtchen, qui est actuellement à
» Pekin, et de ces quatre domestiques, qui
» sont chrétiens, nous demandons à Votre Ma-
» jesté un ordre pour les livrer au tribunal des
» crimes, afin qu'ils y soient jugés dans la dernière
» rigueur. Il n'y a que les châtimens qui puis-
» sent reduire ces esprits brouillons et indisci-
» plinables. Nous attendons avec respect les or-
» dres de Votre Majesté.

La réponse de l'Empereur ne fut pas entiè-
rement conforme aux désirs de Sun-jou.
« Vous me demandez, dit Sa Majesté, de li-
» vrer au tribunal les domestiques d'Ourtchen
» et les autres fils de Sou-nou, parce qu'ils
» suivent la loi du Seigneur du ciel. En cela,
» les domestiques n'ont fait que se conformer à
» la conduite de leurs maitres. Que le regulo
» Ounenguy (troisième frère de l'Empereur),
» accompagné des grands de la même bannière,
» aille interroger Ourtchen (le prince Joseph);
» s'il reconnoît sa faute et s'il s'en repent, tout

» est fini; mais, s'il ne veut pas changer, qu'on
» en délibère, et qu'on me fasse le rapport de
» ce qui aura été déterminé. A l'égard des do-
» mestiques, qu'on les mette en liberté; je leur
» pardonne. »

Je vous avoue, mon révérend père, que, lorsque nous apprîmes cet ordre de l'Empereur, nous craignîmes fort que le prince Joseph, qu'on n'avait pas eu le temps d'instruire à fond de nos saintes vérités, et qui, d'ailleurs, étoit affoibli par une longue et dure prison, ne se laissât surprendre ou embarrasser par les artifices du troisième regulo. Ce prince avoit ordre de lui faire tout espérer de la cour, pourvu qu'il eût la complaisance de déférer aux volontés de l'Empereur, en quittant la religion qu'il avoit eu l'imprudence de suivre. Tout ce que nous pûmes faire fut de redoubler nos vœux au Seigneur, et de le prier d'éclairer ce prince de ses lumières, et de le fortifier par sa sainte grâce.

Nous apprîmes bientôt que Dieu ne l'avoit pas abandonné dans les fers, et qu'il étoit descendu avec lui dans sa prison (Sag. 10. 13). Il eut à soutenir les plus fréquentes et les plus vives attaques. Promesses, menaces, reproches, tout fut mis en œuvre, mais il y fut insensible : et toute la réponse qu'on put tirer de lui, c'est

qu'il étoit chrétien, et qu'il continueroit de l'être jusqu'à l'effusion de tout son sang. C'est ce que vous verrez encore mieux par le compte que le regulo en rendit à l'Empereur, le troisième de la troisième lune intercalaire (le 23 d'avril).

« Nous, vos sujets, pour obéir respectueusement aux ordres de Votre Majesté, nous sommes allés interroger Ourtchen, et nous lui avons fait les questions suivantes : On assure que vous et vos frères aînés Sourghien, Tchourtchen et Courtchen, avez embrassé la loi chrétienne : dites-nous quelle raison vous a portés, vous qui êtes Mantcheoux, à suivre cette fausse loi ?

« Ourtchen a répondu : Il est vrai que j'adore le Seigneur du ciel de même que je sers l'Empereur ; je ne puis changer. Rebelle, m'écriai-je, oses-tu désobéir à l'Empereur, ton maître ? Ignores-tu que c'est par son ordre et de sa part que je t'interroge ? Tiens, lis-le, cet ordre respectable, et fais-y attention : veux-tu changer, ou ne le veux-tu pas ?

« Ourtchen, ayant lu l'ordre de Votre Majesté, s'est mis à genoux et a dit : J'offense l'Empereur, je dois mourir ; mais je ne puis changer.

« Nous, vos sujets, nous considérons qu'Ourt-

» chen, étant Mant-cheou, a suivi une fausse
» religion, et qu'il tient la conduite d'un in-
» sensé et d'un rebelle. Sunjou l'a déjà accusé à
» Votre Majesté. Elle a bien voulu, par un effet
» de sa bonté singulière, nous envoyer vers lui
» pour le faire rentrer en lui-même, et lui dire
» qu'il n'a qu'à avouer sa faute et en témoi-
» gner du repentir, et que tout est fini. Mais
» Ourtchen est obstiné dans sa désobéissance :
» son parti est pris, et il ne changera jamais.
» Pendant que nous l'interroignons, il ne fit pa-
» roître nulle crainte, et ne donna aucun signe
» de repentir : au contraire, il avouoit, d'un air
» content, qu'il avoit embrassé cette loi, et il
» soutenoit, avec opiniâtreté, qu'il avoit eu
» raison de le faire, et qu'il ne devoit pas
» changer. Rien n'est plus digne de châtiment.
» C'est pourquoi nous jugeons que sur le champ
» Ourtchen doit être traité en rebelle et être
» coupé en pièces. C'est le moyen de faire
» observer exactement les lois. Nous attendons
» avec respect les ordres de Votre Majesté. »

Il sembloit qu'on devoit perdre toute espé-
rance d'ébranler ces illustres néophytes. Ce-
pendant l'Empereur ne désespéra pas d'y réus-
sir, et il se flatta que ses promesses ou ses me-
naces auroient enfin leur effet. Voici l'ordre
qu'il donna le même jour.

« Que le regulo, tous les chefs des bannières
» Mant-cheoux, et tous les présidents des tri-
» bunaux aillent encore interroger Ourtchen ;
» qu'ils délibèrent sur ses réponses, et qu'ils
» m'en fassent le rapport. »

Aussitôt que cet ordre fut porté, le troi-
sième regulo fixa au cinquième de la même
lune (25 d'avril) le jour de l'assemblée géné-
rale qui devoit se tenir à Yen-sse-keou, lieu
de la prison d'Ourtchen. On envoya des billets
dans les différents quartiers de la ville, pour
avertir tous ceux qui devoient assister à cette
assemblée : et par ce moyen-là on fut bientôt
informé, dans tout Peking, du jour où ce sei-
gneur devoit être jugé. Le concours du peuple
autour de sa prison fut si grand, que les gardes
eurent beaucoup de peine à écarter la foule.
La curiosité y attiroit les uns, d'autres y ve-
noient par de meilleurs motifs : plusieurs de
ses domestiques y accoururent : l'un d'eux,
quoiqu'infidèle, ne doutant point que son maître
ne dût avoir la tête tranchée ce jour-là même,
avoit préparé une natte et un coussin afin de
recevoir son corps : d'autres, qui étoient chré-
tiens, n'avoient en vue que de recueillir avec
respect ce qu'ils pourroient s'approprier de
ses reliques.

Un si grand nombre de juges ne pouvant

Entrer dans la prison du prince, ils établirent leur tribunal dans un temple d'idoles qui étoit proche, et y firent venir le prisonnier chargé de ses neuf chaînes. On lui ordonna d'abord de se mettre à genoux. On lui fit coup sur coup une infinité de questions auxquelles on l'obligeoit de répondre promptement. Le dessein étoit de l'embarrasser et de le forcer en quelque sorte à se couper lui-même en ses réponses. Mais Dieu ne permit pas que le mensonge et l'iniquité prévalussent sur la vérité et l'innocence. Ses juges furent bientôt convaincus qu'ils perdroient leur temps et leurs peines, et après environ une heure de combat, où le généreux chrétien se soutint toujours avec une admirable fermeté, ils le renvoyèrent dans sa prison. Ils rendirent compte à l'Empereur de ce qui s'étoit passé; mais le peu de succès qu'ils avoient eu les empêcha sans doute de présenter un mémorial : du moins il n'est pas venu à ma connoissance.

Quand le prince Joseph fut de retour dans sa prison, il raconta une partie de son interrogatoire à Ma-siao-ell, jeune domestique qu'on avoit enfermé avec lui pour le servir, et qu'on a depuis mis en liberté. Je diffère à vous en parler, pour ne pas interrompre les actes authentiques.

Cette seconde tentative, faite avec tant d'éclat, ayant si peu réussi, de même que deux autres particulières et plus secrètes, l'Empereur fut outré d'une résistance à laquelle il ne croyoit pas devoir s'attendre : situation dangereuse dans un monarque peu accoutumé aux contradictions, et qui a tout pouvoir sur la vie de ses sujets ! Il dissimula néanmoins son chagrin ; et, faisant semblant qu'on n'avoit pas compris sa pensée, il prit un autre biais, qui pourtant ne trompa personne. Vous en jugerez vous-même par l'exposition que je vais faire, en traduisant fidèlement ses paroles.

Le troisième jour de la troisième lune (le 10 mai), l'Empereur fit appeler Ma-tsi, premier ministre d'état, les présidents des neuf tribunaux, et les grands Mant-cheoux des huit bannières, et leur dit : « Ourtchen se moque de vous, et il a raison, parce que vous l'avez mal interrogé, faute d'avoir compris ma pensée : écoutez bien ce que je vais vous dire, et retournez lui porter mes ordres.

« Le Seigneur du ciel, et le Ciel, c'est une même chose; toutes les nations du monde honorent le Ciel, mais chacune a son rite particulier pour lui rendre ses honneurs. Le rite des Tartares Mant-cheoux est le *Tiao-*

» *chin*¹. Il n'y a personne qui, le premier jour
 » de l'an, ne brûle des odeurs et du papier, et
 » cela pour honorer le Ciel.

» Nous autres, Mant-cheoux, nous avons
 » nos rites particuliers; les Montgoux, les Chi-
 » nois, les Moscovites, les Européens, etc., ont
 » aussi chacun le leur qui leur est propre.
 » Quand on fait attention aux réponses d'Ourt-
 » chen, on voit qu'il se fâche, comme si l'on
 » vouloit qu'il cessât d'honorer le Ciel. Ce
 » n'est pas là ce que j'ai prétendu lui défendre;
 » mais j'ai dit que chacun avoit sa manière de
 » l'honorer, et que lui, étant Mant-cheou, il de-
 » voit suivre le rite des Mant-cheoux. Or, non-
 » seulement il refuse de s'y conformer, mais il
 » l'abandonne pour suivre la fausse loi des Eu-
 » ropéens; c'est un renversement total de con-
 » duite.

» Ourtchen ayant donc abandonné le rite
 » de ses ancêtres, et soutenant, contre toute rai-
 » son, que celui d'Europe, qu'il a embrassé, est
 » le seul véritable, imite la conduite insensée
 » de son père, qui abandonna son véritable
 » maître pour entrer dans la faction d'Akina
 » et de Se-sse-ke. Voici sans doute quel est le

¹ Le *Tiaochin* est une cérémonie qui n'a rien de fixe ni d'arrêté; chaque famille la fait à sa manière.

raisonnement d'Ourtchen : C'est fait de moi ,
je dois mourir ; si , en m'attachant opiniâtre-
ment à la loi du Seigneur du ciel , l'Empereur
me condamne à la mort , je rendrai sa per-
sonne odieuse , et il aura la mauvaise réputa-
tion de m'avoir fait mourir , parce que j'hon-
ore le Seigneur du ciel. Son père et lui ont
commis des fautes énormes , qui méritoient la
mort : vous autres grands , vous me présen-
tâtes un mémorial par lequel vous me sup-
plîiez de les traiter en rebelles : je n'ai pas
encore répondu à ce mémorial. Si je voulois
le faire mourir , ce seroit pour les crimes de
rébellion , dont son père et lui sont coupa-
ble , et non pas parce qu'il honore le Seigneur
du ciel. Vous savez que les grands m'ayant
présenté une requête contre les quatre do-
mestiques qui s'étoient dits chrétiens , afin
qu'on les jugât sévèrement , je répondis que
c'étoit une canaille ignorante , et qu'il falloit
leur pardonner. Je n'ignore pas que plusieurs
autres font aussi profession de cette loi : mais
il n'y a nul inconvénient par rapport à l'em-
pire ; car , s'il y en avoit réellement , est-ce que
l'Empereur , mon père , eût souffert les Euro-
péens à la cour ? et moi-même ne l'aurois-je
pas défendu dès le commencement de mon
régne ? mais parce qu'Ourtchen , qui est Mant-

» cheon , et qui étoit ci-devant du sang royal,
» a préféré la loi chrétienne aux rites de ses
» ancêtres, il a non seulement violé les lois de
» l'empire, mais il a encore offensé le Ciel même,
» et c'est pourquoi j'avois ordonné qu'il aban-
» donnât cette loi. »

Au sortir de cette audience, les grands mirent par écrit les paroles de l'Empereur, et, avec ces nouvelles armes, ils allèrent pour la troisième fois attaquer le généreux néophyte. Ils redoublèrent leurs efforts; ils lui répétèrent tout ce que l'Empereur leur avoit dit, et ils y ajoutèrent d'eux-mêmes tout ce qu'ils crurent de plus convaincant et de plus capable de le gager; ils le flattèrent; ils lui firent les plus belles promesses; ils en vinrent aux reproches, aux menaces, aux invectives. Tous ces efforts furent inutiles; Joseph fut inébranlable, et finissoit toujours par dire; Je ne puis changer. Les juges se retirèrent, interdits et confus. Pour se disculper eux-mêmes et pour faire voir à l'Empereur qu'ils ne s'étoient pas écartés de ses vues, ils mirent par écrit et leurs interrogations, et quelques-unes des réponses d'Ourchen, qu'ils présentèrent à Sa Majesté. Quoiqu'on répète dans cet écrit plusieurs choses que j'ai déjà dites, je ne laisserai pas de le rapporter tout entier, parce que c'est un acte

authentique qui ne doit pas s'omettre. Le voici fidèlement traduit du tartare :

« Nous, vos sujets, nous nous sommes transportés dans la prison d'Ourtchen, et nous lui avons dit : Le Seigneur du ciel, et le Ciel, c'est la même chose ; il n'y a point de nation sur la terre qui n'honore le Ciel. Les Mant-cheoux ont dans leurs maisons le *Tiao-chin* pour l'honorer. Vous qui êtes Mant-cheon, vous suivez la loi des Européens, et vous vous êtes senti porté à l'embrasser, dites-vous, à cause des dix commandements qu'elle propose, et qui sont autant d'articles de cette loi ; apprenez-nous ce qu'ils prescrivent.

« Ourtchen a répondu : Le premier nous ordonne d'honorer et d'aimer le Seigneur du ciel sur toutes choses ; le second défend de jurer par le nom du Seigneur du ciel ; le troisième veut qu'on sanctifie les jours de fête en récitant des prières, et en faisant les cérémonies pour honorer le Seigneur du ciel ; le quatrième commande d'honorer le Roi, les pères et mères, les anciens, les grands, et tous ceux qui ont autorité sur nous ; le cinquième défend l'homicide, et même la pensée de nuire aux autres ; le sixième oblige à être chaste et modeste, et défend jusqu'aux pensées et aux affections [contraires à la pureté ; le septième

défend de ravir le bien d'autrui, et la pensée même de l'usurper injustement; le huitième défend le mensonge, la médisance, les injures; le neuvième et le dixième défendent de désirer la femme d'autrui. Tels sont les articles de la loi à laquelle j'obéis. Je ne puis changer.

Nous avons dit : Ces dix commandements se trouvent dans tous nos livres, et il n'est personne qui ne les observe, ou si quelqu'un les transgresse, on le punit de la manière que la loi le prescrit. Ce ne sont pas les seuls Européens qui les mettent en pratique. Mais comment pouvez-vous dire que cette loi commande d'honorer le Roi, les pères et mères, etc., tandis que vous abandonnez les rites du tiao-chin de vos ancêtres? Est-ce ainsi que vous leur obéissez? Et n'est-il pas vrai de dire que vous violez cet article de votre loi? Vous êtes Mant-cheou, vous avez été du sang royal, et, malgré cela, vous renoncez aux coutumes de vos pères, pour suivre une loi étrangère! N'est-ce pas imiter la conduite insensée de votre père, qui, abandonnant son véritable maître, s'attacha à la faction d'Akina et de Se-sse-ke? Qu'a-t-il gagné? Ses os, réduits en cendres, ont été jetés au vent. Quoi! vous manquez de fidélité à votre légitime maître, vous désobéissez à vos parents, vous péchez

contre le Ciel, et vous dites que vous l'honorez !

» Ourtchen a répondu que la loi chrétienne lui apprenoit que le Seigneur du ciel descendit sur la terre, il y a plus de dix-sept cents ans, et qu'il enseigna lui-même le culte dont il doit être honoré; que, quand une fois on a suivi cette loi, on ne la doit plus abandonner, et que quiconque l'abandonne se révolte contre le Ciel; que cette loi ne permet pas de pratiquer le rite du tiao-chin, et qu'ainsi il ne peut pas changer.

» De plus, il a dit que la loi d'Europe règle parfaitement l'esprit et le cœur; qu'elle prescrit des abstinences convenables; qu'elle réprouve les fautes les plus intérieures, et jusqu'à la pensée du mal, et que toute autre loi n'est pas véritable.

» Nous l'avons pressé encore davantage, et nous lui avons dit : La loi d'Europe n'est suivie que des Européens, et vous prétendez que quiconque l'abandonne se révolte contre le Ciel ? Quoi ! l'Empereur, notre maître, n'est-il pas maître et seigneur par l'ordre du Ciel ? et vous refusez de lui obéir ! Pouvez-vous disconvenir que vous ne soyez un rebelle, et que vous n'offensiez le Ciel ? Répondez nettement.

» Ourtchen a paru embarrassé, et, ne sa-

chant que répondre, il a frappé la terre du front, et a dit : Je ne puis soutenir le reproche qu'on me fait, de ne pas obéir à l'Empereur ; il est vrai pourtant que je ne puis changer.

» Nous lui avons fait de nouvelles instances : Vous assurez, lui avons-nous dit, que la loi d'Enrope règle l'esprit et le cœur. Est-ce que dans les livres de nos anciens sages on n'apprend pas à régler l'un et l'autre ? Ne trouve-t-on pas à chaque page de ces livres les maximes suivantes : Ne vous trompez pas vous-même, ayez l'esprit droit, rectifiez votre cœur, et tant d'autres semblables ? qu'avez-vous à répondre ? Vous dites encore que le Seigneur du ciel est descendu du ciel en terre. Est-ce qu'il a un corps ? Est-ce que vous l'avez vu ? Vous ajoutez qu'il y a plus de dix-sept cents ans qu'il a pris naissance parmi les hommes pour leur salut ; mais bien avant ce temps-là, sous le règne de *Yao* et de *Chun*, la loi d'Europe n'existoit pas, et cependant le culte du Ciel subsistoit : le nierez-vous ? vous seriez le seul. Que prétendez-vous donc, lorsque vous vous attachez avec tant d'opiniâtreté à la loi des Européens ? Voudriez-vous dire que la doctrine de nos anciens sages est fausse, et que celle d'Europe est la seule véritable ?

» A tout cela Ourtchen a fait des réponses :

peu intelligibles et qui marquoient l'embaras où il se trouvoit. Il nous a parlé d'une loi ancienne et nouvelle ; il nous a dit qu'il n'étoit pas nécessaire de voir pour croire des vérités, telle que la descente du Seigneur du Ciel en terre : et, après beaucoup de paroles auxquelles on ne comprenoit rien, il a persisté à dire qu'il ne pouvoit pas changer.

» Fatigués de tant de discours peu sensés, nous lui avons dit : Jeune homme, non content du crime de rébellion dont vous vous êtes rendu coupable, vous avez encore suivi une fausse loi que vous ne voulez pas abandonner. Cela seul mériteroit qu'on vous fît mourir à l'heure même ; mais notre incomparable maître, par une bonté singulière, suspend les effets de sa justice. Il a envoyé des grands pour vous instruire, pour vous faire rentrer en vous-même, et vous dire que, si vous voulez vous corriger en quittant votre fausse loi, et reprenant les pratiques des Mant-cheoux touchant le culte du Ciel, tout est fini ; mais que si, au contraire, vous persistez dans votre opiniâtreté, c'est à l'ordre de l'Empereur même que vous résistez : prenez votre parti et répondez.

» Ourtchen, frappant la terre du front, a répondu : Les bienfaits de l'Empereur mon

maître sont très grands ; son amour pour moi est parvenu à son comble ; je ne puis soutenir le reproche que vous me faites de ne lui pas obéir. Quoi ! lui avons-nous répliqué, n'êtes-vous pas entré, vous et votre père, dans la faction d'Akina et de Se-sse-ke ? N'avez-vous pas commis des crimes de toutes les sortes ? Combien de fois n'avez-vous pas mérité la mort ? Le mémorial que les grands ont présenté à l'Empereur, pour faire mourir selon les lois notre père et ses enfants, subsiste encore ; il est devant l'Empereur ; il n'a qu'à y répondre, et votre mort est certaine. Pour nous, qui sommes témoins de votre opiniâtreté à ne pas quitter cette fausse loi, il nous est clair que vous raisonnez ainsi : J'ai mérité la mort ; si maintenant on me fait mourir, parce que j'ai embrassé la loi chrétienne et que j'honore le Ciel, à la bonne heure, qu'on le fasse.

Nous avons eu beau presser Ourtchen, comme il paroît par le compte que nous en rendons à Votre Majesté, il n'a pas été possible de vaincre son opiniâtreté ; ses réponses ont toujours été les mêmes : La loi que j'ai embrassée, je ne la puis quitter qu'avec la vie ; je ne la changerai jamais ; si l'on me fait mourir pour cette cause, je mourrai avec joie.

Tout bien considéré, Ourtchen et son

père, s'étant attachés à la faction d'Akima et de Se-se-ke, ont fait des crimes de toutes les sortes, pour lesquels les os de Son-nou ont été dispersés. Les grands, après avoir délibéré, ont supplié Votre Majesté de le condamner à la mort, lui et ses enfants. Ourtchen ayant embrassé une fausse loi, Votre Majesté lui a donné plusieurs ordres consécutifs, et lui a fait dire qu'étant Mant-cheou, et ayant même été du sang royal, il devoit suivre les coutumes de sa nation dans le culte qu'elle rend au Ciel. Ourtchen n'eût-il pas dû porter dans le cœur, élever respectueusement sur sa tête les bienfaits de Votre Majesté, et changer à l'instant ? Mais, au lieu d'obéir à des ordres si respectables, il s'est entêté de folles idées, et a répondu constamment, que, puisqu'il avoit embrassé la religion chrétienne, il ne la quitteroit pas.

Les réponses d'Ourtchen prouvent évidemment qu'il a pris son parti et qu'il raisonne de cette manière : Je ne puis éviter la mort que méritent mes crimes et ceux de mon père ; selon les lois de l'empire, on ne peut les pardonner. Si maintenant l'on me fait mourir, parce que je fais profession de la loi chrétienne, et que j'honore le Seigneur du ciel, à la bonne heure, je mourrai content. C'est ce

qui
né
sou
on
pro
gra
ter
cun
avec
Il
tant
com
seph
et la
Ces
vres
mém
L
leur
de c
jour
Tiad
et au
Sou-
des
ne d
Q
néra

qui n'a pas échappé aux lumières et à la pénétration de Votre Majesté. Si donc on le faisoit mourir parce qu'il a suivi une fausse loi, on ne feroit que ce qu'il souhaite. Il est plus à propos, conformément à la délibération des grands, présentée à Votre Majesté, de le traiter en rebelle et de l'exécuter à mort sans aucun délai. C'est pour cela que nous offrons avec respect ce mémorial à Votre Majesté.

Il est aisé de voir que les grands, en mettant par écrit cette déposition, n'ont rien compris à plusieurs réponses du prince Joseph, surtout à celles qui regardent l'ancienne et la nouvelle loi et l'incarnation du Verbe. Ces vérités sont expliquées dans plusieurs livres que ce seigneur avoit lus et qu'il avoit même appris par cœur.

Les juges furent quelque temps sans faire leur rapport; du moins l'Empereur ne parla de cette affaire que le 21 de mai, c'étoit le jour auquel il faisoit la cérémonie tartare du *Tiao-chin*. A cette occasion, il dit aux regulo et aux grands mant-cheoux, que les fils de Sou-nou étoient des rebelles; que c'étoient des esprits brouillons et désobéissants, et qu'en ne devoit pas les laisser vivre.

Quelque temps après, le gouverneur-général de Pekin se transporta dans la prison de

Joseph, suivi de maçons, de charpentiers et d'autres ouvriers. Il examina attentivement le logement et la cour et dit au prince : « *Ago*, ce lieu-ci est trop vaste pour vous; il vous faut un lieu plus étroit et plus propre à vous maintenir dans le recueillement, pour avoir moins de distractions dans vos prières. Cela est vrai, répondit Joseph, le plus petit espace me suffit. Quel âge avez-vous, dit le gouverneur? J'ai trente-trois ans, dit Joseph. Que fait ici ce valet, reprit le gouverneur? il faut qu'il sorte. Joseph répondit: On le fit entrer avec moi pour m'aider de temps en temps à soulever mes chaînes: je n'en ai pas besoin, d'ailleurs il n'a point fait de faute qui mérite la prison. Je le ferai sortir, dit le gouverneur, mais auparavant il vous faut construire un petit ermitage. »

Au même instant il fit approcher ses ouvriers; la prison consistoit en trois petites chambres de plain pied. Il en prit une qu'il partagea en deux, ne laissant qu'un espace de six pieds en large sur dix de profondeur: on pratiqua une petite porte sur le devant, et à côté une fenêtre. Devant la porte, à la distance de cinq pieds, il fit élever un mur aussi haut que le toit, où l'on plaça un tour pour faire passer la nourriture; puis il fit sortir le domestique

avan

Ce

Mas

Com

nom

suite

et m

fis p

dit a

le ve

«

Jose

m'av

dans

un a

exp

l'enn

mou

et in

cons

heur

m'in

et j

tran

la p

Vo

pre

leve

avant que la clôture fût entièrement achevée.

Ce domestique, âgé de dix-huit ans, nommé *Masia-oell*, avoit été baptisé le jour de la Commémoration de saint Paul, dont il porte le nom; et c'est pourquoi je l'appellerai dans la suite *Paul Ma*. Il vint me voir le 16 de juin et me raconta ce que je viens de dire. Je lui fis plusieurs questions auxquelles il répondit avec beaucoup d'ingénuité, ainsi que vous le verrez par le précis que je vais en faire.

« J'ai été enfermé, me dit-il, avec le prince Joseph deux ans et quarante-un jours. On m'avoit promis de ne me retenir que deux mois dans la prison, et qu'au bout de ce temps-là un autre prendroit ma place. Ce terme étant expiré, et voyant qu'on ne pensoit pas à moi, l'ennui me prit de telle sorte que j'en pensai mourir. Mon maître en étoit affligé lui-même, et imaginoit toutes sortes de moyens de me consoler. Il attribuoit mon chagrin au malheur que j'avois de n'être pas chrétien; il m'instruisoit chaque jour; j'appris les prières, et je me trouvai peu après dans une situation tranquille; la prison ne m'étoit plus à charge; la pensée même ne me venoit pas d'en sortir. Voici l'ordre du jour que mon maître s'étoit prescrit et qu'il observoit exactement. Il se levait de grand matin et récitoit le gros livre

de prières qu'il salt par cœur. Il avoit trois livres qui traitent de la religion; il les lisait chaque jour pendant quelque temps: il les salt de même par cœur.

Après le dîner, il s'occupoit à des exercices corporels et creusoit la terre dans la cour. Quand un trou étoit achevé, il en faisoit un autre pour combler le premier. Je l'ai vu à un ouvrage inutile. Nous n'avions point d'outils de fer; nous nous servions du bois le plus dur, qu'on nous donnoit pour brûler.

Le *cang* ou l'estrade de maçonnerie sur laquelle nous couchions étoit endommagée; et au-dessous l'on ne pouvoit brûler que du charbon de pierre, dont la vapeur causoit à mon maître des étourdissements; ainsi nous passions l'hiver sans feu. Il s'avisa de faire de petits fourneaux de la terre qu'il avoit tirée de la cour, et de l'eau qu'on nous fournissoit, afin de pouvoir allumer dans la cour du charbon de pierre. J'avois beau lui dire que je savois par expérience qu'on ne pouvoit allumer que du charbon de bois dans de pareils fourneaux: Fais toujours, me disoit-il, et ne te mets pas en peine du reste. Il arriva, en effet, que le charbon de pierre s'y alluma aisément; c'est ce que jusque-là je n'avois jamais vu.

Quand l'heure destinée au travail étoit

venue
avait
qu'il
l'aide
voule
neau
fit av
Apr
du so
il n'é
qu'il
fait g
gardi
conn
de la
gran
La ri
chate
péche
sieur
qu'un
point
jour
zièm
sert
bann
Son
moy

venue, il jetoit sur ses épaules les chaînes qu'il avoit au bras et au cou, et il traînoit celles qu'il avoit aux pieds. Il ne m'a jamais dit de l'aider à les supporter, si ce n'est quand il vouloit changer d'habit. Un jour qu'un anneau d'une de ses chaînes étoit rompu, il en fit avertir les gardes afin qu'on y remédiât. Après le souper, il récitait toutes les prières du soir. Pour ce qui est des jours d'abstinence, il n'étoit pas nécessaire de l'en avertir; depuis qu'il a été arrêté à Fourdane, il n'a jamais fait gras, dans la crainte où il étoit de ne pas garder les jours d'abstinence, faute de les connoître. Il n'y avoit que moi qui mangeois de la viande. Pour lui, il disoit qu'il étoit un grand pécheur et qu'il devoit faire pénitence. La rigueur de sa prison, la pesanteur de ses chaînes et sa continuelle abstinence ne l'empêchoient pas de macérer son corps par plusieurs autres austérités. Un bruit d'instruments qu'un voisin faisoit devant ses idoles à la pointe du jour, nous annonçoit le premier jour de la lune, et nous apprenions le quinzième par le bruit d'une poutte, dont on se sert pour élever, devant le temple voisin, la bannière au-dessus du mât dressé à cet usage. Son esprit inventif lui faisoit trouver cent moyens de varier ses exercices : une fois,

entre autres, il me fit tirer quelques toiles du toit, et peu à peu nous les fendîmes avec de petites pierres plates ou avec de petits os; ayant ensuite trouvé, en creusant dans un endroit, du marbre blanc et d'autre marbre qui étoit noir, nous nous mîmes à le tailler et à le polir avec d'autres pierres; et peu à peu nous achevâmes un jeu de dames complet: c'est ainsi qu'il s'occupoit hors des temps destinés à la lecture et à la prière.

Vinrent ensuite les interrogatoires. Le troisième régulo entra dans notre prison avec le chef de la bannière *Pou-ta-che*, et grand nombre d'autres mandarins. Il n'y a point de reproches qu'ils n'aient faits à mon maître, sur ce qu'il avoit abandonné le rite de ses ancêtres pour suivre la religion des Européens. Ces reproches étoient suivis de belles promesses: Quittez cette loi, lui disoient-ils, l'Empereur oubliera vos fautes et vous rétablira dans vos charges, etc. Mais mon maître répondoit toujours que la religion qu'il suivoit étoit la seule véritable, et qu'il aimoit mieux mourir que d'y renoncer. Voici l'ordre de l'Empereur, poursuivoient-ils, lisez-le. Mon maître, l'ayant lu, fraploit la terre du front et répondoit toujours qu'il ne pouvoit pas changer. Ces messieurs parloient tantôt tartare et tantôt

chinois, et je ne comprenois pas tout ce qu'ils disoient; mais je vis bien qu'ils étoient en grande colère, et qu'en se retirant ils lançoient sur lui des regards menaçants et le chargeoient d'invectives. Une autre troupe de mandarins vint encore dans sa prison et l'accabla d'injures. Quelques-uns lui demandèrent, en se moquant, s'il étoit fils des Européens ou des Mant-cheoux. Est-ce que les jeunes gens, leur répondoit mon maître, qui vont aux écoles de *Cong-tse* (Confucius), sont pour cela les enfants de Cong-tse? Ils apprennent sa doctrine, et c'est tout.

Un de ces mandarins, qui a épousé la sœur de mon maître, et qui pour cette raison a été dépouillé de sa dignité, sans cependant perdre sa charge, lui a fait la même question par manière d'insulte. Mon maître lui demanda à son tour s'il étoit fils de *Koen-lao-ye* (1) qu'il honoroit à genoux avec tant de dévotion? Taisez-vous, lui dirent les autres, c'est par ordre de l'Empereur que votre beau-frère

Ce *Koen-lao-ye*, qui s'appeloit *Koen-yun-tcham*, après avoir mené la brouette et fait le métier de voleur, devint fameux général. Après sa mort, on lui éleva un temple, et les Mant-cheoux, qui croient qu'il les a aidés à faire la conquête de l'empire, l'honorent d'une façon particulière.

vous parle ainsi : pour lors il se tat, et s'excusa sur ce qu'il ignoroit cet ordre.

» Enfin on tira mon maître de sa prison pour lui faire subir un troisième interrogatoire. Je ne le suivis pas ; mais il me dit à son retour, que, quand on doit comparoitre devant les tribunaux pour rendre compte de sa foi, il n'est pas nécessaire de préparer ses réponses, et que Dieu inspire alors ce qu'il faut dire. Ils me reprochent, ajouta-t-il, que je suis un rebelle, que je viole les ordres de l'Empereur ; mais puis-je lui obéir, quand il me commande de me révolter contre Dieu même ? Je vois bien qu'on va confisquer mes biens, je m'en mets peu en peine ; qu'ensuite on me fera mourir, c'est le plus grand avantage que je puisse désirer. Pour toi, poursuivit-il, on te laissera tranquille ; mais songe sérieusement à te faire bien instruire et à vivre en parfait chrétien. Si cette loi n'étoit pas véritable, je ne porterois pas ces chaînes que tu vois, ou elles seroient déjà tombées depuis long-temps.

» Enfin, ajouta Paul Ma, on vint resserrer mon maître, il fut mis dans un cachot, comme je vous l'ai raconté, et l'on me donna la liberté. Il me chargea de recommander à tous ses amis de prier Dieu pour lui, et de leur dire qu'il se portoit bien et qu'il étoit content. Il me fit

mettr
soie
c'est
pas p
ne l'a
le m
lui d
Ma
qui
doct
et s
qui
terp
P
le c
inte
éto
à la
du
de
ve
pla
ch
ce
m
q
d

mettre dans mon paquet une vieille veste de soie blanche, ses bas et ses anciennes bottes; c'est tout ce qu'il avoit à me donner. Il n'est pas possible de trouver un meilleur maître; je ne l'ai jamais entendu se plaindre, ni donner le moindre signe d'impatience; je n'ai eu avec lui d'autre peine que celle de le quitter. » Paul Ma a rendu le même témoignage à tous ceux qui l'ont interrogé, et en particulier à M. le docteur Antoine Rua, protonotaire apostolique et secrétaire de M. l'ambassadeur de Portugal, qui a reçu ses dépositions par le canal de l'interprète de son Excellence.

Pendant que ces choses se passaient à Peking, le cinquième regulo envoyé à Fourdane pour interroger les autres princes chrétiens qui y étoient arrêtés, dépêcha un de ses eunuques à la cour. L'empereur le fit attendre à la porte du palais plus de dix jours, sans lui donner de réponse, ce qui marquoit que les nouvelles que cet eunuque avoit apportées ne plaisoient pas à Sa Majesté.

Le 25 de mai, Pierre Yang m'amena un chrétien nommé *Louis Yang*, arrivé tout récemment de Fourdane, et envoyé par la famille du prince Stanislas. Ce chrétien me dit que le cinquième regulo, prince d'un génie doux et naturellement équitable, avoit inter-

rogé plusieurs fois les princes Jean et François, en présence du général des armées; que, bien qu'il eût ordre de faire mourir les chrétiens qui refuseroient de renoncer à Jésus-Christ, il avoit été frappé de leurs réponses, et qu'il n'avoit pu se résoudre à condamner à la mort des gens qu'il ne trouvoit coupables d'aucun crime; qu'il avoit pris le parti de recevoir par écrit leurs dépositions et tous leurs moyens de défense, avec les livres de la sainte loi, qu'ils lui présentèrent; qu'il avoit envoyé le tout par un courrier à l'Empereur; et que Sa Majesté, après avoir été long-temps sans faire de réponse, avoit donné l'ordre suivant: « Ces » gens-là veulent disputer; eh bien! qu'on les » amène chargés de chaînes pour disputer à » Pekin; » que cet ordre ne fut pas plutôt arrivé à Fourdane, qu'on fit monter les princes Jean et François, chacun sur une charrette; que le général de Fourdane fit arrêter en même temps tous les autres chrétiens, et les fit étroitement garder jusqu'à ce qu'il fût informé des dernières résolutions de la cour. Il m'ajouta qu'il partit deux jours après eux; qu'ils venoient assez lentement; que le cinquième regulo les faisoit conduire par une escorte de soldats, les officiers à leur tête, et qu'il les suivoit de loin. C'est tout ce

que je pus apprendre de ce bon Néophyte.

Les deux prisonniers arrivèrent le 27, et couchèrent hors de la ville. Le 28 au matin, le cinquième regulo se rendit au palais pour faire son rapport à l'Empereur. Il ne savoit pas que tout s'y disposoit pour l'audience que Sa Majesté devoit donner ce jour-là à l'ambassadeur de Portugal. Deux princes, frères de l'Empereur, qui le virent entrer, l'avertirent de ce contre-temps. Sur l'heure, il retourna sur ses pas, et alla au-devant de ses prisonniers, qui étoient déjà entrés dans la ville; il les en fit sortir pour retourner à l'endroit où ils avoient couché. L'ambassadeur eut donc ce matin-là son audience; et, au sujet de cette audience, il donna par écrit, ce jour-là même, à tous les grands, une espèce de déclaration, où il marquoit ses sentiments et ses vues sur les différentes religions.

Le 29, le cinquième regulo fit son rapport à l'Empereur, et le même jour il conduisit les deux prisonniers au quartier oriental de la ville, où ils furent enfermés dans deux prisons séparées, et gardés chacun par vingt soldats. Le 30, le même regulo, accompagné des grands mandarins, fut envoyé vers les princes pour les interroger. Tel fut le rapport qu'ils firent de leur interrogatoire.

» Nous nous sommes d'abord adressés à Sourghien, et nous lui avons dit : Vous êtes infidèle à l'Empereur; vous avez manqué de respect pour vos ancêtres, vous avez abandonné la religion de vos pères, pour vous livrer à une loi funeste et proscrite.

» Sourghien a répondu : La loi que je suis ordonne d'honorer en premier lieu le Seigneur du ciel, en second lieu le Roi, et ensuite les pères et mères; mais elle n'honore point Fo. J'ai de la reconnoissance pour les bienfaits de l'Empereur; je lui suis fidèle; je ne sers point deux maîtres.

» Vous ne reconnoissez pas deux maîtres, avons-nous dit; comment l'entendez-vous? L'Empereur vous ordonne de renoncer à la loi chrétienne, et vous résistez opiniâtrément à ses ordres; n'est-ce pas reconnoître un autre maître que lui?

» J'ai examiné, a dit Sourghien, pendant plus de vingt ans, avec beaucoup d'application et d'exactitude, la doctrine chrétienne, pour m'en instruire et la pratiquer: j'ai reconnu qu'elle est très subtile et très profonde.

» Vous prétendez, avons-nous repris, que cette doctrine est profonde et subtile; dites-nous quelque chose qui ne se trouve pas dans nos livres?

» Sourghien a eu de la peine à répondre : après avoir rêvé un peu de temps, il a dit : Sous la dynastie des *Han*, le Seigneur du ciel se fit homme, descendit sur la terre, fut crucifié, et mourut pour porter lui seul les péchés de tous les hommes. Ce point n'est pas dans les livres de la Chine ; il est néanmoins très certain. Les docteurs européens qui nous le prêchent viendroient-ils de neuf mille lieues, pour mentir et nous tromper ?

» Sur quoi nous avons dit à Sourghien : Ce que vous avez avancé d'un homme qui a porté les péchés de tous les hommes est incompréhensible. Ce sont là des contes dont on cherche à amuser le peuple. Notre admirable maître a fort bien dit que vous vous laissiez tromper par quelque imbécille d'Européen. Vous devriez bien le comprendre et changer ; faites-y réflexion un moment avant que de nous répondre.

» La religion chrétienne, répondit Sourghien, enseigne des choses véritablement merveilleuses. Si l'on veut que j'en parle, je prie le prince et les grands de m'introduire en présence de l'Empereur, afin de lui expliquer la loi du Seigneur du ciel ; rien ne sera plus utile à sa Majesté.

» Comment osez-vous parler de la sorte,

nous écriâmes-nous ? L'Empereur n'a-t-il pas lu tous les livres d'Europe ? N'en a-t-il pas pénétré le sens le plus caché ? Il veut bien vous instruire, et vous ne comprenez pas encore ? En parlant comme vous venez de faire, vous vous rendrez coupable d'un crime plus grand que celui de rébellion. Ne vous avisez jamais de rien dire de semblable ; mais répondez-nous nettement : Voulez-vous changer, ne le voulez-vous pas ?

» Sourghien a répondu : Si je dis de bouche que je change, et que dans le cœur je ne change pas, je trompe l'Empereur. C'est-à-dire, reprîmes-nous, que vous ne voulez pas changer. Pour lors Sourghien a déclaré nettement qu'il persévéra jusqu'à la mort dans la religion qu'il a embrassée. Nous interrogeâmes ensuite Courtchen (le prince François) ; il nous a fait à peu près les mêmes réponses que son frère, et avec une égale opiniâtreté.

» Sur quoi nous jugeons qu'il faut traiter l'un et l'autre comme on a traité Courtchen, et leur faire leur procès pour d'autres crimes que celui de leur religion. Telles sont leurs réponses, que nous présentons à Votre Majesté.

Après des démarches si éclatantes et si inutiles, on disoit publiquement que les princes, les grands et les tribunaux avoient honteuse-

ment échoué en attaquant le christianisme dans la personne de ces princes, qui n'étoient chrétiens que depuis quelques années. L'Empereur ne put dissimuler son chagrin : il le témoigna d'abord par paroles, et ensuite par des effets de sa colère. Dès le 21 de mai, au sortir d'une cérémonie de religion, qui est proprement des Mant-cheoux, il arrêta tous les princes et les grands qui y avoient assisté, et leur dit : Les enfants de Sourniama sont infidèles à leur roi et manquent de respect pour leurs ancêtres : ce sont des brouillons et des insensés qu'on ne doit pas laisser vivre. Ce qu'il dit ce jour-là, il le répéta le 28 du même mois dans un écrit adressé à tous les grands de l'empire et que la gazette a publié. Il composa cet écrit à l'occasion de la première audience qu'il donna à l'ambassadeur de Portugal. « Il est » assez plaisant, dit-il, que le jour même de la » naissance de Foë, j'aie vu aux pieds de mon » trône un ambassadeur d'Europe ». Il se met ensuite à dogmatiser : et, s'érigeant en juge souverain de toutes les religions, il se moque de la secte de Foë, et prétend réfuter certains points du christianisme. Il retombe sur les fils de Sourniama, qu'il accable d'injures, et qu'il traite d'insensés pour s'être faits chrétiens. « Le » comble de leur folie, ajoute l'Empereur, est

« de dire qu'ils sont prêts à verser tout leur sang pour une telle cause. » C'est ainsi que, sans le vouloir, ce prince fait le plus magnifique éloge de ceux dont il prétend censurer la conduite. Les juges ne doutoient pas que, dès qu'ils auroient rapporté cette affaire, les princes ne fussent exécutés à mort le même jour. C'est pourquoi, comme ils devoient la rapporter le 8 de juin, jour de la très sainte Trinité, dès le matin, ils firent préparer ce qui étoit nécessaire pour cette exécution. On dressa les poteaux dans le *Tsaiche* (la place publique); les soldats avec leurs officiers furent postés dans la place et dans les rues où devoient passer les prétendus criminels. Tout ce fracas remua le peuple; chacun s'arrêtoit et demandoit de quoi il s'agissoit; les soldats répondoient qu'on alloit couper en pièces les fils de Sou-nou, parce qu'ils étoient chrétiens. L'église des pères portugais étant sur la rue où passent ceux que l'on conduit au supplice, ils furent informés des premiers de cette nouvelle par le bruit et le mouvement du peuple.

Deux de ces pères en allèrent aussitôt faire part à M. l'Ambassadeur de Portugal, chez qui j'arrivai un moment après eux. Il nous répondit qu'il comptoit parmi les plus beaux jours de sa vie celui de s'être trouvé à Pekin

au triomphe de ces héros du christianisme. M. le comte Sava Ouladislavisek , plénipotentiaire de Sa Majesté czarienne en cette cour , n'avoit d'autre regret , en la quittant , que de ne pouvoir être le témoin de la fin glorieuse de ces illustres confesseurs de Jésus-Christ. Il me pria instamment de l'en instruire , et il ajouta qu'il demanderoit sans cesse au Seigneur leur persévérance dans la foi. Plus de vingt catholiques , qui étoient à la suite de cet ambassadeur , faisoient les mêmes vœux , et ne doutoient pas qu'après un si long exil et tant de peines souffertes pour la foi , ces seigneurs ne consommassent enfin leur sacrifice par une mort précieuse. Le plus illustre de ces messieurs étoit M. l'abbé Crussala , prêtre dalmatien , historiographe de la cour de Russie ; il se faisoit sans cesse raconter dans le plus grand détail l'histoire de ces princes , et toutes les circonstances de leurs persécutions , pour en faire part dans la suite aux catholiques de sa nation.

Cependant les domestiques et les esclaves de ces seigneurs , hommes et femmes , ceux même qui étoient encore infidèles , accoururent et environnèrent les portes de leurs prisons , pour leur rendre les derniers devoirs. Grand nombre de chrétiens se préparoient à voir ce qu'ils

avoient souvent admiré en lisant la vie des anciens martyrs : mais on fut trompé. L'Empereur ne ratifia pas la sentence ; mais il donna des ordres au gouverneur de Pekin, qui prouvent assez qu'on ne leur laissoit la vie que pour les faire souffrir plus long-temps.

Le gouverneur seconda parfaitement les intentions de son maître : il fit préparer près d'une des portes septentrionales de la ville deux prisons de six pieds de large sur dix de profondeur, n'y laissant d'ouverture que la porte et une petite fenêtre à côté. Il fit élever une muraille à la hauteur du toit, où l'on plaça un tour pour faire passer le boire et le manger. Tout étant prêt, il alla tirer les princes Jean et François des premières prisons où ils étoient, et les ayant fait monter sur une méchante charrette, sans leur dire où il les menoit, il les renferma dans ces sombres cachots pour y passer l'été brûlant de ce pays-ci : il prescrivit même ce qu'on leur donneroit chaque jour : la troisième partie de ce qu'un homme mange communément de riz, vingt deniers pour des herbes, et de l'eau à discrétion. Quatre soldats avec leurs officiers furent mis en faction pour garder jour et nuit les prisonniers (car leurs prisons sont isolées), et pour empêcher que personne n'en approchât.

Il paroît bien qu'on ne vouloit pas leur laisser une longue vie. Il y en a qui prétendent que l'Empereur avoit dit qu'ils ne seroient pas là huit jours sans changer de ton : mais j'ai peine à le croire. Ce prince étoit trop bien instruit de leur inébranlable fermeté pour se persuader que les plus mauvais traitements pussent affaiblir leur constance. Quoi qu'il en soit, les voilà ensevelis tout vivants, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de couronner une persévérance qui a été mise à de si rudes et de si longues épreuves.

La suite des actes que je n'ai pas voulu interrompre, m'a fait omettre plusieurs particularités édifiantes, que je ne dois pas vous laisser ignorer, non plus que les lettres que je reçus de ces seigneurs avant qu'ils partissent de Fourdane pour être conduits prisonniers à Pekin. Les moindres actions de ces généreux confesseurs de Jésus-Christ ont de quoi toucher et instruire.

Quand l'ordre fut arrivé à Fourdane de conduire à Pekin les princes prisonniers ; comme ils étoient sur le point de monter sur leurs charrettes, la princesse Cécile fit prier le général de lui permettre de dire le dernier adieu au prince Jean, son époux. Cette permission lui fut refusée. Elle jugea que la nature

lui donnoit ce droit : elle se mit en chemin , et, s'étant présentée à la porte de la prison où étoit le prince, elle entra, sans écouter ce que lui dirent les gardes, qui n'osèrent, par respect, user de violence pour l'arrêter.

Aussitôt qu'elle aperçut son mari, elle se mit à genoux ; et, d'un air modeste et tranquille, elle lui demanda quel ordre il lui laissoit : « Gardez, dit le prince, les commandements » du Seigneur du ciel. Ayez soin de bien ins- » truire votre famille, et ne vous mettez nul- » lement en peine de ce qui me regarde ; je ne » suis point à plaindre. » Après ce peu de mots la princesse se retira.

Ces seigneurs étant arrivés le 27 de mai au faubourg de Pekin, on les enferma dans une hôtellerie, dont on avoit fait sortir tout le monde, jusqu'au maître de la maison. Ce lieu devint inabordable : la porte étoit continuellement gardée par six soldats et un officier qui les commandoit. Il n'étoit permis qu'aux deux charretiers qui avoient amené les prisonniers de sortir et d'aller acheter au dehors ce qui étoit nécessaire pour la nourriture de leurs chevaux ; encore avoit-on grand soin de les fouiller lorsqu'ils rentroient.

Quelques chrétiens, domestiques de ces deux princes, étoient allés au-devant d'eux :

mai
dan
dés
app
loin
long
sor
ter
Deu
fair
dée
aux
leur
mai
entr
d'è
pas
rien
mes
à r
la
pré
vou
deu
nie
pré
qui
de

mais ils ne purent les voir, ni en chemin, ni dans l'hôtellerie où leurs maîtres étoient gardés avec une telle rigueur, qu'ils n'osoient en approcher. Ils se contentoient d'observer de loin ce qui se passoit; et, après avoir attendu long-temps, ils virent un des charretiers qui sortoit avec un sac sur l'épaule, et alloit acheter de la paille et des fèves pour ses chevaux. Deux le suivirent dans la boutique où il devoit faire la provision. Ils prirent leur temps, et lui découvrirent franchement qu'ils appartenoient aux prisonniers. Le charretier, de son côté, leur dit qu'il avoit amené le prince François, mais qu'il n'osoit lui rien porter, parce qu'en entrant dans le logis, il ne manqueroit pas d'être visité avec la dernière rigueur. « Il n'est pas nécessaire, lui dirent-ils, que tu lui portes rien; il suffit que tu lui dises que nous sommes ici. Mais, parce que tu aurois de la peine à retenir nos noms, nous allons les écrire dans la main dont tu tiens l'ouverture de ton sac: présente-les au prince, c'est tout ce que nous voulons. » Ils le menèrent à un petit cabaret; deux coups de vin et quelques centaines de deniers dissipèrent ses craintes: il prit même la précaution de n'acheter que la moitié de ce qui lui étoit nécessaire, afin d'avoir occasion de sortir une seconde fois, et d'apporter une

réponse qui lui vaudroit une nouvelle récompense.

Il ne fut pas long-temps sans reparoitre, non pas la tête nue, comme la première fois, mais avec un bonnet où il avoit caché une lettre du prince François. C'étoit un mémoire que ce seigneur avoit écrit en chemin sur du papier de Corée, et qu'il avoit plié en forme de petites tablettes, pour être plus facilement remis à des domestiques dans une pareille occasion. Ce mémoire contenoit une instruction qui devoit diriger ses domestiques, soit qu'on le fît mourir au plus tôt, soit qu'on le retint long-temps en prison. Le voici tel que je l'ai traduit de l'original que je conserve précieusement.

« Dans le cas d'une longue prison, si l'on me permet d'allumer du feu, procurez-moi les petits meubles de cuisine dont se servent les pauvres pour cuire du riz, pour faire chauffer de l'eau, etc. Si l'on ne me permet pas d'allumer du feu, faites-moi apporter quelques petits pains, des herbes salées et du thé ; cela suffit pour les jours ouvrables. Le dimanche, vous me ferez donner du thé au lait et de petits pains farcis de viande. Les jours de fêtes ordinaires, des galettes de farine sans levain et du thé tartare. Le jour de Noël, une livre de viande et du thé tartare. S'il y a des

nouvelles favorites à la religion, envoyez-moi un paquet de *long-yuen* (c'est un fruit qui est doux et agréable au goût). Si elles sont mauvaises, vous m'enverrez un paquet de *nympheu-lien-tai* (c'est un fruit amer et insipide). Si l'on ne permet de changer d'habits aux quatre saisons, il faut les faire faire de toile grossière pour l'été, et pour l'hiver de grosses peaux de moutons et de chèvres. Tâchez, autant que vous le pourrez, d'envoyer, chaque année, quelques secours à Foudane.

En cas qu'on ne fasse mourir pour la religion, il ne faudra pas rejoindre ma tête à mon corps, ni le changer d'habit, mais le laisser avec ceux dont il se trouvera pour lors revêtu; qu'on le mette dans un cercueil des plus communs, et qui ne coûte tout au plus que deux ou trois taëls; qu'on le transporte sans fracas à Yang-fang-tieh, hors de l'enceinte de la sépulture de mes ancêtres du côté de l'orient, et qu'on l'enterre simplement et sans orner le tombeau, jusqu'à ce que la mémoire de mon père soit rétablie. Si cela arrive, vous pourrez alors faire quelque ornement à ma sépulture. Si les pères souhaitent qu'on dispose autrement de mon corps, faites ce qu'ils vous ordonneront.

» En cas que vous n'ayez pas de quoi faire

nir à ces dépenses, je prie *Hin, Tchang, Tong, Hong* (ce sont quatre anciens domestiques de son père), d'avoir pitié de moi. Commencez par donner cinq cents deniers à ce charretier. Je n'ai rien apporté de Fourdane. »

Le prince avoit mis à la fin de ce mémoire sept points noirs traversés de deux lignes parallèles. Personne n'a pu comprendre ce qu'il vouloit dire; c'est une énigme qui suppose des connoissances que nous n'avons pas.

Le jour qu'on interrogea à Pekin le prince Jean, un mandarin du tribunal des crimes, qui avoit assisté à l'interrogatoire, en fut si touché, que le soir même il alla frapper à la porte d'un mandarin chrétien de ses amis, nommé *Laurent Tchao*, pour le prier de lui donner des livres de la religion chrétienne, disant qu'il vouloit les lire cette nuit-là même. Laurent, surpris de cet empressement, dans un homme qui jusqu'alors avoit eu tant d'éloignement du christianisme, lui en demanda la cause. « J'ai assisté, répondit-il, à l'interrogatoire de Sourghien (le prince Jean): je n'ai jamais vu de criminel parler avec tant de fermeté et de constance. Les autres, à la vue de leurs juges, pâlissent et sont saisis de frayeur: à peine peuvent ils dire deux paroles de suite: ils tombent souvent par terre de crainte et de

foibl
à la
subi
s'éto
ches
inéb
lui d
qu'il
des
doit
chré
vres
elle
ami
meil
de l
D
suite
que
est
Des
avon
Eur
une
qu'
tem
néo
est

foiblesse. Celui-ci a paru avec un air modeste, à la vérité, mais tranquille et même gai. Il a subi les interrogatoires sans se troubler, sans s'étonner : il a soutenu les disputes, les reproches, les invectives d'un ton de conversation : inébranlable sur la religion, lors même qu'on lui déclaroit que l'ordre de l'Empereur étoit qu'il y renonçât ; paroissant insensible à la vue des supplices et de la mort, dont sa résistance doit être suivie. Où puisez-vous, vous autres chrétiens, tant de générosité ? Sont-ce vos livres qui vous l'inspirent ? Votre religion a-t-elle la force de dissiper toute crainte ? Son ami lui dit sur le champ ce qu'il y avoit de meilleur dans les circonstances, et lui promit de lui donner le lendemain des livres.

De si beaux commencements auront-ils une suite heureuse ? Je n'ai pas encore ouï dire que ce mandarin ait demandé le baptême : il est vrai qu'il faut du temps pour l'instruire. Des exemples semblables à ceux dont nous avons été témoins auroient été autrefois en Europe une source féconde qui eût produit une multitude de chrétiens. On peut dire aussi qu'un pareil procès n'y eût pas duré si longtemps, et qu'on auroit déjà vu nos invincibles néophytes sur des échafauds : le génie chinois est plus tempéré, et par-là moins disposé à

prendre une résolution qui demande de la vigueur.

Pour ce qui est des chrétiens, cette persécution a eu parmi eux l'effet qu'elle a communément, selon les différentes dispositions de chacun : les uns, plus timides, ont appréhendé qu'elle ne s'étendit jusqu'à eux ; les autres, et en grand nombre, beaucoup plus généreux, n'ont témoigné aucune crainte ; plusieurs, et même ceux qui étoient nouvellement baptisés, ont fait paroître un courage qui consolait infiniment les missionnaires. Il y en a eu qui alloient jusqu'à souhaiter ardemment de se trouver aux prises avec les ennemis de Jésus-Christ. Un grand nombre de catéchumènes ont allégué le danger présent, pour obtenir au plus tôt la grâce du baptême. Quelques autres ont pris de là occasion de s'éloigner pour un temps. Des princes de la maison impériale, d'une autre branche que ceux qu'on persécute, qui avoient reçu beaucoup d'instructions, et qui paroissent très bien disposés, se sont arrêtés tout à coup. Ils veulent sans doute attendre que cette tempête soit passée. Dieu veuille qu'ils n'attendent pas trop long-temps.

Le lendemain, jour que le prince Jean eut subi l'interrogatoire, un soldat chrétien, qui étoit en sentinelle, fut chargé par l'officier de

garde de porter quelques petits pains au prisonnier. Le soldat, étant entré dans sa chambre, lui déclara qu'il étoit chrétien et lui présenta son chapelet. « Que vous êtes heureux, » répondit le prince ! Mais souvenez-vous qu'il ne suffit pas de porter un si beau nom ; il faut encore en remplir les devoirs. Il y a des difficultés à surmonter ; mais comptez sur la bonté de Dieu , et priez-le avec confiance. » L'exhortation, au rapport du soldat, fut assez longue et pleine d'une onction qui l'avoit charmé. En le quittant, le prince lui dit qu'il avoit rompu ses lunettes, sans lesquelles il ne pouvoit lire, et qu'il le prioit d'avertir quelque'un de ses domestiques de lui en procurer d'autres. Le soldat s'acquitta de sa commission. Le domestique averti s'adressa à moi, et, outre les lunettes, je lui remis encore quelque argent pour le lui faire tenir, s'il étoit possible. L'officier qui commandoit alors se laissa toucher, et après avoir ouvert l'étui pour examiner s'il ne renfermoit point quelque billet, il le fit tenir au prince. Il ne trouva pas même mauvais qu'on remit de l'argent à quelques-uns des gardes pour les besoins des prisonniers.

Ce même domestique, en se retirant, examina les gardes du prince François ; ils étoient

tous infidèles. L'un d'eux, qu'il connoissoit, lui dit que l'état de ce seigneur étoit digne de compassion; qu'il ne vivoit que de riz clair et de quelques petits pains noirs; qu'il étoit encore vêtu des habits de peau qu'il portoit au mois de décembre, lorsqu'il fut arrêté à Fourdane. Ce domestique eut recours à moi, et je lui donnai aussitôt de quoi acheter un habit propre de la saison. Le soldat qui avoit donné l'avis se chargea, tout infidèle qu'il étoit, de faire passer cet habit au prince François, auquel il demanda un témoignage de sa fidélité, qu'il fit voir ensuite au domestique. Mais cette légère condescendance dont on usoit ne dura pas long-temps: les gardes furent changés, et l'on devint plus rigide que jamais à ne laisser approcher personne de leurs prisons. On publia que, si quelqu'un de leurs domestiques venoit à paroître, il seroit arrêté à l'instant: on ne voulut plus même recevoir du dehors ce qui étoit nécessaire pour leur nourriture, de crainte que, par une charité mal entendue, et pour leur épargner la rigueur des supplices, quelqu'un n'empoisonnât leurs mets. Telle est la situation de ces princes: leur courage et leur patience sont encore plus grands que l'animosité de leurs persécuteurs. Je ne puis mieux

vous faire connoître leurs sentiments, qu'en vous rapportant les lettres qu'ils m'écrivirent avant que de partir de Fourdane. La première est du prince Jean.

« Jean Sou offre cette lettre avec respect au P. Parennin, pour s'informer de sa santé et de celle des autres pères. Le P. Suarez vous apprendra tout ce qui nous est arrivé : je lui en fais le détail. Nous autres pécheurs, nous vous prions instamment de ne nous pas oublier au saint sacrifice, et de demander au Seigneur qu'il nous donne la grâce de l'aimer de tout notre cœur ; qu'il augmente nos forces spirituelles pour soutenir le poids de nos souffrances et nous corriger de nos défauts, afin que nous puissions obtenir une sainte mort..... Je voudrois bien avoir le livre de la Consolation dans les souffrances, et les règles de votre compagnie. Mon fils Ignace est guéri en partie. Il y a beaucoup de choses sur lesquelles il raisonne juste. Ce n'est que quand il s'agit de ceux qui sont au-dessus de lui qu'il extravague. Croyez-vous que sa maladie soit incurable, et qu'il n'y ait nulle espérance de guérison ? Quand Pierre Yang, que vous nous avez envoyé, retournera à Fourdane, ne me refusez pas la consolation de recevoir de vos lettres, et souvenez-vous de

m'envoyer des livres et tout ce qui est capable de nous entretenir dans la piété. »

Le prince François m'écrivit pareillement, et, après la formule ordinaire, il me dit que la décision de leur affaire a été renvoyée à l'Empereur, et qu'il n'en a nulle inquiétude; qu'il nous prie seulement de continuer pour eux nos prières, et de demander à Dieu la grâce de persévérer jusqu'à la fin dans son service. Il me parle ensuite des nouveaux chrétiens, et il dit qu'ils se plaignent de ce qu'il ne leur a pas encore procuré des chapelets, des croix, des images, des reliques, etc.; qu'il a cependant écrit plusieurs fois sur ce sujet. Sur quoi il me prie instamment de le mettre en état de satisfaire leur piété, et surtout de ne pas manquer de lui envoyer deux exemplaires du gros recueil des prières; et, parce que sa charité pour le prochain le fait penser à tout ce qui peut le soulager, il me prie encore de lui envoyer quelques pierres carrées des Indes, qu'on dit être propres à arrêter le vomissement, lequel est fréquent dans une maladie populaire qui règne à Fourdane. Je reçus en même temps des lettres de trois des petits-fils du vieux regulo. Ils m'écrivoient, les uns en tartare, et les autres en chinois, et me faisoient des demandes particulières. Aucun d'eux

ne se plaint de la confiscation générale de leurs biens, ni ne demande du secours, quoique plusieurs manquent du pur nécessaire : ils paroissent même appréhender qu'on ne soit plus touché qu'eux de leurs misères. Le domestique dont je viens de parler, étant retourné à Fourdane, me rapporta la réponse suivante, que me faisoit le prince Jean :

« C'est par la grâce de Dieu et par un bienfait singulier de sa sainte Mère, que nous nous soutenons dans cette longue épreuve. La seule inquiétude que nous ayons, c'est qu'étant aussi grands pécheurs et aussi foibles que nous le sommes, il ne nous échappe bien des fautes. L'assurance que vous nous donnez de vos continuelles prières pour nous, nous pénètre de la plus vive reconnoissance ; nous vous en rendons de très humbles actions de grâces, en vous suppliant de nous continuer cette faveur. Nous nous souviendrons toute notre vie des instructions que vous avez eu la bonté de nous envoyer : nous les avons reçues avec respect ; mais nous n'avons pu goûter les éloges que vous nous donnez : tout ce qu'il y a de bien en nous est dû à Dieu, à la protection de sa sainte Mère, et aux soins que tous les pères ont pris de nous instruire : leur charité les porte à s'incommoder eux-mêmes

pour nous secourir et remédier au désordre de nos affaires domestiques. Nous avons reçu ce secours, la honte sur le visage et la reconnaissance dans le cœur. François Cou en a pris cinquante taëls; on disposera du reste suivant les divers besoins. Les pères ont un grand nombre de personnes à assister; et, il ne falloit pas nous partager si libéralement.

» J'ai lu avec plaisir l'abrégé des actions de quelques saints pénitents, que vous m'avez envoyé écrit en tartare. Je voudrois qu'on en fît une traduction en langue chinoise: je souhaiterois aussi que vous voulussiez prendre la peine d'écrire la vie de saint Louis, roi de France, que vous m'avez racontée autrefois, et qui m'a extrêmement touché. Ces deux ouvrages contribueroient beaucoup à la sanctification de ceux qui les liroient. »

Vous serez également surpris et édifié, mon révérend père, de l'usage que le prince François fit de ces cinquante taëls, dont le prince Jean me parle. Il y avoit chez lui et chez ses frères trois filles chrétiennes, qu'ils avoient achetées et qui étoient leurs esclaves. Du consentement de leurs maîtres et de leurs maîtresses, elles avoient fait vœu de chasteté perpétuelle. Le prince François, voyant que les mandarins, qui avoient confisqué leurs biens,

ne manqueroient pas de vendre ces jeunes esclaves à ceux qui leur en donneroient le prix, jugea qu'il étoit plus important de leur donner de quoi se racheter, que de se pourvoir, lui et sa famille, de riz et d'habits dont il manquoit. Il employa donc les cinquante taëls à une œuvre si charitable. C'est par ces éminentes vertus que ces illustres confesseurs de Jésus-Christ se dispoient à recevoir la couronne de gloire.

Depuis le 10 de juin, qu'ils furent plus étroitement resserrés, leur vie a véritablement été une vie cachée en Jésus-Christ, qui étoit presque le seul témoin de leurs souffrances. Ils sont si sévèrement gardés, que nous avons passé plus de deux mois sans en apprendre de nouvelles. Il arriva néanmoins qu'à la seconde ou troisième fois qu'on changea leur garde, il s'y trouva un soldat chrétien nommé *Ignace Cao*, que l'officier avoit chargé de porter à manger aux prisonniers. Toute la préparation de leur repas consistoit en une poignée de riz qu'on faisoit cuire, en quelques herbes salées, du thé et de l'eau.

Un jour qu'Ignace, accompagné d'un infidèle, faisoit passer ces mets par le tour, ayant aperçu, par une fente, le prince Jean, qui le voyoit aussi, il fit le signe de la croix pour lui

faire connoître qu'il étoit chrétien. Le prince sourit pour lui marquer sa joie, et lui demanda de quelle part on apportoit ces aliments. Ignace répondit que tout se faisoit par l'ordre du gouverneur de Pekin. « N'y a-t-il aucun de mes domestiques dans la rue, reprit le prince ? » L'officier de garde, qui entendit ces mots, s'avança vers le tour, écarta Ignace et répondit lui-même que, s'il paroisoit quelqu'un de ses gens, il le livreroit au gouverneur-général. Le soldat infidèle fut indigné de voir qu'un petit officier, qui avoit été autrefois à la porte du prince en qualité de domestique, traitât ainsi son ancien maître, et il ne put s'empêcher de lui en faire des reproches.

Un autre jour, à ce que me dit Ignace, le prince Jean, ayant prié les gardes de faire passer à son frère, le prince François, quelques habits de toile qu'il croyoit lui manquer durant les chaleurs, l'officier, à qui on en parla, en refusa durement la permission. Le même soldat ajouta que les prisonniers récitoient des prières une grande partie du jour et même bien avant dans la nuit ; qu'ils les récitoient si haut, qu'on les entendoit de la rue ; qu'ils avoient attaché des images aux murs de leurs cachots, que les infidèles prenoient pour des

portraits d'Européens ; que le prince François , au fort de l'été , demanda , un jour au soldat qui lui portoit à manger , si dehors il faisoit chaud ; que le soldat ayant répondu que la chaleur étoit excessive : « Hé bien , ré-
» pliqua le prisonnier , je vous avertis que l'air
» est ici fort frais , et que je me porte à mer-
» veille. C'est parce que je mets toute ma con-
» fiance en Dieu. »

La prison et les souffrances continuelles de ces illustres chrétiens ne parurent pas une peine suffisante ; l'Empereur résolut , dans un moment de chagrin , la perte entière de la famille de Sourniama. Il falloit pour cela un prétexte ; il fut bientôt trouvé : les prétextes ne manquent pas , quand on a en main le pouvoir et l'autorité. Sourniama avoit été , comme je l'ai dit dans ma première lettre , chef de bannière. C'est l'usage à-la Chine , que ces chefs , de même que les grands mandarins , offrent de temps en temps des mémoires sur les affaires qui concernent leur charge. L'Empereur écrit sa réponse à la fin du mémorial , et quelquefois en caractères rouges , et le fait rendre à celui qui l'a présenté. Un secrétaire y ajoute l'année , le mois , le jour que l'ordre a été porté , et ce papier se garde sous clef dans le tribunal.



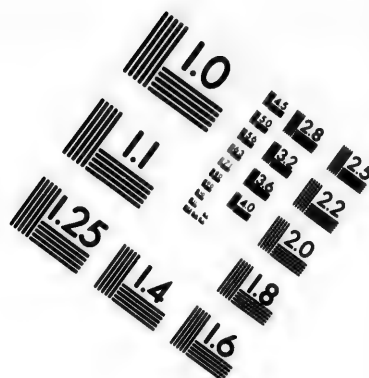
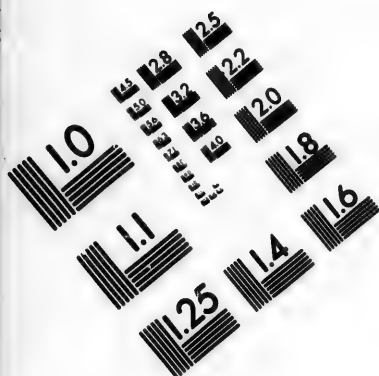
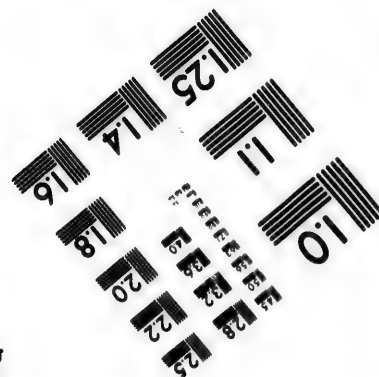
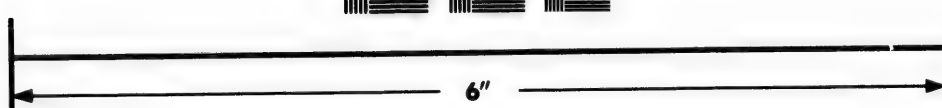
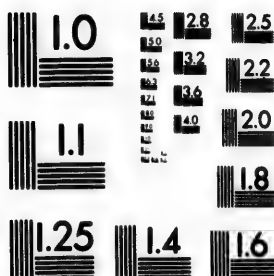


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

01
02

Au commencement de son règne, il y eut
 ordre de tirer des archives de chaque tribunal,
 et de porter au palais tout ce que le feu empe-
 reur Cang-hi avoit écrit en caractères rouges.
 Sur la fin de juillet, l'Empereur se fit apporter
 quelques-uns de ces anciens mémoriaux, et
 tomba, par hasard ou autrement, sur un de
 ceux qui avoient été présentés par Sourniama.
 S'étant aperçu qu'à côté des caractères rouges
 écrits de la main de son père, la date étoit en
 caractères noirs : « Voyez, s'écria-t-il, l'insol-
 lence de Sounon : ne vous avois-je pas bien
 dit que c'étoit un scélérat ? Voyez le peu de
 respect qu'il avoit pour mon père ; il a osé
 écrire dans ce mémorial des caractères à côté de
 ceux de l'Empereur mon père ; encore n'est-ce
 qu'un pur griffonnage : qu'on porte au plus tôt
 ce mémorial au tribunal, et qu'on lui fasse
 son procès. »

Le dix-septième frère de l'Empereur étoit
 présent. Soit qu'on lui eût fait sa leçon ou qu'il
 parlât de lui-même, il dit que Sourniama étant
 mort, il n'en falloit plus parler, mais que son
 crime devoit être rejeté sur ses enfants et sur
 toute sa postérité masculine. « C'est bien dit,
 reprit l'Empereur ; mais il faut auparavant
 rappeler Se-ke, qui est pareillement coupable,
 puisque, ayant succédé à Sourniama, il ne l'a

pas
 tous
 tart
 autr
 pere
 con
 Sou
 coup
 Il
 sixiè
 nair
 en s
 auqu
 oblig
 «
 Sour
 vrai
 tena
 priez
 de ré
 juste
 mou
 cepe
 réflex
 cette
 vous
 aient
 men

pas accusé. * Sur cet ordre, tous les regulo, tous les grands mandarins d'armes et de lettres, tartares et chinois, s'assemblèrent, et sans autre délibération, sur la seule parole de l'Empereur, sans même faire mention de Se-ko, ils condamnèrent à mort tous les descendants de Sourniama, jusqu'aux arrière-petits-fils, comme coupables du crime de rébellion, etc.

Ils présentèrent cette sentence le 16 de la sixième lune (le 3 d'août), par la voie ordinaire. L'Empereur l'ayant lue, les appela tous en sa présence, et leur fit un long discours auquel ils ne s'attendoient pas, et qu'ils furent obligés d'écrire aussitôt en tartare. Le voici :

« Quoiqu'on ait ôté la ceinture jaune à Sounou et qu'on l'ait dégradé, il est toujours vrai qu'il a été de la famille impériale. Maintenant vous vous êtes assemblés, et vous me priez d'éteindre toute sa race à cause du crime de rébellion. Suivant votre rapport, il est donc juste, et même nécessaire, que je les fasse mourir comme la loi l'ordonne. Cette affaire cependant est de conséquence; faites-y bien réflexion: si la justice se trouve blessée dans cette exécution, le crime nous sera commun à vous et à moi. Il se peut faire que quelques-uns aient signé cet arrêt contre leurs véritables sentimens. C'est pour cela que je vous ai fait venir

tous en ma présence, pour vous interroger à la face du ciel, de la terre et des ancêtres, et vous donner lieu de dire ce que vous pensez. Que si quelqu'un cache dans son ame ses véritables sentiments, sans vouloir les faire connoître, il sera puni dans la suite avec la même sévérité que Sounou; ou, s'il n'est pas en état de recevoir le châtiment qu'il mérite, sa postérité aura le même sort que les fils et petits-fils de Sounou. Ainsi faites-y de sérieuses attentions. »

L'assemblée comprit bien que c'étoit là un artifice de l'Empereur, pour découvrir si les princes avoient encore des amis. Tous répondirent que les fautes de Sounou étoient énormes; que sa malice étoit parvenue au comble, et que ses enfants méritoient le supplice dont on punit les rebelles.

Après cette réponse, l'Empereur, s'adressant en particulier à Mandoho et à Tchabina, leur demanda ce qu'ils pensoient. Ils répondirent tous deux que les descendants de Sourniama méritoient la mort. « Il paroît, reprit l'Empereur, qu'aujourd'hui Mandoho parle comme il pense; mais, pour ce qui est de Tchabina, il me semble que ses vues se portent plus loin. Tous ceux qui sont ici, en donnant leur avis, n'ont suivi que ce que prescrit la loi : Tcha-

bin
il a t
son
ses a
sa r
craie
font.
d'hu
récip
que
été d
En
ancie
révo
dans
ont t
faire
réel
quoi
l'hor
cond
clut
signé
soit r
genre
cend
rapp
De

bina n'a égard qu'à ses intérêts particuliers : il a toujours été fort attaché à Sounou ; il étoit son ami intime ; il craint de se voir mêlé dans ses affaires ; il souhaite l'extinction totale de sa race , pour n'avoir plus de malheur à craindre ; c'est ce que son air et sa contenance font assez connoître ; ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on voit des gens de parti s'accuser réciproquement les uns les autres , aussitôt que leurs secrets complots se découvrent ; c'a été de tout temps la conduite des ames viles.»

Ensuite l'Empereur, se jetant sur l'histoire ancienne , étala son érudition sur les diverses révolutions et sur les partis qui se sont formés dans l'empire , et il fit voir que ces entreprises ont toujours été funestes à leurs chefs , voulant faire entendre qu'il s'agissoit ici d'un parti réel et véritable qu'il falloit dissiper , après quoi il exhorta tous les grands à concevoir l'horreur qu'ils devoient avoir de la méchante conduite de Mandoho et de Tchabina, et il conclut enfin en ces termes : « Que ce mémorial , signé par tous les regulo et par tous les grands , soit remis au San-fa-sse ; qu'on y détermine le genre de mort dont doivent être punis les descendants de Sounou , et qu'on m'en fasse le rapport. »

Deux jours après, je vis un papier du tribu-

nal des crimes, par lequel il demandoit aux mandarins de la bannière de ces princes, s'il y avoit d'autres descendants de Sounou que les trente-huit qui étoient marqués sur la liste. Il leur ordonnoit d'en faire une exacte recherche, et d'examiner aussi si ce qui concernoit leurs maisons, leurs terres et leurs domestiques, soit à Peking, soit à Fourdane, étoit enfin terminé. Les prétendus criminels étoient en grand nombre, et plusieurs fort éloignés; il falloit parler exactement sur chacun d'eux: c'est ce qui demanda un nouvel examen, qui ne fut pas sitôt fait.

Pendant qu'on faisoit ces recherches, les dames chrétiennes étoient à Fourdane dans une extrême inquiétude de ce qui se passoit à Peking. Elles attendoient de jour en jour la détermination de leur sort. Les princes étoient aux fers, et les princesses, ainsi abandonnées, se trouvoient dans la situation la plus triste. On leur donnoit de temps en temps des nouvelles de Peking; mais il étoit bien naturel que dans de pareilles circonstances elles souhaitassent d'être plus souvent informées de la manière dont étoient traitées des personnes qui leur étoient si chères.

La princesse Cécile, profitant des bons intervalles que la maladie laissoit à son fils

Ignorant
P. S.
étoit
ciens
kin,
quel
prem
sans
tème
U
de la
où l
trou
seco
un f
sant
miss
s'éto
jeta
être
extr
tend
ce b
avo
qu'i
pass
la p
dec

Ignace, lui dicta deux lettres, l'une pour le P. Snarez, et l'autre pour moi. La difficulté étoit de faire partir ces lettres. Tous leurs anciens domestiques avoient été renvoyés à Peking, on n'avoit laissé pour les servir que quelques gens qui devoient leur être ôtés au premier jour. On ne les laissoit point sortir sans garde, et toutes les avenues étoient exactement gardées.

Un bon vieillard, parent d'une des suivantes de la princesse Cécile, ayant appris l'embarras où l'on étoit, se chargea de la commission, et trouva le moyen d'entrer; il quitta ses habits et se couvrit de vieux haillons; il prit sur ses épaules un fagot de bois, et se présenta à la porte, faisant semblant d'entrer sans en demander la permission. Les soldats l'arrêtèrent; mais lui, sans s'étonner, et contrefaisant l'homme en colère, jeta par terre son fagot, et dit qu'il vouloit être payé de ses premiers fagots, et que son extrême pauvreté ne lui permettoit pas d'attendre plus long-temps ce qui lui étoit dû. A ce bruit l'officier de garde s'avança, et, après avoir écouté les raisons du vieillard, il jugea qu'il n'y avoit nul inconvénient à le laisser passer. On lui remit les deux lettres qu'il eut la précaution de bien coudre dans ses habits déchirés. Il partit ensuite pour Peking, où il

arriva le 8 août. Il m'apporta la lettre que m'écrivoit la princesse Cécile, dont voici la traduction :

« Je vous écris pour vous prier d'avoir soin de mon mari et de mon beau-frère. Demandez à Dieu, par l'intercession de sa sainte Mère, qu'il les soutienne par sa grâce, et qu'il augmente leur force et leur courage. Je sais que mon mari vous avoit demandé avec beaucoup d'empressement du bois sacré de la croix de Jésus-Christ, et qu'il espéroit de l'obtenir. Si vous lui accordiez maintenant ce qu'il a si ardemment souhaité, ce seroit un double bienfait qui lui inspireroit une nouvelle ferveur. Cécile ose aussi vous prier de lui accorder la même grâce.

• Je ne sais si l'un et l'autre ont eu occasion de se confesser et de recevoir la sainte communion. Que s'est-il passé depuis qu'ils sont à Pekin? Où en est leur affaire? Est-elle terminée? De quelle manière sont-ils emprisonnés, et en quel endroit? Qui leur donne à manger? Se portent-ils bien, ou plutôt vivent-ils encore? Mon mari a une foible santé : il est âgé de près de soixante ans ; il est chargé de neuf chaînes ; il est dépourvu de tout secours. Aura-t-il pu souffrir tant de maux sans y succomber? C'est là pour moi un sujet continuel

d'inquiétude et d'affliction. Je ne sais si en cela j'offense Dieu.

» Il y a plus d'un an que je n'ai pu me confesser ; les affaires et les embarras qui se sont succédés les uns aux autres m'ont tellement dérangée , que sans doute j'ai commis beaucoup de fautes. Il ne me reste que des femmes et des enfants. De plus, on m'a choisie pour présider à l'assemblée des femmes ; c'est une autre source de péchés ; je ne puis les rassembler toutes à la chapelle pour les prières ; il en marque toujours quelques-unes que la crainte et les circonstances présentes retiennent à la maison ; mais on ne peut que se louer de la ferveur et de l'assiduité du plus grand nombre. Si j'entreprendois d'écrire en détail tous mes péchés, tant de paroles que de pensée et d'omission , je ne finirois point ; priez le Seigneur qu'il me les pardonne.

» Je vous avois fait demander du bois sacré de la sainte croix ; faites-moi ce plaisir. Nous aurions besoin de deux exemplaires, l'un tartare, l'autre chinois, du recueil général de toutes les prières.

» Je vous prie encore une fois de m'apprendre des nouvelles certaines de l'état où se trouve mon mari : donnez-moi , je vous en conjure , cette consolation. »

Elle écrit à peu près la même chose au P. Suarez, et elle lui recommande trois filles chrétiennes et esclaves, qui doivent être conduites à Peking.

Lorsque la princesse Cécile nous écrivoit ces lettres, ni elle ni les autres dames n'avoient point encore connoissance du dernier ordre de l'Empereur. On jugea à propos de leur envoyer un missionnaire, qui, en leur apprenant ces tristes nouvelles, les animât par sa présence et par la participation des sacrements, s'il étoit possible. On ne pouvoit y envoyer un Européen; sa physionomie l'auroit aussitôt fait connoître. Mais il semble que la Providence eût conduit exprès à Peking le P. Rosario, jésuite chinois, qui a été long-temps compagnon et ensuite successeur du feu P. Provana, et qui retournoit dans sa mission de Chen-Si. On proposa à ce père d'aller à Foudane : il accepta volontiers cette commission, et il s'en acquitta avec zèle et avec sagesse. Le voyage étoit pénible, et dans les circonstances très dangereux; mais beaucoup moins pour un Chinois que pour un Européen. Il partit le jour de l'Assomption de la Sainte-Vierge, accompagné d'un fervent chrétien, avec quelque secours d'argent que nous lui avions fourni, pour soulager du moins les pauvres femmes chrétiennes qui souffroient le plus.

Le 12 août nous apprîmes qu'on avoit ôté au prince Louis le domestique qui le servoit dans la prison. C'étoit un fort mauvais augure, et plusieurs appréhendoient qu'on n'eût pris le dessein de le faire mourir sans témoin.

Ce domestique vint aussitôt me voir ; c'est un jeune homme âgé de vingt ans, nommé *Chouang-ting* ; qui est encore infidèle. Voici ce qu'il me rapporta : « Le 23 de la sixième lune (10 d'août), nous entendîmes ouvrir brusquement la porte de la prison, et nous jugeâmes qu'il s'agissoit de quelque événement extraordinaire. Nous vîmes entrer le fils du troisième frère de l'Empereur, qui, s'adressant à mon maître, lui dit : L'Empereur ordonne qu'on fasse sortir ce valet. Mon maître se mit à genoux, et répondit : Qu'il sorte, à la bonne heure.

» Le regulo, sans rien dire autre chose, me fit plier mon paquet, et m'ordonna de retourner chez mon père. Il sortit en même temps lui-même, et fit refermer la porte comme auparavant. Mon maître a quarante neuf ans ; il est tout décharné, quoiqu'il paroisse avoir encore assez de vigueur. Il prie cinq fois le jour ; on ne lui a laissé aucun livre ; mais il sait une infinité de prières par cœur ; il porte toujours sur lui le reliquaire du bois de la croix que

vous lui envoyâtes à Fourdane : il a des médailles et plusieurs chapelets ; il n'a d'autre amusement que celui d'examiner le-travail des guêbes et des araignées ; il me faisoit remarquer un jour comment Dieu avoit instruit ces animaux à faire des ouvrages où l'industrie des hommes ne pourra jamais parvenir : il m'expliquoit la doctrine chrétienne , et il m'apprenoit les prières.

« Je souhaite fort d'être chrétien , mais mon père et mes deux frères sont infidèles ; on ne sait pas encore à quel maître nous serons livrés, ni quelle liberté nous sera laissée. » C'est tout ce que je pus tirer de ce jeune homme , qui est naturellement mélancolique et taciturne.

Le jour de l'Assomption, Paul Ma , valet du prince Joseph, accourut de grand matin à notre église, et vint nous dire en pleurant, que Dieu venoit d'appeler à lui son bon maître ; qu'il étoit mort d'un flux de sang ; que les gardes assuroient que depuis trois jours il ne venoit plus recevoir au tource qu'on lui portoit à manger, et que le 14, au matin, ils l'avoient vu couché à la porte de son cachot , demi-nu et sans mouvement ; qu'un officier en alla aussitôt donner avis au troisième frère de l'Empereur. Heureux moment, qui délivra le confesseur de Jésus-Christ des mortels ennuis d'une si

malheureuse vie , et qui le fit entrer dans la joie du Seigneur ! Le tranchant d'une épée lui auroit sans doute épargné bien de cruelles langueurs ; mais plus ses souffrances ont été longues et dures , plus sa couronne est brillante.

Je fis aussitôt savoir cette nouvelle à nos pères de Pekin , et tous ensemble nous remercîâmes Dieu d'avoir terminé les combats et les souffrances de son serviteur , ne doutant point qu'il ne devienne dans le ciel le protecteur de la mission et de sa patrie. Dès le commencement du mois de mai , il confessa le saint Nom de Jésus-Christ pour la cinquième fois au milieu des tribunaux , et en présence de tous les grands de l'empire : il se préparoit à sceller de son sang les vérités de la foi ; et ses vœux eussent été exaucés , si l'Empereur eût ratifié la sentence qui avoit été portée contre lui.

Le troisième regulo avertit l'Empereur de cette mort , et l'ordre fut donné aux mandarins d'aller visiter le corps. Un chef de bannière , avec le gouverneur de Pekin , à la tête d'une troupe de soldats , faisoient écarter la foule avant l'ouverture de la prison. Quarante archers couroient çà et là pour arrêter les domestiques de la maison de Sourniama qui oseroient paroître. Il y en avoit un grand nombre.

Paul Ma, François Tcheou, et quelques autres auroient été pris, si les archers qui les aperçurent n'eussent mieux aimé les dissiper que de les arrêter, et si dans cette vue ils n'eussent crié : « Où sont les domestiques de Sournianou ? de quel côté ont-ils fui ? » Il n'en fallut pas davantage pour les faire évader au plus vite. Le 17 du même mois, les mêmes mandarins firent mettre le corps du prince Joseph dans un méchant cercueil sans lui ôter ses chaînes, et le firent porter par quatre hommes : une troupe de soldats marchoit devant, et une autre suivoit qui écartoit le peuple. On fit fermer les boutiques du faubourg de la porte occidentale par où ils sortirent, et l'on suivit le grand chemin pendant une demi-lieue, jusqu'à un endroit nommé *Ssely-yuen*, où ce chemin est coupé par un autre aussi grand, qui va du nord au sud. Là ils l'arrêtèrent, et posèrent le cercueil sur deux bancs. Ils mirent ensuite le feu sous le cercueil pour brûler le corps. Quand tout fut à peu près consumé, ils brisèrent les restes, les jetèrent dans la boue ; et, pour les y enfoncer, firent passer par-dessus les charrettes et les mulets qu'on avoit arrêtés pendant l'exécution.

Les chaînes furent retirées du feu, et rapportées sur une charrette au tribunal des cri-

mes.

solda

chem

droit

à ré

trom

par

U

rêta

crois

frac

geus

» po

» on

tres

pula

« D

» po

» D

» et

» le

» lo

» s

sou

co

sa

Jé

mes. Le gouverneur de Peking ordonna aux soldats chinois, qui veillent à la garde des chemins, de faire souvent la ronde en cet endroit, et de ne permettre à personne de s'y arrêter. On espère bien avec le temps, ou tromper la vigilance des gardes, ou les gagner par argent.

Un de nos catéchistes y fut envoyé, et s'arrêta à un petit cabaret qui est dans ce chemin croisé. Il demanda à l'hôte d'où venoit ce fracas, et ce que signifioit cette multitude de gens qui retournoient à la ville : « C'est, répondit-il, qu'on vient de brûler un chrétien : » on assure que ce ne sera pas le seul. » D'autres chrétiens qui suivoient de loin cette populace, entendoient les uns qui disoient : « Des princes se faire chrétiens ! avoient-ils perdu l'esprit ? Et d'autres qui répondoient : » Deux mots auroient tiré celui-ci d'affaire, » et il a été assez fou pour ne vouloir pas » les dire ; sans doute que les gens qui sont » long-temps renfermés deviennent stupides et » s'ennuient de vivre ». C'est ainsi que raisonnaient les infidèles, qui ont de la peine à comprendre qu'on ne puisse pas dissimuler sa religion lorsqu'il s'agit de la vie.

L'exemple de ces illustres confesseurs de Jésus-Christ n'a pas été stérile. Un chrétien

baptisé récemment n'a pas rougi, non plus qu'eux, de confesser sa foi en présence même de l'Empereur. Son histoire vous édifiera. Un jeune bachelier, nommé *Van*, du district de la ville de Fon-yang, dans la province du Kiangnan, s'étant fait médecin, quitta son pays, et alla à Geho pour y exercer sa profession. Il y trouva un autre médecin de sa province qui étoit chrétien. Celui-ci tâcha de gagner le nouveau venu à Jésus-Christ et il me l'amena pour l'instruire. Il n'avoit jamais entendu parler de la religion chrétienne, et il n'avoit l'esprit rempli que des connoissances propres à son état. Peu à peu il ouvrit les yeux à la lumière, ou plutôt Dieu lui toucha le cœur, et il reçut le baptême et le nom de *Matthieu*.

Quand il fut de retour à Peking, il tâcha de s'introduire en qualité d'associé dans le tribunal des médecins, afin de pouvoir servir dans l'armée qu'on avoit envoyée en Tartarie contre Tse-van-raptan, à six cents lieues d'ici. Matthieu s'y comporta bien : le grand général, à qui je l'avois recommandé, fut satisfait de ses services, et loua le zèle avec lequel il traitoit les malades. Après avoir achevé son temps, on le renvoya avec une bonne récompense, et il rentra dans le même tribunal en qualité de mandarin.

Au mois de mars dernier, il vauqua dans ce tribunal une charge considérable. L'Empereur ordonna aux présidents de lui présenter quatre sujets propres à la remplir. Matthieu fut du nombre des proposés : il se flattoit d'être préféré aux autres, parce qu'il étoit connu de l'Empereur, et qu'il avoit eu l'honneur de paroître en sa présence. Aussitôt qu'ils se furent mis tous quatre à genoux, l'Empereur, s'adressant à Matthieu, l'interrogea sur son âge, sur son pays et sur ses services. Matthieu, qui est bien fait de sa personne, et qui a le talent de la parole, répondit avec une grande présence d'esprit. Mais l'Empereur changeant tout-à-coup de ton, et prenant un air sévère : « J'ai appris, lui dit-il, que tu es chrétien : cela est-il vrai ? » Matthieu répondit sans hésiter qu'il étoit chrétien. Tu as perdu l'esprit, répondit l'Empereur ; « tu ne sais ce que tu fais. Cette loi est sainte, » dit Matthieu : elle nous enseigne la fidélité, l'obéissance et la pratique de toutes les vertus. » L'Empereur jeta quelque temps un regard fixe sur Matthieu, comme s'il eût eu encore quelque question à lui faire ; puis, sans rien dire davantage, il les congédia tous quatre.

Au sortir de là, les eunuques de la présence, qui étoient amis de Matthieu, lui firent de

grands reproches, en lui disant que la tête lui avoit tourné, et qu'il venoit de perdre sa fortune. « Si je ne passe aucun jour, répondit le » médecin, sans vous presser d'embrasser le » christianisme, comment aurois-je pu dénigrer » mes sentiments, et nier à l'Empereur que je » suis chrétien ? »

Le lendemain Matthieu ne laissa pas d'aller au tribunal, quoiqu'il s'attendit à être exclus du poste auquel il aspirait : mais il fut agréablement surpris, lorsqu'en entrant dans la salle, le président vint le féliciter, et lui dire que l'Empereur l'avoit nommé, et qu'il pourroit prendre possession de sa charge quand il lui plairoit. « Ne vous l'avois-je pas bien dit, ré- » pondit le médecin, que le Seigneur du ciel » me protégeroit, et vous ne voulez pas me » croire, lorsque je vous exhorte à embrasser » sa loi ? »

On dira peut-être qu'il n'y a rien en cela d'extraordinaire, et que ce chrétien n'a fait que son devoir : je l'avoue, mais c'est justement en quoi consiste la difficulté. L'enfer n'est rempli que de gens qui n'ont pas fait leur devoir, et le ciel n'est plein que de ceux qui ont satisfait à leurs obligations. Il faudroit savoir combien un Chinois est petit, lorsqu'il se trouve à genoux en présence de l'Empereur,

pour connoître ce qu'il y a d'héroïque dans l'action de ce généreux néophyte.

J'ai parlé plus haut des deux mandarins Sun-jou et Tang-pao-theou, qui, en confisquant les biens de Sourniama, accusèrent le prince Joseph et ses quatre domestiques d'être chrétiens. Dans la crainte qu'ils eurent d'être obligés de construire à leurs frais les casernes des soldats, ils avoient fait les recherches les plus rigoureuses des biens appartenants aux princes, et les avoient saisis avec violence, sans nulle compassion de l'extrême misère où ces seigneurs étoient réduits : mais leurs mesures furent déconcertées d'une manière qui appréta à rire à toute la ville.

Dans le rapport qu'ils firent à l'Empereur, ils assurèrent que tous les biens qui restoit de ces princes, en y comprenant leurs terres, leurs maisons et leurs meubles, avoient été estimés par les experts vingt vans de taël (c'est un million deux cent mille livres) : les seules terres labourables valoient cette somme et au-delà. L'Empereur, qui en étoit instruit, dissimula, et leur donna ordre de partir incessamment pour faire commencer les bâtimens. Après leur départ, il changea les hôtels de ces princes en autant de prisons, pour renfermer les criminels des huit ban-

nières. Pour ce qui est des terres, il les réunit à son domaine, de manière que la plus grosse partie des frais pour la construction de ces casernes retombera sur les deux mandarins : car ils ne retireront guère que ce qui proviendra de la vente des meubles. Sunjou ne survécut pas long-temps à cette disgrâce. Il mourut peu de temps après le prince Joseph ; et il aura trouvé dans l'autre monde pour juge celui dont il s'étoit fait l'accusateur en celui-ci.

Le 6 de septembre, nous apprîmes que le *Sanfasse* avoit présenté sa délibération à l'Empereur. Elle portoit que tous les descendants de Sourniama, au nombre de trente-neuf, seroient décapités ; que leurs femmes et leurs filles seroient mises au nombre des esclaves, qu'on occupe aux plus vils emplois au-dedans et au-dehors du palais. L'Empereur répondit que tous méritoient la mort. Cependant il fut détourné de ratifier la sentence de ce tribunal, par la crainte que l'effusion de tant de sang ne donnât atteinte à sa réputation. Nous n'avons pas vu par écrit l'ordre qu'il porta alors : mais on en peut juger par ce qui s'est passé depuis.

Le 8 de septembre, un chrétien qui retournoit dans sa maison au sortir de notre église, rencontra en chemin les deux princes Jean et François, qu'on avoit tirés de leurs prisons

pour
Jose
rette
regu
roit
dans
band
tir à
truin
vant
pass
sold
L
dent
du s
et fi
sine
tenc
poi
deu
sa c
per
qu
bie
toi
pri
fth

pour les transférer dans celle où le prince Joseph est mort. Ils étoient chacun sur une charrette et chargés de neuf chaînes. Le troisième regulo, qui n'avoit pas prévu qu'on lui enverroit ces prisonniers, avoit rétabli la prison dans son premier état, et y avoit logé une bande de ses comédiens. Il fallut les faire sortir à l'instant et travailler toute la nuit à construire deux prisons, et à élever des murs devant les fenêtres. Ainsi les deux prisonniers passèrent la nuit dans la cour, gardés par des soldats.

Le lendemain, le troisième regulo, le président du tribunal des regulo et deux comtes du sang royal, se transportèrent dans la prison et firent venir le prince Louis de la prison voisine où il étoit enfermé. Deux hommes le soutenoient, parce qu'il ne pouvoit porter le poids de ses chaînes. Il fut bien surpris de voir deux de ses frères et quatre autres princes de sa connoissance. Ces quatre envoyés de l'Empereur déclarèrent aux prisonniers que, quoi qu'ils méritassent la mort, Sa Majesté vouloit bien leur accorder la vie, et qu'elle se contentoit de les punir par une prison perpétuelle.

On ramena ensuite le prince Louis dans sa prison, et les deux autres attendirent que la leur fût prête : après quoi on les y enferma sans

leur ôter leurs chaînes : ils y sont encore plus resserrés que dans la première. Ainsi la prétendue clémence de l'Empereur ne servira qu'à prolonger les souffrances de ces héros chrétiens et à rendre leur martyre plus lent et plus difficile à supporter.

Ce fut le même jour que le P. Rosario revint à Peking sur les cinq heures du soir. Il nous rapporta qu'à son arrivée à Foudane il avoit trouvé les barrières qui environnent les maisons des princes si exactement gardées, qu'il perdit toute espérance d'en voir aucun; que tout ce qu'il put faire fut de parler à un de leurs domestiques, ami des gardes, par lequel il fit avertir toute cette famille de ce qui se passoit à Peking; que les princes reçurent avec joie la nouvelle de leur mort prochaine; dont ils voyoient bien le véritable motif; que les princesses portoient envie à leurs maris, à leurs frères et à leurs enfants; mais que ce qui les chagrinoit extrêmement, c'étoit la vue de l'avenir et la crainte d'être livrées à des infidèles, d'être données pour esclaves à des Mongous, et de se voir dans un danger continuel de perdre leur honneur; que les mères auroient souhaité de voir plutôt leurs filles condamnées à la mort, et que les filles auroient préféré mille fois la mort à une vie si

misé
leur
conc
bien
défa
maît
nous
per
deur

Ca
et le
la C
veeu
du c
celui
alors
rèse
mor
enve
revin
vien
s'éto
Sain
proc
cont
n'av
téri
bon

misérable; qu'accablées de tristesse et de douleur, elles imaginèrent un expédient que, de concert elles, lui firent proposer. « Nous savons bien, disoient-elles, que la loi de Dieu nous défend d'attenter à nos vies dont il est le maître : mais ne nous seroit-il pas permis de nous estropier, de nous mutiler, de nous couper le nez, les oreilles, pour sauver notre pudeur? »

Cette occasion fit découvrir parmi ces dames et leurs suivantes une vertu toute nouvelle à la Chine. Outre plusieurs filles qui avoient fait vœu de chasteté, il se trouva des femmes qui, du consentement de leurs maris, avoient fait celui de continence perpétuelle. Elles crurent alors devoir en avertir le missionnaire. Thérèse, en particulier, veuve du prince Joseph, mort tout récemment dans les fers à Peking, lui envoya dire que, quand le prince son époux revint de la guerre pour prendre le deuil du vieux prince Sourniama, son père, tous deux s'étoient mis à genoux devant l'image de la Sainte Vierge, et, d'un consentement réciproque, avoient promis à Dieu une perpétuelle continence. Il est à remarquer que le prince n'avoit alors que trente ans et étoit sans postérité. La princesse ajoutoit qu'ayant eu le bonheur d'être l'épouse d'un confesseur de

Jésus-Christ, elle étoit prête à tout souffrir plutôt que d'être engagée à aucun autre mortel. Le père répondit avec sagesse à leurs questions, leur donna les instructions convenables, les affermit et les consola le mieux qu'il put, et ne différa pas à sortir de la forteresse, parce que les chrétiens l'avertirent qu'il n'étoit pas sûr pour lui d'y rester davantage.

Peu de jours après que le missionnaire fut parti de Fourdanc, le général des troupes reçut ordre de la cour de renvoyer à Peking tous les domestiques de la famille de Sourniams, pour être donnés à divers autres princes : ils étoient au nombre de cent quatre-vingt-quatorze, presque tous chrétiens. Cet ordre, qui arriva le 2 septembre, ne surprit pas ces dames. Elles s'y attendoient : mais, faisant réflexion que parmi leurs esclaves il y avoit sept ou huit jeunes filles chrétiennes qui, changeant de maîtres, seroient infailliblement données en mariage à des infidèles, avec lesquels elles courroient risque de se pervertir, ces illustres dames les firent marier au plutôt avec de jeunes chrétiens du nombre de leurs domestiques. A l'égard de celles qui avoient fait vœu de chasteté, elles les renvoyèrent aux conseils et à la direction des missionnaires. Le général fit enchaîner toute cette troupe, de peur que quel-

qu'un
sur qu
par ce
Ce
à Peki
veaux
à nos
tères
passer
les pr
les pr
vice ;
furen
rière
secon
ils av
envoy
aus,
les ch
en p
Voilà
bien
en ch
pay
appr
y a
vivre
C

qu'un d'eux ne se sauvât en chemin : on les mit sur quarante charrettes, et ils furent escortés par cent soldats et six officiers.

Ce fut le 19 du même mois qu'ils arrivèrent à Peking. Après avoir été distribués à leurs nouveaux maîtres, ils ne manquèrent pas de venir à nos églises pour participer aux divins mystères, et nous apprendre ce qui venoit de se passer à Fourdane. Ils nous rapportèrent que les princes sont toujours dans les fers, et que les princesses n'ont plus personne à leur service; qu' aussitôt après que les domestiques furent sortis des cavernes, on ferma la barrière, et qu'on y laissa la même garde; que, le second ou le troisième jour après leur départ, ils avoient appris que le gouverneur leur avoit envoyé cinq jeunes enfants de dix ou douze ans, pour leur porter de l'eau, et leur acheter les choses nécessaires à la vie, sans se mettre en peine si elles avoient de quoi les acheter. Voilà des épreuves bien rudes, et une conduite bien éloignée de nos idées d'Europe. Il faut en changer absolument, quand on est en ce pays-ci, et l'on n'y est pas long-temps sans apprendre à estimer beaucoup le bonheur qu'il y a, même pour ce monde, d'être né et de vivre dans un empire chrétien.

C'étoit le 4 ou le 5 de septembre que toutes

ces choses se passaient à Fourdane. Alors le général ne pouvoit pas savoir ce qui n'arriva ici que le 9 du même mois. C'est pourquoi cet officier ne doutoit point que les princesses ne dussent bientôt éprouver le même sort que leurs esclaves, et il regardoit les enfants qu'elles portoient entre leurs bras comme des victimes destinées à une mort prochaine.

Quand on fait réflexion à ce que cette illustre famille a souffert depuis quatre ans, il est difficile d'imaginer une plus rude épreuve, ni qui ait été soutenue avec une générosité plus chrétienne. Des princesses du sang royal, qui avoient toujours vécu dans l'éclat et l'abondance, se voir tomber comme par degrés dans la plus affreuse indigence; n'avoir plus ni maris qui les soutiennent, ni parents qui les secourent, ni amis qui les consolent; n'avoir devant les yeux que des fils enchaînés, destinés à la mort, et de jeunes demoiselles plus malheureuses encore, et dont le sort étoit plus accablant que la mort même; savoir qu'un missionnaire est venu de si loin pour elles, et ne pouvoir l'entretenir, ni participer aux sacrements, seule consolation qu'elles pouvoient recevoir dans le triste état où elles se trouvoient; éprouver tous ces malheurs, sans néanmoins que ce déluge de maux ait été capable

d'éb
ni m
mot
révé
quel
héro
stan
de l

V

com
reun
tant
arré
dans
relig
com
mai
d'ho
on

(

bue
c'es
n'in
qui
don
de
née
per

d'ébranler la foi de ces nouvelles chrétiennes, ni même d'arracher de leur bouche un seul mot de plainte : ne m'avouerez-vous pas, mon révérend père, qu'il y a dans cette fermeté quelque chose d'aussi admirable et d'aussi héroïque, que ce que nous lisons de la constance des héros chrétiens des premiers siècles de l'Église ?

Voilà ce que nous avons pu apprendre des combats de nos illustres néophytes. L'Empereur n'avoit jamais cru devoir trouver en eux tant de courage et de fermeté. Après avoir arrêté le cours de la prédication de l'évangile dans tout son empire, il vouloit enlever à la religion chrétienne l'honneur qu'elle avoit de compter tant de princes parmi ses enfants ; mais jamais le christianisme n'a reçu plus d'honneur à la Chine que par le moyen dont on s'est servi pour l'y déshonorer.

Ce qui est surprenant, et qu'on doit attribuer à une providence particulière de Dieu, c'est que l'Empereur, en déchirant les ouailles, n'inquiète point les pasteurs, et les laisse tranquilles au milieu de sa capitale ; qu'il leur donne quelquefois audiences, et les honore de présents. Au commencement de cette année, qui est un temps de réjouissance où l'Empereur fait des largesses aux grands et aux

gens de sa maison , il nous a fait tous appeler au palais et nous a admis en sa présence au nombre de vingt, c'est-à-dire, autant que les deux côtés de la salle où il étoit sur son trône en pouvoient contenir. Il s'entretint sur différents sujets ; il parla de la religion , quoique fort superficiellement ; il nous fit même un honneur que l'Empereur *Cang-hi*, tout protecteur des Européens qu'il étoit, ne leur a jamais fait. Durant son repas, il nous fit servir, par les premiers eunuques, des tables couvertes de toutes sortes de mets, questionnant tantôt l'un, tantôt l'autre ; et, avant que de nous congédier, il nous fit donner à chacun deux peaux de zibeline, et deux bourses fort propres, telles que les Chinois les portent à la ceinture. Il nous fit ensuite accompagner au sortir des appartemens intérieurs par des eunuques chargés de corbeilles remplies de très beaux fruits, et cela à la vue de tout ce qu'il y avoit de princes et de mandarins au palais.

Il n'y a personne de nous à qui il ne vint cette pensée : Ah ! moins de grâces aux missionnaires, et plus de justice à la religion qu'ils prêchent. C'est à Dieu, qui tient entre ses mains le cœur des rois, de changer celui d'Yong-tching. Durant le cours de l'année, nous allons de temps en temps nous informer en cérémonie de sa santé.

Notre
porte
l'ont
les c
C
tâche
fave
fait
sou
des
de la
son
avon
en la
pru
mén
voir
solu
rais
l'au
son
pu
por
de
me
d'a
de
su

Notre placet ne manque point de lui être porté. Quelquefois il fait venir les pères qui l'ont présenté; il leur parle avec bonté, et ne les congédie point sans quelque petit présent.

C'est de ces sortes d'occasions que nous tâchons de profiter pour parler au monarque en faveur du christianisme. Souvent nous les avons fait naître lorsqu'elles ne se présentoient pas; souvent nous avons supplié, insisté et présenté des mémoires forts et pressants pour la défense de la religion, et capables de le persuader de son excellence et de sa vérité; et en cela nous avons toujours plus consulté notre confiance en la protection divine, que certaines règles de prudence, qui sembloient demander plus de ménagements. Triste et étrange situation, d'avoir affaire à un prince infidèle, puissant, absolu, qui se croit habile, et qui veut avoir raison! Prince, d'ailleurs, que le respect et l'autorité despotique et sans bornes qu'il a dans son empire, empêche d'interrompre, quoi qu'il puisse dire, et qui n'attend pas qu'on lui réponde; qui, lorsqu'il se sent pressé, change de discours, sans qu'il soit permis de l'y ramener; et qui enfin ne manque ni d'esprit ni d'adresse pour éluder ce qu'on peut lui dire de plus convaincant. Un moment d'attention sur les tempéraments qu'on est obligé de

prendre en Europe avec des princes chrétiens tout religieux qu'ils sont, peut donner quelque idée de l'extrême embarras où se trouvent les missionnaires en présence de l'Empereur de la Chine. Nous avons grand besoin de vos prières et de celles de tant de personnes qui ont du zèle pour la propagation de la foi. Je les demande instamment, et suis, etc.

LETTRE

De P. PAROUD, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. DUBALDE, de la même Compagnie.

A Pekin, ce 15 septembre 1728.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

La dernière lettre que j'eus l'honneur de vous écrire le 26 septembre de l'année 1727 vous informoit dans un grand détail de l'héroïque fermeté des princes du sang impérial de la Chine, dont la foi n'a pu être ébranlée, ni par

la dégradation de leur rang, ni par la confiscation de tous leurs biens, ni par les rigueurs d'une dure prison, ni par les menaces d'une mort infâme et cruelle. Peu de temps après ma lettre écrite, il me vint des nouvelles du prince Jean Lou; elles m'apprennent qu'il étoit mort le 16 de septembre dans sa prison de Tci-nan-fou, capitale de la province de Chang-tong, qui étoit le lieu de son bannissement. Le prince Jean Sou, qui étoit prisonnier à Peking, se trouvoit alors dangereusement malade, et il mourut le 13 novembre. Je ne dois pas vous laisser ignorer les circonstances d'une mort si glorieuse, fruit d'une longue suite de mauvais traitements, que son attachement pour le christianisme lui a procuré.

Depuis le 8 septembre, qu'on le transféra de sa prison dans celle où étoit mort le prince Joseph, ainsi que je vous le racontais dans mes dernières lettres, on n'a pu rien apprendre de l'état où il se trouvoit. Nul domestique ne pouvoit approcher des prisons; les soldats mêmes qui faisoient la garde n'osoient parler aux prisonniers, et il ne leur étoit permis que de répondre quand ils étoient appelés, ou de faire passer par le tour tout ce qu'on accordoit chaque jour pour leur subsistance.

Mais deux mois après, c'est-à-dire le 8 no-

vembre, Paul Sa vint m'avertir que le prince Jean étoit malade à l'extrémité, qu'il ne prenoit plus que du riz clair, et qu'il avoit beaucoup de peine à se traîner jusqu'au tour pour le recevoir. Le troisième regulo, que l'Empereur avoit chargé de tout ce qui concernoit ces illustres prisonniers, ne fut pas plus tôt informé du danger où étoit le prince, qu'il ordonna à ses gens d'ouvrir la prison, et de porter au malade tout ce qu'il souhaiteroit. Le prince répondit d'une voix mourante, que désormais il n'avoit plus besoin de rien, et qu'il ne pensoit plus qu'à se préparer à la mort.

Aussitôt le regulo fit appeler Pou-ta-che (c'est le chef de bannière dont j'ai déjà parlé), et lui dit que Sourghien (c'est le nom tartare du prince Jean), étant sur le point de mourir dans un temps où l'on célébroit la naissance de l'Empereur, il n'étoit pas possible de prendre les ordres de Sa Majesté; qu'il falloit attendre que la fête fût passée, et que cependant il croyoit qu'on devoit renfermer le corps dans un cercueil, et le déposer dans un lieu convenable. « Qu'est-il besoin d'attendre l'ordre de l'Empereur, répondit brusquement Pou-ta-che ! » croyez-vous que Sourghien doive être traité » plus favorablement que son frère, dont les » cendres ont été jetées dans la boue et sou-

» lées aux pieds? » Le regulo, plus humain, ne fut pas de cet avis.

Le 13 du même mois, on vint lui dire que le malade venoit d'expirer : il ordonna qu'on mît son corps dans un cercueil, et qu'on le transportât dans une pagode hors la porte occidentale, où il seroit gardé par un officier et quelques soldats, jusqu'à ce qu'on pût être informé des volontés de l'Empereur; cet ordre fut exécuté, et le corps du prince fut mis dans un méchant cercueil avec ses chaînes, qu'on ne lui ôta pas même après sa mort.

Cependant on étoit à Fourdane dans une extrême inquiétude. Marc Ki m'apporta alors une lettre de la princesse Cécile, épouse du prince Jean : elle me mandoit que les princesses et leurs enfants étoient de jour en jour plus resserrés; que, depuis le départ de son mari et de son beau-frère, leurs familles manquoient absolument de toutes choses, et qu'elle avoit bien de la peine à défendre de la faim et du froid ses deux petits-fils, le prince Thomas et le prince Matthieu : « Je vous expose nos besoins, » ajoutoit-elle; si, sans vous incommoder, » vous pouvez nous procurer quelques légers » secours, à la bonne heure; si vous ne le » pouvez pas, n'ayez nul égard à nos souffrances. »

Elle écrivoit aussi à peu près dans les mêmes termes au P. Suarez : « Ce qui m'inquiète le plus, » lui disoit-elle, et ce que j'appréhende plus » que la mort, c'est que, nonobstant la fidélité » de nos princes à observer les jeûnes prescrits, » et à réciter les prières accoutumées, quel- » ques - uns d'eux ne viennent à succomber » sous le poids accablant de tant de disgrâces, » ou que, se repaissant d'une vaine espérance, » ils ne se flattent du retour des bontés de l'Em- » pereur. On me presse de retirer de la cha- » pelle les saintes images, de crainte que quel- » que ordre subit et imprévu de la cour ne les » expose à la profanation des infidèles; on » veut même que nous cessions de tenir les as- » semblées ordinaires, et de faire les prières en » commun : la prudence, dit-on, demande que » chacun les fasse en son particulier, pour ne » point fournir de prétexte à de nouvelles vexa- » tions. J'ai cru devoir me rendre à ces ins- » tances; mais, si vous jugez que j'aie commis » en cela quelque faute, j'en demande pardon » à Dieu, et je vous prie de me donner là- » dessus les éclaircissements nécessaires. De- » puis le départ des chefs de famille, nous n'a- » vons plus personne qui puisse nous guider, » résoudre nos doutes, et nous fixer au parti » qu'il convient de prendre : je m'aperçois

» mêm
» rédu
» altér
» par
» tage
» ne t
» état
» ven
» mêm
» et j
» mul
» doi
» on
» dén
» lieu
» par
» cha
» cha
Enfi
de l
son
ce q
J
à ce
mon
Ki
de
por

» même que la pauvreté extrême où l'on se voit
» réduit, refroidit la charité dans plusieurs, et
» altère un peu l'union qui régnoit auparavant
» parmi nous. Il y en a qui craignent que, par-
» tageant ce qui leur reste avec les autres, ils
» ne tombent bientôt eux-mêmes dans le même
» état d'indigence. Ce que je vous écris ici naï-
» vement ne doit pas passer au-dehors; j'ai
» même quelque scrupule de vous en faire part,
» et j'en aurois pareillement de vous le dissi-
» muler : je ne sais pas bien démêler ce que je
» dois dire d'avec ce que je dois taire. Quand
» on nous retira de Sin-pou-tse, mon mari fit
» démolir la chapelle, pour la rebâtir dans le
» lieu où nous sommes maintenant : il se ré-
» pand un bruit sourd qu'on nous fera bientôt
» changer de demeure : que dois-je faire de la
» chapelle? j'attends sur cela votre réponse. »
Enfin elle finit sa lettre en priant le P. Suarez
de lui donner des nouvelles du prince Jean,
son mari, parce qu'elle ne peut compter sur tout
ce qu'elle apprend par d'autres voies.

Je fus chargé de faire une réponse commune
à cette dame, et de lui apprendre la précieuse
mort de son mari. Je confiai ma lettre à Marc
Ki, avec une petite somme conforme à l'état
de pauvreté où nous sommes nous-mêmes,
pour le soulagement de ceux dont les besoins

étoient les plus pressants. Les aumônes venues de France par votre canal, mon révérend père, quelque légères qu'elles soient, seront d'un grand secours à cette nombreuse et illustre famille, dépouillée de ses biens, et constamment persécutée pour son attachement à la foi.

Le 13 de décembre, le regulo fit appeler les domestiques du prince nouvellement dé-cédé, c'est-à-dire, ceux qui avoient été autre-fois à son service, et leur permit de transporter le corps de leur ancien maître à la sépulture de ses ancêtres, et de l'y enterrer auprès de celui de sa femme (le prince Jean avoit eu une première femme, qui étoit morte assez jeune, et il avoit épousé ensuite la princesse Cécile). Les domestiques étoient extrêmement pauvres depuis la confiscation générale des biens de leurs maîtres : ils ne laissèrent pas néanmoins de prendre des habits de deuil, et de disposer toutes choses pour les obsèques du prince, qui furent finies au 29 du même mois. L'enterrement se fait de deux manières parmi les Tartares Mant-cheoux ; chez les uns, on enterre le corps avec le cercueil ; les autres brûlent l'un et l'autre, ramassent les cendres, et les renferment dans une urne qu'ils mettent en terre, et ils élèvent ensuite au-dessus un

monument : c'est cette dernière manière qui est en usage dans la famille du prince Jean.

Sébastien Ly et François Tchou, tous deux chrétiens et anciens domestiques du prince, avoient une extrême envie de voir le corps de leur maître, et de retirer les saintes reliques qu'il portoit toujours sur lui : ils prirent le temps le plus propre à ouvrir le cercueil sans être aperçus ; mais leur pieuse curiosité leur coûta cher. Le garde de la sépulture, qui étoit infidèle, se doutant de leur dessein, observoit attentivement leurs démarches ; et, les ayant surpris, il fit grand bruit, et les menaça de les déferer aux mandatins, et de les accuser d'avoir violé le cercueil pour satisfaire à leur avarice, ce qui est à la Chine un crime digne de mort. Ils ne purent l'apaiser qu'à force d'argent ; et avec promesse de remettre dans le cercueil ce qu'ils en avoient tiré : ils eurent néanmoins l'adresse de se réserver plusieurs choses à l'insu du garde ; après quoi on mit le feu au cercueil.

Parmi ceux qui se trouvèrent à cette cérémonie, il y eut des infidèles qui vouloient que tout généralement fût réduit en cendres, selon la coutume. Les Chrétiens tâchèrent de sauver quelques ossements ; et, comme la piété est industrieuse, ils y réussirent. Ils se saisirent

avec des chaînes, qu'ils retirèrent des cendres; mais ils trouvèrent de nouvelles oppositions de la part du garde. Sa raison étoit que les chaînes du prince Joseph ayant été portées au tribunal, on ne manqueroit pas de lui demander celles du prince Jean, dont, en qualité de garde de la sépulture, il devoit répondre. Sébastien lui promit de les lui représenter, s'il étoit nécessaire; les autres chrétiens se firent sa caution. On ne put rien gagner sur cet esprit intéressé, et il ne se laissa enfin fléchir qu'à la promesse qu'on lui fit de lui donner une nouvelle somme d'argent; encore suivit-il les chrétiens qui emportoient ces chaînes, jusqu'au lieu où elles devoient être déposées.

Comme le chemin le plus court pour retourner à Pekin étoit de passer devant l'église des Jésuites portugais, ils les remirèrent au P. Soares, en présence du garde, qui reçut alors l'argent dont on étoit convenu avec lui. Les chrétiens vinrent ensuite me trouver pour me rendre compte de ce qui s'étoit passé à l'ouverture du cercueil. Ils m'assurèrent qu'ils n'avoient pas trouvé le moindre vestige de corruption ni de mauvaise odeur; qu'on eût dit que le prince ne faisoit que d'expirer: ce qui ne pouvoit pas s'attribuer à la rigueur de la sai-

son
et
plus
son
leur
de la
du
dre
ce p
que
sera
prin
qu'e
L'un
s'ex

La
pren
jour
con
cette
Mah
bien
sidè
la s
quie
il s
de l

son, puisque les mains et le cou étoient souples et maniables, comme ils l'avoient éprouvé plusieurs fois en retirant les reliquaires; que son visage même n'avoit pas changé de couleur, et qu'il étoit seulement un peu couvert de la poussière qui s'étoit insinuée par les fentes du cercueil; c'est là tout ce que je pus apprendre au sujet de la mort et de la sépulture de ce prince. Quoiqu'il soit déjà assez connu par ce que j'en ai écrit les années précédentes, il le sera encore mieux par le portrait qu'en fait la princesse Cécile, son épouse, dans deux lettres qu'elle écrivit le 29 janvier de cette année. L'une s'adressoit à moi, et c'est ainsi qu'elle s'exprimoit.

Maré Ki arriva ici le 2 de la onzième lune. La lettre qu'il me rendit de votre part m'apprenoit que je n'avois plus de mari. J'ai toujours présent à l'esprit les grands motifs de consolation que vous me donnez au sujet de cette perte, la plus grande que je pouvois faire. Mais enfin, quand je fais réflexion à tout les bienfaits que j'ai reçus de lui; quand je considère combien d'années il m'a maintenue dans la splendeur et l'abondance; dans quelle inquiétude il étoit de mon salut; quelles peines il s'est données pour m'instruire des mystères de la religion, et me disposer au saint bap-

témo; quand, dis-je, je pense à tout cela, je me regarde comme la plus malheureuse de toutes les femmes, de n'avoir pu recueillir ses derniers soupirs, et remplir à son égard les devoirs d'une tendre et fidèle épouse.

La mort vient de terminer ses malheurs, et le Dieu de miséricorde, comme j'ai grand sujet de le croire, l'a placé dans le lieu du repos : cette pensée me console; mais, quand sa personne et ses aimables qualités se présentent à mon esprit, ma douleur se renouvelle, et je vous avoue que j'ai bien de la peine à la supporter. Il n'est donc plus, ce prince qui m'étoit uni par des liens si forts et que j'aimois si tendrement ! Mais qu'est devenu son corps ? est-il toujours dans cette pagode où on l'a transporté ? l'a-t-on enterré, et en quel endroit ? je ne puis en être sûrement informée que par vous : en quelque lieu qu'on l'ait mis, je vous le recommande : s'il a eu le même sort que son frère, ne me le laissez pas ignorer. Quoi qu'il en soit, je sais que rien ne s'est fait que par la disposition de la Providence : pardonnez, je vous prie, cette inquiétude d'esprit à la vivacité de ma douleur.

Vous dites dans votre lettre qu'une pareille mort est la fin de tous les maux, et le commencement de tous les biens, et c'est cela même

qui
sais
Jé
par
non
don
ren
ces
les
tifié
de
sen
»
c'est
de
les
sur
Je
tion
Die
qu'
gra
lité
reu
pel
reu
que
ma

qui me la fait souhaiter. Lorsque je reçus le saint baptême, j'avois sans cesse les yeux sur Jésus-Christ attaché à la croix; les cinq plaies par où son sang coula jusqu'à la mort, pour nous délivrer de la servitude du péché et nous donner droit à l'héritage céleste, me pénétrèrent de la plus vive reconnoissance; ce fut avec ces sentiments que je me vis régénérée dans les eaux salutaires; et, depuis ce temps-là, fortifiée par la grâce de Dieu et par la protection de sa sainte Mère, j'ai persévéré jusqu'à présent dans la foi.

» Une autre réflexion me soutient encore, c'est le souvenir que j'ai du contentement et de la joie que mon mari faisoit paroître toutes les fois qu'il survenoit une nouvelle disgrâce, surtout les trois dernières années de sa vie. Je fus autant surprise qu'édifiée de son attention continuelle à n'agir que par l'esprit de Dieu; il n'entreprenoit rien, il ne faisoit rien, qu'après avoir imploré le secours du Ciel; une grande pureté de cœur et une profonde humilité animoient toutes ses actions. Il est heureusement au bout de sa carrière; Dieu l'a appelé de ce monde, et je vis encore, malheureuse pécheresse que je suis! Il y a trois ans que je n'ai pu me confesser: je crains tout de ma foiblesse; si vous y joignez ce que j'ai à

souffrir de ceux-là même de qui je devois attendre quelques secours, n'ai-je pas lieu d'appréhender que je n'oublie enfin les bienfaits de Dieu, que je ne déshonore le nom et la mémoire de mon époux, et que je ne tombe dans des péchés griefs qui me conduiroient à une mort éternelle? c'est pourquoi je vous prie à genoux, et je vous conjure, les larmes au yeux, de demander à Dieu, par les mérites de sa passion, qu'il me retire au plus tôt de ce misérable monde; j'espère que vous m'accorderez cette grâce; telle est ma disposition présente, et il suffit que vous la connaissiez.

« La lettre que vous m'avez écrite a été lue publiquement, et l'aumône que vous m'avez envoyée s'est distribuée selon vos intentions : il est très difficile de trouver quelqu'un qui puisse vous porter nos lettres; on nous garde à vue, et l'on ne permet à qui que ce soit de nous voir : c'est par la charité et l'adresse d'un petit officier de bannière que le porteur de mes lettres a eu entrée chez nous; c'est un homme sûr, en qui vous pouvez prendre confiance. »

L'autre lettre de la princesse étoit adressée au P. Suarez. Après les compliments ordinaires, elle lui parle ainsi : « J'ai lu votre lettre, comme si je vous entretenois vous-même. Vous m'ap-

prenez que Dieu a recueilli mon mari dans son sein, et qu'il est enfin délivré des misères de cette malheureuse vie. J'envie son bonheur : il souhaitoit depuis long-temps de sceller de son sang les vérités de la foi, et de mourir pour Jésus-Christ. Dieu, par un bienfait singulier de sa miséricorde, a rempli ses desirs et ses espérances : je le crois maintenant au nombre des saints. Cette pensée si consolante devoit me soutenir : je vous avoue néanmoins que je suis presque accablée sous le poids de ma douleur. Je ressens dans le cœur un chagrin et une amertume qu'il ne m'est pas aisé de dissiper, quoique sans cesse je fasse réflexion à la grâce peu commune que Dieu lui a faite de l'attirer au ciel par la voie du martyre. C'est à vous après Dieu, mon père ; c'est à votre charité, à votre zèle et à votre amour pour le prochain, que lui, toute sa famille et moi, sommes redevables du bonheur que nous avons eu d'embrasser la foi. Ce sont vos soins, vos conseils, vos exhortations, qui ont ouvert le ciel à mon époux : comment puis-je, dans l'éloignement où je suis, vous en témoigner ma juste reconnaissance ? c'est à genoux, et en frappant la terre du front, que je vous rends grâces d'un si grand bienfait : car enfin c'est vous qui avez jeté dans son cœur les se-

meñces de tant de vertus, dont il reçoit maintenant la récompense j'en ai été témoin, et elles sont continuellement présentes à mon esprit.

Vous savez que dès l'enfance ses inclinations le portoient à la vertu : à vingt ans, il honoroit le souverain Maître du ciel, il aimoit le prochain, et faisoit des œuvres de charité. Environ à quarante ans, il lut les livres qui traitent de la religion chrétienne, il les goûta, il ne pouvoit se lasser de vous entretenir, et il recevoit vos instructions avec une avidité et une docilité que j'admirois; mais comme la grâce du baptême lui fut alors différée pour des raisons qui vous sont connues, vous ne sauriez vous imaginer quelles furent ses agitations et son inquiétude : il soupiroit jour et nuit, sans pouvoir prendre aucun moment de repos. C'est de quoi j'ai été témoin. A peine eut-il reçu le baptême, qu'il me sembla revêtu d'une force toute extraordinaire; les continuelles disgrâces dont sa vie fut traversée le combloient de la plus douce joie; il n'avoit point d'autre volonté que celle de Dieu, et tout son plaisir étoit de s'y conformer. A toutes les fêtes qu'on s'assembloit pour faire les prières en commun, il nous faisoit les exhortations les plus pathétiques, pour faire entrer dans nos

cours les mêmes sentiments dont il étoit pénétré. Dans la maison, il rassembloit souvent ses petits-fils, les domestiques et les esclaves; il leur lisoit les livres saints; il leur expliquoit l'histoire de la création du monde, l'incarnation du Fils de Dieu, les douleurs de sa passion, son ascension glorieuse dans le ciel, et les autres mystères; la vie de la Sainte-Vierge, et celle des saints, les huit béatitudes, les commandements de Dieu, et enfin il leur enseignoit tout ce qu'ils étoient obligés de croire et de pratiquer. Au milieu des fers et dans sa prison, il vaquoit encore à ces fonctions de zèle.

» Lorsqu'on le retira d'ici pour le conduire à Peking, il me laissa une instruction par écrit avec cette suscription : « Jean Sou à sa sage épouse. Vous êtes d'une santé foible, me dit-il, » ayez soin de vous conserver pour le bien de » ma famille; ne laissez passer aucun jour sans » instruire mes enfants et mes domestiques de » leurs obligations. Toutes nos actions doivent » se faire, comme si nous étions devant le trône » de Dieu même, c'est-à-dire, que nous ne » devons en commencer aucune, qu'après nous » être mis en sa présence. Implorez souvent » l'assistance divine, sans laquelle nous ne pouvons rien; invoquez la très sainte Vierge,

» afin d'obtenir par son intercession les grâces
» nécessaires pour persévérer dans l'exacte ob-
» servation des commandements de Dieu. Aus-
» sitôt que vous vous apercevrez qu'il y a du
» mal à faire une chose, abstenez-vous-en
» sur le champ; si vous avez le malheur de
» tomber dans quelque faute, qu'elles soient
» suivies d'un prompt repentir. Veillez sans
» cesse sur vous-même, et corrigez-vous de
» vos défauts. La pureté de cœur et l'humili-
» lité sont deux vertus essentielles : Jésus-
» Christ et sa sainte Mère nous en ont donné
» de grands exemples; efforcez-vous de les imi-
» ter. S'il survient quelque affaire difficile,
» prenez conseil de votre belle-sœur l'aînée,
» et vivez l'une et l'autre dans une parfaite in-
» telligence. Il ne faut pas croire que les choses
» réussissent toujours au gré de vos desirs;
» abandonnez-vous à la conduite de Dieu; ce
» qu'il ordonnera sera toujours ce qu'il y a de
» meilleur; faites souvent des actes de foi,
» d'espérance et de charité : ces trois vertus
» sont nécessaires en tout temps, mais surtout
» à l'heure de la mort. » Dans cet endroit,
mon mari me recommande de répéter sans
cesse ce qu'il me marque, à ses enfants, à ses
petits-fils et à ses domestiques; puis il adresse
ce qui suit à sa bru : « Vous êtes valetudinaire;

ne faites rien sans consulter votre mère; obéissez-lui; respectez-la; vivez dans une union parfaite avec toute la famille; appliquez-vous à diminuer le nombre de vos défauts; fixez-vous dans la pratique de la vertu; et persévérez-y jusqu'au moment qu'il plaira à Dieu de vous retirer de ce monde.

Ensuite, m'adressant la parole: « Pour ce qui regarde la maladie de mon fils, poursuivit-il, n'en prenez point d'inquiétude, soumettez-vous aux volontés du Seigneur, et attendez tout de sa miséricorde; ayez grand soin de bien instruire des vérités chrétiennes tous nos enfants et leur postérité, afin que le christianisme se perpétue dans notre famille. Demandez une chose à Dieu: cette grâce par l'intercession de sa sainte Mère, dont vous ne devez jamais abandonner le culte: c'est ce que je ne puis vous recommander. Pour ce qui est de moi, je reconnois que je suis un grand pécheur, la faiblesse même, et dénué de toute vertu; cependant Dieu me comble de grâces, et il n'y a point de jours que je ne ressente des effets de sa protection. Que j'ai mal répondu aux desseins de sa miséricorde qu'il a eus sur moi! car enfin je sens que je tiens encore au monde et à la chair, et que je fais déshonneur à sa

» sainte loi. J'en ai la plus vive douleur, et
» toute ma ressource est dans sa bonté infinie,
» à la quelle je m'abandonne sans réserve avec
» un cœur véritablement contrit. Ne vous in-
» quiétez point de ma situation présente, et ne
» pensez point à vous informer dans la suite
» de ce qui regarde ma personne : nous sommes
» entre les mains de Dieu ; abandonnons-nous
» à son amour et à la protection de sa sainte
» Mère, cela suffit. Recevez cette lettre, sage
» épouse, et observez bien ce qu'elle contient. »
Fait l'an cinquième de Yong-tching, le 20 de
la 3^e lune intercalaire (le 10 de mai 1726.)
Tel est le testament que le prince Jean a laissé
à la pécheresse Cécile, son épouse. Il y a en-
core quelques articles que j'ai omis, parce que
le temps me presse, et que j'écris bien avant
dans la nuit. Je lis et relis sans cesse cette let-
tre, que je regarde comme une marque cer-
taine et de son amitié et de sa vertu. Depuis
le moment qu'on l'arrêta ici, je n'ai pas cessé
de jeûner tous les jours, à la réserve du diman-
che, pour demander à Dieu qu'il lui donnât
la force de se soutenir au milieu de tant de
tribulations. Je continue encore ce jeûne, pour
le prier d'augmenter sa gloire dans le Ciel. Fais-
je bien en cela ? Je vous prie de m'instruire.
Il y a trois ans que je n'ai pu me confesser ;

je suis foible, et mes afflictions s'accroissent de jour en jour. Je perds un époux que j'aimois plus que moi-même : j'ai un fils dont l'esprit est affoibli, des petits-fils qui sont encore jeunes; je manque de tout et j'en'ai nulle ressource : je crains bien de succomber à tant de disgrâces, j'ai grand besoin du secours de vos prières : intercédez donc pour moi, je vous prie, auprès de Dieu, afin qu'il me pardonne mes péchés, et qu'il me donne la force de supporter avec patience tant de diverses tribulations, ou qu'il me retire au plus tôt de ce monde.

» Oserois-je vous demander encore s'il m'est permis de donner à mon mari le nom de *saint*? Ses souffrances et sa mort sont l'effet de son zèle à défendre la religion et de sa constance à y persévérer : n'est-ce pas là un vrai martyre? J'apprends que, trois jours avant que de mourir, il ne pouvoit plus prendre de nourriture, et que cependant il faisoit ses prières à genoux; que, foible comme il étoit, et qu'après une prison de sept mois, il ait pu, la mort sur les lèvres, se prosterner ainsi devant le Seigneur, c'est ce qui me comble de joie et de consolation. Je remercie Dieu de nous avoir donné un si parfait modèle d'une sainte mort. »

Le reste de sa lettre ne contient que des demandes particulières, qu'il est inutile de

rapporter. Elle m'écrivit encore une petite lettre que je reçus au commencement de mai de la même année, où elle dit que les mandarins les ont tous fait sortir de l'endroit où ils étoient, pour les renfermer dans un autre beaucoup plus étroit, sous prétexte qu'il sera plus aisé de veiller à leur sûreté et d'empêcher que pendant la nuit on ne leur fasse quelque insulte.

« Nous voilà, dit-elle, au nombre de soixante-trois personnes resserrées dans dix-huit *kien* : (un *kien* n'a que dix pieds de largeur sur douze de profondeur.) C'est vainement que nous avons représenté aux mandarins qu'un si petit espace ne suffisoit pas pour loger tant de monde : ils nous ont répondu que nous pouvions bâtir dans la cour à nos dépens de petites maisons de terre, ou faire transporter celles que nous avions ajoutées aux casernes dont on nous retiroit; mais, n'ayant pas de quoi vivre, comment aurions-nous le moyen de bâtir? Nous demandâmes ensuite que du moins on nous donnât la même quantité de riz qu'on accorde dans tout l'empire aux prisonniers. La réponse des mandarins fut que cela passoit leurs pouvoirs, et qu'il ne leur étoit pas permis de porter nos représentations au général, parce que leurs ordres se bornoient

ne petite
nt de mai
es munda-
oit où ils
un autre
qu'il sera
empêcher
quelque

soixante-
huit *hien* :
sur douze
que nous
un si petit
tant de
nous pou-
ns de pe-
ransporter
casernes
nt pas de
le moyen
ite que du
quantité de
aux pri-
s fut que
il ne leur
tentations
bornoient

à nous faire changer de logement. Au milieu
de tant de maux, ce qui m'afflige le plus, c'est
que, par ce changement de demeure, la cha-
pelle se trouve hors de notre enceinte. Priez le
Seigneur qu'il me soutienne de sa main toute-
puissante, qu'il augmente mes forces, et qu'il
me pardonne mes péchés. Le 19 de la 3^e
lune.

Voilà, mon révérend père, à quel excès de
misère cette grande famille est réduite. Rien
ne me touche tant que de n'être pas en état de
procurer à tant de généreux confesseurs de
Jésus-Christ, les secours nécessaires dans le
délaissement général où ils sont, sans support,
sans amis, sans ressources; et vous pouvez juger
qu'elle a été ma joie, lorsque j'ai reçu la petite
aumône que vous m'avez envoyée, pour soula-
ger leur extrême indigence.

Pour ce qui est du prince Louis et du prince
François, ils sont toujours ici renfermés dans
deux prisons séparées, sous la garde du troi-
sième regulo. On est assez exact à leur fournir
chaque jour les aliments nécessaires; mais on
n'a pas la même attention pour leurs vêtements.
Le prince François ayant demandé des habits
oublés de peaux, pour se défendre du froid
extrême de la saison, nous songeâmes aussitôt
à les lui procurer, et François Tchou fut

chargé de les lui remettre. Il se présenta à la porte de la prison, mais l'officier de garde le chassa durement et lui défendit de reparaitre. Le zélé domestique ne se rebuta point; il attendit que ce cruel officier eût descendu la garde et fût relevé par un autre. Celui-ci fut plus doux et plus humain; il loua Tcheou de l'affection qu'il conservoit pour son ancien maître; il prit les habits et les fit passer par le tour, en nommant au prisonnier le domestique qui les lui avoit apportés. Peu après il vint le retrouver : « Votre maître, lui dit-il, est très sensible à votre attention; il n'a rien à vous donner, mais il m'a chargé de vous dire que, s'il pouvoit détacher une des trois chaînes qu'il a au cou, il vous en feroit volontiers présent. » L'officier avoit pris cela pour un bon mot du prisonnier, comme s'il eût voulu faire entendre que tant de disgrâces ne lui avoient point abattu l'esprit ni le courage. Le domestique ne le prit pas de même, et il jugea que son maître lui souhaitoit le même bonheur qu'il avoit, d'être enchaîné pour Jésus-Christ.

Il paroît que le prince Louis n'a fait jusqu'ici aucune demande; il a même refusé un petit présent de diverses sortes de fruits que son ancien maître d'hôtel lui apportoit. L'offi-

cier voulant les faire passer dans la prison, il le pria, en le remerciant de son honnêteté, de dire au domestique qu'il feroit bien d'aller servir son nouveau maître, et de ne plus revenir : « Si l'Empereur, ajouta-t-il, venoit à découvrir ce que votre bonté vous a inspiré de faire en ma faveur, vous en souffririez et moi aussi. »

A l'égard des autres princes relégués dans les diverses provinces, le prince Paul est le seul dont nous ayons entendu parler. Le P. Darcuz, jésuite chinois, nous en a donné, par une lettre qu'il nous a écrite, des nouvelles très consolantes. Il mande qu'outre les gardes qui sont aux premières portes, les mandarins ont posté deux soldats immédiatement devant la prison, afin de lui ôter toute communication avec les personnes de dehors; que l'un de ces soldats, également touché et de la patience de son prisonnier, et de ses entretiens sur les vérités chrétiennes, avoit pris la résolution d'embrasser la foi, dût-il lui en coûter la vie; qu'il a reçu le baptême et a eu l'adresse d'introduire deux fois dans la prison le missionnaire chinois; savoir, le 21 de novembre de l'année passée, et le 17 du mois suivant. C'est par le moyen de ce néophyte que le prince Paul a eu la consolation de se confesser et de

recevoir Notre-Seigneur. Ce fut par le même missionnaire qu'il apprit la glorieuse mort des deux princes ses frères, et qu'il écrivit à ce sujet une lettre très touchante et pleine des plus beaux sentiments à son fils unique le prince Michel, qui est prisonnier à Foudane. Comme ce missionnaire est parti pour aller visiter les diverses chrétientés de la province de Fo-kien, il n'y a guère d'apparence que nous recevions de long-temps aucune nouvelle de cet illustre prisonnier.

Le 15 d'août de cette même année, le prince Gabriel, fils du quatrième prince Jean Ho, dépêcha un chrétien de Foudane, pour nous donner avis que la princesse, sa mère, venoit de mourir dans sa prison, et que peu de jours auparavant, une autre dame, nommée *Agnès Tchao*, étoit morte de même, sans avoir pu obtenir la permission de faire venir un médecin, ce qui est néanmoins permis dans l'empire à tous les prisonniers qui ne sont point condamnés à la mort. Il n'est pas surprenant que parmi tant de personnes renfermées dans un espace si étroit, et manquant presque de tout ce qui est nécessaire à la vie, il y en ait eu déjà deux qui aient fini leurs jours dans un âge si peu avancé. Il est difficile que les princes résistent encore long-temps; ils sont logés fort à

l'étré
tout
bes
ont-
fer.

C
côre
qu'e
ce q
qu'e
auq
temp
écrit
pou
autr
cha
don
natt
V
ce q
tion
mer
lien
ma
vén
vo
de

l'étroit, ils couchent sur la terre, ils n'ont pour toute nourriture qu'un peu de riz et des herbes salées; et, sous un climat très froid, à peine ont-ils chacun une couverture pour s'échauffer.

Comme je finissois ma lettre, j'en ai reçu encore une de la princesse Cécile. Elle me marque qu'elle a dessein de mettre sur le papier tout ce qu'elle sait des vertus du prince, son époux; qu'elle a même commencé ce petit ouvrage, auquel il lui faudra employer beaucoup de temps, parce qu'elle a bien de la peine à écrire: c'est la seule raison qu'elle apporte pour excuser sa lenteur; mais j'en sais une autre plus réelle, c'est qu'elle a cédé sa petite chambre aux malades, et qu'elle s'est retirée dans un coin de la cour, où elle couche sous des matras.

Voilà, mon révérend père, un précis de tout ce que j'ai pu apprendre cette année de la situation de cette illustre famille, dont l'attachement à la foi et l'inébranlable constance au milieu de la plus vive persécution, ne peuvent manquer d'édifier tous ceux qui ont le cœur véritablement chrétien. Je la recommande à vos saints sacrifices, et je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de
Jésus, au P. Dnhalde, de la même Compagnie.

A Pekin, ce 15 octobre 1734.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Dans toutes les lettres que vous me faites
l'honneur de m'écrire, vous me demandez quelle
est la situation présente de cette illustre famille
tartare, qui gémit depuis tant d'années dans les
fers, et dont la foi ne s'est jamais démentie
au milieu des plus longues et des plus rudes
épreuves. Vous auriez voulu savoir s'il ne s'é-
toit pas fait quelque changement à leur for-
tune ; mais jusqu'ici je n'ai rien eu de positif à
vous apprendre ; ce n'est que l'année dernière
qu'il y eut ordre de la cour de faire revenir à
Fourdane ceux de ces princes qui avoient été
exilés dans diverses provinces, où on les avoit

enfer-
cisse-
roit.
prise
fecte
l'esp
cont
tre p
fesse
Il
voya
faire
à re
le p
Tse-
à son
dans
doit
crua
son
soin
gère
ceux
pris
del
por
n'y
lett

enfermés dans d'étroites prisons. Cet adoucissement donna lieu de croire qu'on accorderoit quelque grâce à ceux qui étoient restés prisonniers à Fourdane. C'est ce qui arriva effectivement dans le temps qu'on osoit le moins l'espérer, et que tout leur paroissoit le plus contraire. Voici l'occasion que Dieu a fait naître pour le soulagement de ces généreux confesseurs de son saint nom.

Il y a environ deux ans que l'Empereur envoya son premier ministre en Tartarie, pour y faire la revue des nouvelles troupes destinées à renforcer l'armée qui étoit aux mains avec le prince T'hong-Kar, fils et successeur de Tse-Vang-Raptan, roi des Eluths. Ce ministre, à son retour, passa par Fourdane, justement dans le temps que le général qui y commandoit redoubloit sa vigilance, ou plutôt sa cruauté, pour resserrer plus que jamais les prisonniers. Les mandarins qu'il chargea de ce soin exécutèrent durement ses ordres : ils changèrent les soldats de la garde, ils chassèrent ceux qui étoient chrétiens, ils interdirent aux prisonniers toute communication avec ceux du dehors, visitant exactement tout ce qu'on leur portoit pour leur repas, afin d'examiner si l'on n'y auroit pas caché quelque billet ou quelque lettre. Les princesses qu'on avoit placées dans

un quartier séparé, n'étoient pas plus libres; leurs gardes en refusoient l'entrée même à ceux qui leur portoient de l'eau; et, ne voulant pas prendre la peine de leur en porter eux-mêmes, ils aimoient mieux ouvrir la barrière, et permettre à deux de ces dames de sortir de l'enceinte, et d'en aller tirer dans un puits qui étoit voisin.

Le ministre dont je viens de parler, passant par-là comme par hasard, fut témoin du triste état où étoient réduites des personnes d'un rang si élevé. Ce spectacle le toucha, et il crut que l'indécence avec laquelle on traitoit ces princesses rejaillissoit sur la famille impériale. Lorsqu'il fut de retour à Peking, et qu'il eut rendu compte à l'Empereur de la commission dont il avoit été chargé, il l'entretint des indignes traitements dont on usoit à leur égard. Mais comment s'y prit-il, et quels termes employa-t-il? c'est ce que nous ignorons; ce que nous savons de certain, c'est qu'il parla en leur faveur, et que, deux jours après son arrivée, il y eut ordre de renvoyer à Fourdane les princes exilés dans les provinces. Cet ordre fut donné au Fing-pou, c'est-à-dire au tribunal des troupes, qui ne se pressa pas de l'exécuter.

Le neuvième prince, encore infidèle, étoit prisonnier à Tai-yuen-fou, capitale de la pro-

vinco de Chan-Si. Ses hauteurs avoient forcé les mandarins à le traiter plus durement qu'ils n'auroient fait s'il eût été plus modeste dans sa disgrâce. Il se souvenoit trop qu'il étoit né prince du sang, et il affectoit des airs trop fiers et trop supérieurs avec des gens de qui il dépendoit, et qu'il ne cessoit pas de regarder comme ses esclaves.

Lorsque l'ordre fut arrivé de le renvoyer à son premier poste, les mandarins le tirèrent de son cachot, lui ôtèrent ses chaînes, lui permirent de se faire raser, l'équipèrent assez mal, et le firent conduire par une petite escorte jusqu'à Foudane, d'où il étoit plus près que ses frères. Il y arriva le trente de la sixième lune de l'année dernière. Le général, qui est en faveur à la cour, bien qu'il soit de la même famille impériale, se trouva embarrassé, parce que l'Empereur n'avoit pas expliqué nettement ses intentions. Dans la crainte qu'il eût, d'être disgracié lui-même, s'il traitoit trop favorablement le prince, son parent, il ordonna qu'on l'enfermât dans la même prison où étoient son fils et ses neveux. Cet ordre fit entrer ce neuvième prince dans une espèce de fureur; il ne fut plus maître de lui-même, et, prenant ce ton de fierté qui lui étoit naturel : « L'Empereur, » mon maître et le vôtre, lui dit-il, vient, par

» un bienfait singulier, de me délivrer de mes
» chaînes ; avez vous ordre de me les rendre ?
» si vous avez cet ordre , montrez-le moi ; si
» vous ne l'avez pas , je suis aussi libre que
» vous. » Il lui échappa quelques autres paroles
indiscrètes , qui ne pouvaient partir que d'une
tête troublée par sa passion.

Le triste état de ce prince , loin d'aigrir le
général , émut sa compassion ; mais il craignoit
toujours d'outrepasser ses pouvoirs. Le parti
qu'il prit fut de le garder dans son tribunal.
Ce traitement , quoique plus modéré , parut
encore trop dur à cet infortuné prince , qui ,
n'étant point soutenu , comme les chrétiens ,
par les motifs surnaturels que la religion ins-
pire , tomba bientôt dans une mélancolie noire ,
qui dégénéra peu à peu en une vraie manie.
Le général le fit lier et garotter comme un fou.
Ce fut là un surcroît d'affliction pour le prince
Paul Tou , son fils , qui est chrétien. Ce jeune
homme est si édifiant par sa douceur , par sa
modestie et par sa patience , que ses gardes ,
tout infidèles qu'ils sont , lui ont donné le sur-
nom de saint. Les princes , ses cousins , qui de-
meurent avec lui dans la même prison , rendent
le même témoignage à sa vertu.

Le quatrième prince , nommé Jean Ho , qui
étoit exilé à Cai-fong-fou , capitale de la pro-

vinc
la s
l'av
tâch
tum
tous
entr
com
prin
ploi
l'arr
de n
por
avec
jusq
L
des
plus
à un
nom
fou
le d
gué
deu
vain
tou
A
on e

vince de Ho-nan, arriva à Fourdane le 21 de la septième lune. Les mandarins de Cai-fong l'avoient équipé assez proprement. Ils avoient tâché de lui adoucir les rigueurs et les amertumes de sa prison, en permettant presque tous les jours à des gens de considération d'y entrer par une porte dérobée pour lui tenir compagnie; ils respectoient encore dans ce prince disgracié ses qualités aimables, et l'emploi distingué qu'il exerçoit à l'armée lorsqu'on l'arrêta. Cet emploi répond à peu près à celui de nos lieutenants-généraux. Les mêmes raisons portèrent sans doute le général à le recevoir avec amitié. Il le mit dans un logement séparé, jusqu'à l'arrivée des quatre princes exilés.

Le général faisoit semblant d'ignorer que, des six princes qu'on attendoit, il n'en restoit plus que quatre, et que deux avoient déjà passé à une meilleure vie, savoir le second prince, nommé *Jean Lou*, qu'on avoit exilé à Tsi-nan-fou, capitale de la province de Chan-tong; et le dixième, nommé *Paul Chou*, qui étoit relégué à Nankin. Il n'y en avoit donc plus que deux qui devoient retourner à Fourdane, savoir *Stanislas Mou*, qui étoit le dernier de tous* et l'héritier de sa famille, qu'on avoit

* Selon la coutume des Mant-cheoux, le deraier ou celui de la famille qui se trouve encore à la mort.

exilé à Sou-tcheou, dans la province de Kiang-nang; et le prince fils aîné de ce prince Xavier, qui mourut saintement en arrivant à Fourdane. Ce fils aîné avoit été relégué à Hantcheou, capitale de la province de Tche-Kiang. Des raisons d'intérêt l'empêchèrent de suivre l'exemple de son père, et d'embrasser la foi. Il s'est imaginé que, dans un changement de règne, il obtiendra la place qu'occupoit son grand-père, et cette chimérique espérance, dont il se flatte encore, le retient dans l'infidélité. Ces deux princes en revenant de leur exil, passèrent presque aux portes de Peking, dont l'enceinte leur fut interdite. Ils furent reçus à Fourdane à peu près de la même manière que le quatrième prince.

Ceux de cette famille qui y ont toujours resté prisonniers crurent toucher enfin au moment où l'on alloit rendre leur captivité plus douce; mais ils furent bien étonnés, lorsqu'ils apprirent que le général vouloit paroître ignorer la mort des deux princes qui manquoient. A la vérité, on ne la lui avoit pas fait savoir par une voie authentique, et, pour en être informé juridiquement, il écrivit au tribunal des troupes, qui est à Peking. Au bout son lorsque le père meurt sans qu'il ait eu son partage, hérite de tous les biens qui restent.

d'un mois, il reçut réponse : on lui mandoit simplement que l'un étoit mort à Tai-nan-fou, et l'autre à Nankin. Nouvel embarras pour le général, qui s'attendoit à recevoir des instructions, sur la manière dont il devoit traiter ces princes qui étoient confiés à sa garde. Ne sachant quel parti prendre pour se mettre à couvert de tout reproche, il crut que le plus sûr pour lui étoit de s'adresser une seconde fois au même tribunal, et de lui demander comment il devoit se conduire, tant avec les princes revenus de leur exil, qu'avec leurs enfants, leurs neveux, leurs femmes et leurs filles, qui étoient détenus encore en prison. Après bien des délais, la réponse du tribunal fut que cette affaire n'étoit pas de son ressort; que le général, de même que le tribunal, avoit le droit d'adresser des mémoriaux à l'Empereur, qu'il pouvoit employer cette voie de la manière qu'il lui plairoit, et quand il le jugeroit à propos.

S'il se fût agi d'une affaire agréable à l'Empereur, on se seroit disputé l'honneur de lui en faire le rapport; mais celle-ci étant d'une autre nature, on se la renvoyoit de part et d'autre. Dans le fond, c'étoit le devoir du général, et, après bien des réflexions, il se détermina enfin à envoyer son mémorial à l'Empereur.

On ne sait en quels termes il étoit conçu ; mais voici quelle fut la réponse qu'il reçut le 24 de la 18^e lune, qui étoit la troisième fête de Pâques de cette année : « Disposer de ces gens-là de la manière que vous jugerez la plus convenable : falloit-il pour si peu de chose avoir recours à moi ? »

Cette réponse équivoque abandonnoit ces princes à la discrétion du général, et c'est de qui lui caueroit une nouvelle inquiétude. Il craignoit également d'être trop sévère ou trop indulgent. Dieu voulut qu'il prit le parti que lui suggéra la compassion, et qui d'ailleurs pouvoit lui faire le plus d'honneur dans le public et dans l'esprit des princes sortis tous de la même tige, qui sont en grand nombre à Peking. Il commença par ôter les chaînes aux princes, et il leur permit de se faire raser, ce qui est pour des Tartares une consolation presque aussi grande que celle de se voir délivrés de leurs fers. Les dames eurent permission de sortir de leur enceinte, pour aller voir, les unes leurs époux, les autres leurs fils, leurs filles, leurs pères, etc. Vous devez juger que, dans cette première entrevue, et après une séparation de tant d'années, il se répandit bien des larmes. Ces illustres confesseurs de Jésus-Christ rendirent à Dieu tous ensemble des actions de

grâces pour cette première faveur, qui devoit, ce semble, être suivie de quelques autres. Ils auroient bien voulu terminer une si belle journée par un petit repas de conjouissance; mais leur pauvreté ne le leur permit pas, et ils se retirèrent chacun dans son premier poste, jusqu'à ce qu'on leur assignât un logement. Il est peu important de vous rapporter quel fut l'arrangement que prit le général pour placer toutes ces familles; mais l'intérêt que vous prenez depuis tant d'années à leurs souffrances me fait croire que vous ne serez pas fâché d'apprendre jusqu'aux moindres circonstances qui les regardent.

La garnison de Fourdane, comme vous savez, n'est qu'un détachement des troupes des huit bannières qui sont à Pekin; ce détachement est logé dans des casernes hors de la ville. Le général jugea qu'au lieu de placer toutes ces familles ensemble dans quelque grande maison de la ville, ce qui eût été incommode et gênant pour elles, il valoit mieux les distribuer dans chacun des détachements qui porte le nom de la bannière dont il est sorti. Voici comme il les distribua.

Il mit la princesse Thérèse, veuve du feu prince Xavier, avec son fils aîné, la femme de son fils et leurs enfants, sous la bannière blan-

cha. Le puîné, Pierre V, fut mis avec sa famille sous la bannière jaune. La seconde famille, composée de neuf personnes, fut mise sous la bannière blanche bordée de rouge. La troisième et la dixième famille, au nombre de sept personnes, sous la bannière rouge. La huitième et la neuvième famille, de neuf personnes, sous la bannière rouge bordée de blanc. La septième famille, de dix personnes, sous la bannière bleue. La quatrième et la sixième famille, de huit personnes, sous la bannière bleue bordée de rouge. La cinquième, la onzième, la douzième et la treizième famille, qui ne comprenoient que dix personnes, furent mises sous la bannière jaune bordée de rouge. Mais le général n'ayant pu trouver de place dans les casernes pour ces quatre dernières familles il leur assigna dans la ville une maison qui avoit été adjugée au flic, et qui étoit beaucoup plus commode que les casernes.

Voilà, mon révérend père, soixante-douze princes ou princesses du sang impérial, qui n'ont pas même un seul domestique pour les servir. Trop heureux encore, si on leur fournissoit ce qui est absolument nécessaire pour leur nourriture et pour leurs vêtements. Le général leur fait distribuer tous les mois une certaine quantité de riz; mais elle ne suffit pas

pour leur subsistance. Il fait espérer à ceux qui sont en âge de porter les armes, de leur procurer des places de soldats quand il y en aura de vacantes. Mais cette espérance qu'il leur donne ne remédie pas aux besoins présents.

Ces seigneurs eurent soin de nous informer du triste état où ils se trouvoient : nous avons tâché de les assister, non pas selon l'étendue de nos désirs, mais à proportion de nos facultés, et des légers secours qui nous sont venus d'Europe. Je les appelle légers, eu égard au nombre de tant de princes et de princesses, dont les souffrances et les besoins demandoient des secours bien plus abondants.

Peu de temps après qu'on eut ôté les prisonniers, la dame Ursule Ly fut atteinte d'un flux de sang qui l'emporta en peu de jours, sans qu'elle ait pu faire venir aucun médecin, faute d'avoir de quoi payer son honoraire. La princesse Catherine Na me fit savoir cette perte, en me demandant pour la défunte les suffrages de tous les missionnaires, et les prières des chrétiens. Elle marquoit que cette princesse leur avoit donné pendant sa maladie les plus grands exemples de piété, de patience, de confiance en Dieu, et de résignation à sa divine volonté; qu'elle faisoit presque à tout

moment des actes de contrition et d'amour de Dieu, et qu'enfin elle avoit rendu le dernier soupir en prononçant les saints noms de JÉSUS et de MARIE.

La conversion de cette dame est un des traits les plus marqués de la providence. Elle avoit épousé le cinquième fils du regulo Sour-niama, chef de l'illustre famille tartare, exilée à Foudane. Son mari mourut assez jeune et sans enfants, dans un temps où il n'y avoit encore aucun chrétien dans sa famille. Cette princesse demeura veuve dans la fleur de sa jeunesse. Elle n'eut pas plutôt achevé le temps de son deuil, qu'elle fut fortement sollicitée de contracter un nouveau mariage. Elle refusa constamment tous les partis qui s'offrirent, et déclara à ses parents que sa résolution étoit prise de passer le reste de ses jours dans la maison de son époux, où elle ne vouloit s'occuper que de sa douleur. En effet, elle ne sortoit presque jamais de sa maison, et s'étoit interdit toute communication avec ses parents, à la réserve de certains jours, auxquels la coutume de l'empire et la bienéance ne permettent pas de se dispenser des devoirs ordinaires.

Lorsque le regulo, son beau-père, et toute la famille furent condamnés à l'exil, elle ne fut

point comprise dans cette disgrâce commune, parce qu'elle ne tenoit plus à cette famille que par un assez foible lien; et elle en auroit été tout-à-fait détachée, si elle fût entrée dans une autre famille par une seconde alliance. Elle resta donc tranquille dans sa solitude. Mais le regulo ayant eu quelques démêlés avec son neveu, celui-ci alla déferer cette princesse, à laquelle on n'avoit pas pensé. Il y eut ordre aussitôt de la faire partir pour l'exil, et cet ordre fut donné à son propre accusateur, qui se chargea avec plaisir d'une si odieuse commission, et l'exécuta dès le lendemain avec dureté et sans nul ménagement.

Ce que cette princesse regarda alors comme une disgrâce fut la source de son bonheur. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à Fouredane, qu'on la logea fort à l'étroit avec ses belles-sœurs et ses nièces, qui étoient chrétiennes. Les grands exemples de piété qu'elle eut continuellement devant les yeux et les exhortations qu'on lui fit à propos la touchèrent de telle sorte, qu'elle demanda instamment le baptême. Cette grâce lui fut accordée aussitôt qu'elle fut suffisamment instruite des vérités de la religion.

Au reste, le général ne traita pas cette princesse après sa mort, de même qu'il avoit traité

ceux et celles qui avoient fini leurs jours dans la prison. Il s'étoit contenté de les faire enterrer dans le sable sur le bord de la rivière et sans aucune cérémonie. Pour ce qui est de celle-ci, il ordonna aux bannières de fournir aux frais des funérailles. Tous ceux de la famille prirent le deuil, et, après avoir gardé quelques jours le corps dans un cercueil, ils récitèrent les prières de l'Eglise et l'accompagnèrent hors de la ville à Sin-pou-tse, qu'ils ont maintenant choisi pour le lieu de leur sépulture, jusqu'à ce qu'un heureux changement les rétablisse dans leur premier état. Sin-pou-tse est un petit hameau que ces princes bâtirent quand on les chassa de Fourdane. C'est le seul morceau de terre qui leur reste en propre, et qu'on ne pensa pas à confisquer.

La douzième princesse, nommée Thérèse Hou, digne épouse du prince Joseph Ourtchen, me mandoit, il y a peu de jours, que le grand avantage qu'elle tira du peu de liberté qu'on vient de lui accorder sera d'approcher du sacrement de la pénitence et de recevoir le corps de Notre-Seigneur, ne doutant point que quelque missionnaire ne vienne incessamment les visiter. Elle ignore l'état de contrainte où nous sommes; car il n'est pas possible à un missionnaire européen de sortir hors de Peking.

Nous
un pé
quali
faut a
Ces p
bres,
conde
jusqu
Te
présen
ai si
ans, e
la con
d'affli
ce dé
étions
voici
No
l'ordi
rétés
s'étoi
tre q
Inter
le lie
sa pr
Cante
cond
ayant
renv

ours dans
faire en-
la rivière
e qui est
s. de four-
eux de la
oir gardé
rneil, ils
accompa-
e, qu'ils
leur sé-
angement
Sin-pou-
ances bâ-
ne. C'est
en pro-
aer.

Thérèse
urtchen,
le grand
té qu'on
er du sa-
le corps
int que
amment
ainte où
le à un
e Pekin.

Nous espérons cependant leur envoyer bientôt un père chinois qui passera par Fourdane en qualité de médecin ou de marchand : mais il faut attendre qu'il soit de retour en cette ville. Ces princes ne sont pas d'ailleurs tellement libres, qu'on ne veille continuellement sur leur conduite, et c'est ce qui durera apparemment jusqu'à ce qu'ils aient obtenu de l'emploi.

Telle est, mon révérend père, la situation présente de cette illustre famille, dont je vous ai si souvent entretenu depuis onze ou douze ans, et dont l'on ne sauroit trop louer la foi et la constance au milieu de tant de disgrâces et d'afflictions. Au même temps qu'on apportoit ce léger adoucissement à leurs maux, nous étions à Pekin dans d'étranges inquiétudes. En voici le sujet.

Nous apprîmes que deux missionnaires de l'ordre de saint Dominique venoient d'être arrêtés dans la province de Fo-kien; l'un qui s'étoit caché depuis environ deux ans, et l'autre qui ne faisoit que d'y arriver de Manille. Interrogés l'un et l'autre par le tsong-tou sur le lieu d'où ils étoient partis pour venir dans sa province, le premier dit qu'il étoit venu de Canton, et sur-le-champ le tsong-tou le fit conduire par des gardes à Macao. Le second, ayant répondu qu'il venoit de Manille, y fut renvoyé.

Le tsong-tou traita assez humainement ces deux missionnaires; ce qu'on attribue à la crainte qu'il eût que les habitants de Manille n'usassent de représailles à l'égard des Chinois qui fréquentent leurs ports; mais il fit éclater toute sa sévérité contre les chrétiens chinois qui avoient favorisé l'entrée des missionnaires dans la province, ou qui les avoient cachés dans leurs maisons. La prison, les chaînes, les amendes pécuniaires, les coups de bâton, le ~~harcèlement~~ furent les peines qu'il décerna pour quelques-uns d'eux. S'il s'en fût tenu là, l'affaire se terminoit sans bruit, et la cour n'en auroit pas été informée: mais, comme il condamna à être étranglé un licencié chrétien, dont la maison servoit de retraite aux deux missionnaires, et qu'une sentence de mort ne peut s'exécuter sans un ordre exprès de l'empereur, il fut obligé d'envoyer la sentence avec la suite de ses procédures au tribunal souverain des crimes, afin qu'après l'avoir revue et confirmée, le tribunal la présentât à l'Empereur pour la ratifier ou pour donner tel ordre qu'il jugeroit à propos. Toutes les sentences de mort doivent être confirmées par l'empereur: quelquefois il augmente la peine, le plus souvent il la diminue; mais d'ordinaire il laisse la sentence telle qu'elle est, parce qu'il

n'arrive guère qu'elle ne soit conforme aux lois de l'empire.

Ce gros paquet du tsong-tou arriva à Pekin le septième de la cinquième lune. Aussitôt que nous en fûmes informés, la crainte fut commune et les avis différents. Plusieurs croyoient que la sentence du tsong-tou seroit simplement confirmée par le tribunal sans aucune addition; comme c'est assez la coutume lorsqu'il y procède de bonne foi. Ils ajoutoient qu'il étoit dangereux, dans les tristes conjonctures où nous nous trouvions, de paroître nous intéresser à cette affaire; que ce seroit attirer sur tous, tant que nous sommes, une tempête qu'il ne seroit pas aisé d'apaiser; et que, le souverain tribunal en étant déjà saisi, il seroit tout-à-fait inutile d'avoir recours à la clémence de l'Empereur. Je convenois assez de ce dernier article; mais mon avis étoit qu'on ne devoit pas abandonner une pareille affaire aux *chou-pan* du tribunal, c'est-à-dire, à ceux qui sont chargés de dresser la minute des réponses que fait le tribunal: car ce sont de vraies harpeis qui ont cent moyens d'embrouiller une affaire pour s'enrichir aux dépens des malheureux. Je crus donc qu'il falloit se servir de quelque entremetteur habile qui trouvât le moyen de gagner ces gens-là à peu de frais

et mon sentiment fut suivi. Il étoit temps de négocier avec ces ames vénales. On trouva qu'ils avoient déjà dressé leur minute avec une malignité capable de mettre la mission dans le plus grand danger où elle ait encore été. Les trois présidents n'auroient pas même balancé à la signer, de peur de paroître favoriser les Européens, dans une affaire positivement contraire aux volontés et aux ordres de l'Empereur.

Ils avoient inséré dans leur minute, que, puisque le tsong-tou de la province de Fokien, avoit découvert des Européens cachés dans leur province, il étoit naturel de croire qu'il y en avoit pareillement de cachés dans toutes les autres (et en effet il y en avoit plusieurs), et qu'il falloit ordonner les recherches les plus exactes, généralement dans toutes les provinces de l'empire. Cela seul étoit capable de nous perdre, et eût donné lieu à l'Empereur de mettre en exécution les menaces qu'il nous fit, dans l'audience que nous eûmes le 18 mars de l'année dernière.

Les entremetteurs que nous avions chargés de traiter avec ces gens-là dissimulèrent adroitement ce danger, et ne firent paroître aucun empressement, surtout quand ils aper-

carb
man
nuère
Euro
térêt
si élo
en ne
des le
de m
de pa
dre p
en ét
loin
voule
notre
temp
trouv
de po
mand
nères
les ch
tribun
eux-m
assez
adou
ils p
ment
La

carèrent que, pour réformer la minute, ils demandoient une somme considérable. Ils insinuèrent habilement dans l'entretien, que les Européens de la cour ne prenoient point d'intérêt à ce qui étoit arrivé dans une province si éloignée; que cette affaire ne les regardoit en nulle manière, parce qu'il n'y avoit aucun des leurs qui y fût impliqué. Mais il n'en est pas de même de nous, ajoutèrent-ils; des liaisons de parenté et d'amitié nous obligent d'y prendre part. Vous savez que nous ne sommes pas en état de pousser notre reconnoissance aussi loin que nous le souhaiterions; mais, si vous voulez bien avoir égard à la médiocrité de notre fortune, nous nous en souviendrons en temps et lieu, et où est-ce qu'on ne se retrouve pas? Après quoi, sans rien répondre de positif sur les quinze cents livres qu'on demandoit pour réformer la minute, ils les menèrent se rafraîchir dans le cabaret voisin. Là, les chou-pan se rendirent plus traitables qu'au tribunal, et, feignant de ne rien vouloir pour eux-mêmes, ils se contentèrent d'une somme assez modique, uniquement, disoient-ils, pour adoucir leurs camarades; puis d'eux-mêmes ils proposèrent deux voies d'accommodement.

La première, dirent-ils, c'est de renvoyer

cette sentence d'où elle est venue, et d'ordonner au tsong-tou de faire savoir à la cour, par quelle raison il a renvoyé sans châtement les plus criminels (les deux missionnaires européens) et a condamné à la mort un homme bien moins coupable qu'eux; on insinuera dans cet ordre qu'on le soupçonne de s'être laissé corrompre par l'argent des étrangers. En même temps, ajoutèrent-ils, il faudra avoir ici et dans la province de Fo-kien des gens capables d'accuser le tsong-tou et de soutenir leurs accusations. Alors on pourroit le jeter dans de terribles embarras, et lui susciter bien des affaires.

La seconde voie, plus courte et moins éclatante, est de dresser une nouvelle minute, où, sans rien ajouter à la sentence que le tsong-tou a prononcée, on dise que cette affaire n'a pas besoin d'autre délibération, et que la sentence doit être exécutée selon sa forme et teneur; car, ajoutèrent-ils, comme il a jugé selon les lois, auxquelles le tribunal est également soumis, il n'est pas possible de diminuer les peines qu'il a décernées; il n'y a que l'Empereur qui puisse accorder la grâce à un coupable qu'on a condamné à mort. Mais en quoi nous pouvons le servir, c'est en ménageant tellement les choses, que la réponse du

tribu
arrive
temp
chain
nées
pende
nistie
quelq
mort

Le
moye
livres
main
se co
rent
rèssen
et aux

En
la m
nom
la si
par
faites
l'ann
avoir
tende
cheu
d'évi

tribunal, confirmée par l'Empereur, ne puisse arriver dans la province de *Fo-kien* assez à temps pour être exécutée dans l'automne prochain. Cette saison étant écoulée, l'exécution sera nécessairement remise à l'automne suivant, et, pendant ce temps-là, il peut arriver une amnistie générale, ou bien l'on pourra trouver quelque moyen de faire commuer la peine de mort en celle de l'exil.

Les entremetteurs acceptèrent ce second moyen et déposèrent en main tierce deux cents livres que nous leur avions données sous main, et dont ces petits officiers du tribunal se contentèrent. Moyennant quoi ils promirent de faire passer une minute qui n'intéresseroit que ceux qui étoient déjà condamnés, et auxquels on ne pouvoit rendre aucun service.

En effet, ils la dressèrent assez favorable et la montrèrent au premier président chinois, nommé *Tchang-tchao*. Ce président refusa de la signer et donna ordre qu'on commençât par lui apporter les anciennes accusations faites contre les chrétiens par *Moan-pao*, en l'année 1724, et les ordres que l'Empereur avoit donnés à cette occasion. Cette réponse tendoit à remuer de nouveau une affaire fâcheuse, et c'est ce qu'il étoit très important d'éviter.

Les chou-pan ne répondirent qu'en termes généraux sur ces accusations, sans cependant les montrer, et ils promirent de réformer leur minute, à laquelle ils ne changèrent que les expressions, y laissant toujours le même sens. Ils y ajoutèrent seulement, qu'il falloit donner ordre au tsong-tou de la province de Fokien de punir la négligence des mandarins de Hia-men ou Emouy, port de mer de cette province, pour y avoir laissé débarquer deux Européens venus de Manille. Le président chinois n'étant pas encore satisfait de cette nouvelle minute, les chou-pan choisirent un jour qu'il étoit absent pour la faire signer au président tartare, moyennant quoi il n'osa plus chicaner, de crainte de se broniller avec le tartare qui tient le premier rang dans le tribunal et donne presque toujours le mouvement à tout ce qui s'y détermine.

Ainsi, le septième de la septième lune (5 août 1734), l'affaire fut portée à l'Empereur, et voici ce qu'il prononça : « Que le lettré soit » étranglé en automne; du reste que la sentence s'exécute selon sa forme et teneur. » L'Empereur n'ayant point ajouté qu'on se pressât d'envoyer l'ordre, les chou-pan eurent le pouvoir de différer le départ de la dépêche jusqu'à une vingtaine de jours, et c'est ce

qu'ils firent; au moyen de quoi la sentence qui condamne à mort le lettré ne s'exécutera pas cette année. On verra ce qui se pourra faire d'ici à l'automne prochain pour lui sauver la vie.

A peine cette affaire étoit-elle terminée, qu'il en arriva une autre également fâcheuse, à trois journées d'ici, dans deux villes du troisième ordre qui sont du ressort de Pao-ting-fou. La première de ces villes se nomme *Coa-yang*, et la seconde *Gin-kieou*, où nos pères portugais ont d'anciennes missions. La persécution commença il y a quelques mois par la malignité d'un infidèle, qui dressa un piège à un bon néophyte de la campagne, pour avoir un prétexte de l'accuser aux tribunaux. Il lui proposa de contribuer à la construction d'une petite pagode qu'il vouloit élever dans son village, ou du moins de lui vendre du bois de chauffage pour faire cuire les briques, les tuiles, et les autres matériaux nécessaires pour bâtir cet édifice.

Sur le refus que fit le néophyte, il dressa une accusation remplie de calomnies contre la religion, et alla la présenter au gouverneur de *Cao-yang*, qu'il savoit être ennemi déclaré des chrétiens. Celui-ci, sans autre examen, envoya saisir l'accusé, l'enchaîna, et on enleva de sa maison les livres, les croix, les ima-

ges, les chapelets et les autres symboles de la piété chrétienne, qui furent regardés du mandarin comme la conviction des crimes dont le néophyte étoit accusé. Dans l'interrogatoire, il lui fit plusieurs questions captieuses; il lui demanda, entre autres choses, comment il avoit osé embrasser une secte fausse et réprouvée de l'Empereur : qui l'avoit baptisé ; quels étoient ses complices, etc. Toutes ces questions étoient accompagnées de soufflets et de beaucoup d'autres mauvais traitements. Le néophyte, sans se troubler, répondit simplement, que la loi qu'il suivoit étoit très sainte, et que tous ceux qui la professoient comme lui, s'en faisoient honneur. Cette réponse, toute modeste qu'elle étoit, ne servit qu'à aigrir davantage le gouverneur, qui fit arrêter sur-le-champ plusieurs autres chrétiens, et qui informa aussitôt les grands mandarins de la province de l'heureuse découverte qu'il venoit de faire.

Cet éclat nous jeta dans de cruelles inquiétudes : nous mîmes en mouvement tous nos amis, et ce ne fut pas sans faire des dépenses assez considérables; les chrétiens qui sont le plus à leur aise en firent encore de plus grandes, sans qu'on ait pu adoucir le gouverneur en faveur des prisonniers. Il n'y en eut que quelques-uns, accablés de maladie ou de vieillesse,

qu'il
sent
jurid
attir
cutie
igno
l'ann
form
V
que
com
ner
tien
long
que
où
pré
cre
pée
n'y
sur
il
ser
P.
din
dis
ca
la

qu'il fit élargir sous caution, parce que, s'ils fussent morts dans la prison avant l'interrogatoire juridique et le jugement définitif, il se seroit attiré une fâcheuse affaire. Comme cette persécution n'est pas encore éteinte, et que j'en ignore bien des circonstances, ce ne sera que l'année prochaine que je pourrai vous en informer plus en détail.

Vous jugez assez, mon révérend père, quelle est la contrainte où nous vivons, et combien nous devons être attentifs à ne donner aucune prise aux ennemis du nom chrétien. Depuis le mois de mars nous avons été long-temps sans oser guère sortir de la maison, que pour aller au palais et aux autres endroits où le service de l'Empereur demandoit notre présence. Lorsqu'il falloit administrer les sacrements aux moribonds, nous autres Européens, nous n'allions que dans les lieux où il n'y avoit point à craindre que nous fussions surpris; mais, à l'égard des autres endroits où il n'étoit pas prudent que des Européens parussent, on y envoyoit le P. Matthieu Lo, ou le P. Julien Tchén, tous deux jésuites chinois. Les dimanches et les fêtes, les chrétiens n'ont pas discontinué de venir à l'église : la seule précaution que nous prenions étoit de ne pas les laisser sortir en foule. Enfin, nonobstant tous

ces inconvénients et ces troubles qui se sont succédé les uns aux autres, nous n'avons pas été tout-à-fait dans l'inaction. On n'a pas cessé de cultiver les missions dont les jésuites français sont chargés, soit ici, soit à la campagne. Depuis la onzième lune jusqu'à la huitième de cette année, on compte onze cent cinquante-sept adultes ou enfants qui ont été baptisés : le nombre des communions se monte à six mille deux cents. C'est à la vérité peu de chose en comparaison des fruits que l'on recueillerait si cette mission étoit plus paisible. La Providence vient de nous ménager un asile dans des montagnes inaccessibles de la province de Hou-Quang, où les missionnaires et un grand nombre de chrétiens seront à l'abri de la persécution présente : voici ce qui a donné lieu à ce nouvel établissement.

Lorsque la persécution qui s'étoit élevée dans la province de Fo-kien s'étendit par toute la Chine, et qu'on obligea les missionnaires de sortir des différentes provinces, et de se retirer à Canton, je fis savoir au révérend P. Hervieu, notre supérieur, qui se vit forcé de quitter la province de Hou-Quang, que j'enverrois de temps en temps d'anciens chrétiens respectables par leur vertu et par leur capacité, pour visiter ces chrétientés, et examiner si les caté-

chiste
leurs
faire
les ca
et fu
veau
m'éc
sance
prop
Qu
tient
aux
l'ord
se re
de cu
Cou
entre
là de
puis
toien
défa
lée q
et, s
res,
tien
C
un
trait

chistes qu'il y laissoit remplissoient exactement leurs devoirs. La première visite que je fis faire produisit un autre bon effet : elle rendit les catéchistes très attentifs à leurs obligations, et fut d'une grande consolation pour les nouveaux fidèles. Les chefs de différentes chrétientés m'écrivirent pour me marquer leur reconnaissance de ce secours, qui leur étoit venu si à propos de la capitale.

Quelque temps après, le chef de la chrétienté de Siang-Yang, cherchant à se dérober aux recherches rigoureuses qui se faisoient par l'ordre des mandarins, prit la résolution de se retirer dans des montagnes qui sont au nord de cette grande province, à sept lieues de Cou-tching, ville du troisième ordre, où l'on entretient une garnison. Ils savoit qu'il y avoit là des terres qui n'ont point été cultivées depuis un siècle, que les propriétaires n'y habitoient pas, et qu'ils étoient disposés à s'en défaire à bon compte. Il y acheta une petite vallée qui ne lui coûta que soixante écus romains, et, ayant fait défricher une partie de ces terres, il les distribua à de pauvres familles chrétiennes.

C'est ce qui me fit naître la pensée d'y faire un petit établissement qui pût servir de retraite aux chrétiens de la province, et aux

missionnaires qui y viendroient secrètement exercer leurs fonctions. Je chargeai de cette commission un bachelier chrétien, homme habile et expérimenté dans les affaires. Trois mois furent à peine écoulés, qu'il m'apporta le contrat fait en son nom en bonne forme, et scellé des sceaux du mandarin du lieu. On lui avoit vendu une vallée formée par deux montagnes, laquelle aboutit à celle que le chef des chrétiens avoit déjà achetée. Ces montagnes se nomment *Mou-pân-chan*, c'est-à-dire, *montagnes du plat de bois*, parce qu'elles sont bordées d'arbrisseaux, et que leur sommet ressemble à un plat. Pour y arriver, il faut traverser des torrents qui ne peuvent souffrir ni ponts ni barques. Après avoir passé ces torrents, il s'agit de grimper ces montagnes fort escarpées, au travers des broussailles dont elles sont couvertes, depuis la racine jusqu'au sommet. Quand on y est parvenu, on trouve un pays fort étendu, rempli de beaux arbres, et dont les terres sont si grasses, que de plus de quatre ou cinq ans il ne sera pas nécessaire d'y mettre du fumier.

Cette affaire fut à peine terminée, que des infidèles qui avoient un riche bachelier à leur tête, se repentirent de s'être laissé prévenir dans l'achat de ces montagnes. Ils résolurent d'en faire

un
l'ac
dépe
cusa
que
dem
firm
Mall
n'éto
fréqu
pleur
leme
perte
d'y e
visite
qui e
des

Es
pala
moir
toit
péen
et ne
pour
qu'il
choi
églis
des

un crime au bachelier chrétien, et allèrent l'accuser aux mandarins dont ces montagnes dépendent. Comme on avoit prévu cette accusation, on prit de si bonnes mesures que les accusateurs furent déboutés de leur demande, et la possession de ces terres confirmée aux chrétiens qui les avoient achetées. Malheureusement le bachelier chrétien, qui n'étoit pas accoutumé à faire à pied de si fréquents et si rudes voyages, fut attaqué d'une pleurésie dont il mourut, regretté universellement de tous les fidèles. Pour suppléer à cette perte qui m'affligea beaucoup, je continuai d'y envoyer d'anciens catéchistes en qualité de visiteurs, qui firent la distribution des terres, qui dressèrent des réglemens, et qui établirent des chefs pour les faire observer.

En l'année 1729, un grand mandarin du palais présenta, au mois de septembre, un mémoire à l'Empereur, par lequel il lui représentoit qu'il y avoit un trop grand nombre d'Européens à Pekin; que plusieurs étoient inutiles et ne s'occupoient qu'à surprendre les Chinois, pour leur faire embrasser la loi chrétienne; qu'il y en avoit dans les provinces qui se cachotent chez leurs disciples; que plusieurs églises n'avoient pas encore été converties en des usages utiles au public, etc. Sur ces re-

montrances, l'Empereur appela un de ses ministres, et, s'étant fait apporter les règlements qu'il avoit faits, au sujet de l'accusation intentée contre les Européens par le tsong-tou de Fo-kien, il donna de nouveaux ordres si secrets, qu'il ne nous fut pas possible d'en rien découvrir. Tout ce que nous pûmes faire, fut d'avertir au plus tôt les missionnaires qui étoient dans les provinces de se tenir bien cachés, ou de se retirer sur leurs barques. Les recherches se firent dans la province de Hou-Quang avec tant d'exactitude, que le P. Leconteux, qui y demeuroit depuis quelques années, fut obligé de se retirer à Canton. Cet orage passé, ce père sollicita fortement les supérieurs de le renvoyer dans la province; mais ils lui trouvèrent la santé si affoiblie par l'âge et par les fatigues, qu'ils ne jugèrent pas à propos de se rendre à ses instances. Ils nommèrent le P. Labbe pour le remplacer, en lui permettant seulement de conduire son successeur dans la province, de l'installer dans les chrétientés, et de revenir aussitôt à Canton pour s'y rétablir, s'il étoit possible. Ce père étoit mûr pour le Ciel: deux jours après qu'il eut quitté le P. Labbe, il tomba malade, et eut la consolation de mourir au milieu de ses chers néophytes.

Ainsi le P. Labbe est le premier Européen

qui ait pénétré dans ces affreuses montagnes, que le P. Hervien appeloit *les Cevennes* de la Chine. Il en prit possession au mois d'octobre 1731. Il y retourna au mois d'août de l'année 1732, et, le 2 mars de cette année, j'ai reçu de lui une lettre qu'il m'a envoyée par un exprès, où il me fait un détail bien consolant des bénédictions que Dieu répand sur ce nouvel établissement. Il avoit divisé ces montagnes en huit différents quartiers, qui ont chacun leur catéchiste. Dans la visite qu'il en a faite, il a eu la consolation d'administrer les sacrements à un grand nombre de chrétiens, et y a fait bâtir une maison pour le missionnaire, qui servira d'école pendant son absence. Dans les endroits où il n'y a que des chrétiens, on ne permet à aucun infidèle de s'établir; et, s'il s'en trouve ailleurs, il espère, avec la grâce du Seigneur, de les convertir à la foi; ainsi toute cette contrée ne sera habitée que par les adorateurs du vrai Dieu. Il ajoute qu'en sortant de ces montagnes il y laissa six cents chrétiens; que ce nombre augmentera beaucoup dans la suite, et que pour cette raison il a écrit au père Supérieur-général, pour le prier de lui envoyer le P. Kao, jésuite chinois. Ce père, qui n'a guère que trente ans, a l'esprit excellent, et est encore plus estimable

par sa piété, par sa prudence et par sa modestie. Dieu veuille nous procurer parmi les Chinois plusieurs sujets semblables : je ne vois point d'autre moyen de soutenir cette mission, tandis que l'Empereur régnant sera sur le trône. Ces deux pères s'aideront réciproquement l'un l'autre, le P. Labbe passera la plus grande partie de l'année dans ces montagnes, et le P. Kao visitera toutes les chrétientés de la province sans aucun risque. Je recommande cette mission chancelante à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

FIN DU TOME TRENTE-ET-UNIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père***, de la même Compagnie.	Page 1
JEAN, troisième de la famille, au P. Parennin, pour m'informer de l'état de sa santé et de celle des autres pères.. . . .	45
AUTRE LETTRE du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P***, de la même Compagnie.	55
LETTRE du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. du Halde, de la même Compagnie.	93
LETTRE du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Duhalde de la même Compagnie.	210
LETTRE du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus.	256

FIN DE LA TABLE DU TOME TRENTE-ET-UNIÈME.